

WALLONIA

v

WALLONI

RECUEIL DE LITTÉRATURE ORALE
CROYANCES ET USAGES TRADITIONNELS

FONDÉ PAR

O. COLSON, Jos. DEFRECH
& G. WILLAME

V

1897

LIÈGE

Administration : 88, rue Bonne-Nouvelle

Rédaction : 6, Montagne S^{te}-Walburge

MATH. THÛNE, IMPRIMEUR

3.2

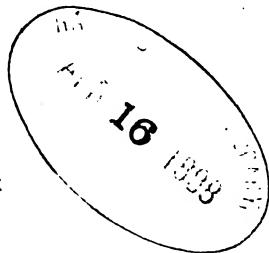
16-1594 Jan 23
well fund



MÉDECINE POPULAIRE

I

Quelques remèdes tirés des animaux



a pu lire dans *Wallonia* (4^e année, n^o 8, p. 128) une série de recettes tirées d'un « Registre ou Manuel de M. F. Jamin, pasteur de Coroy-le-Grand ». En voici encore deux dont la première a été trouvée dans un second registre du même curé, et la seconde dans des papiers divers aux archives d'Ath.

« *Remède pour rétention d'urine.* — Le patient prendra deux pots de brandevin dans lequel il infusera une demy poignée de grains de rose sauvage brisés. Une demy poignée de grains de genévre. Un peu de sang de bouc. Il en beuvera un verquin avant de se coucher et autant au soir y adjoignant à chaque verquin la pesanteur de trois grains de froment de poureaux brisé et mettera le double que dessus avec sa bière y adjoignant le double de saxifrage et brise pierre. »

« *Remède pour la jaunisse.* — Prenez un paquet dans une vert de vin blanc, et mettez-vous au lit et un quart d'heurs après, prenez une jatte de vin blanc bien chaud laissez vous suer le plus que vous pourrez et changer de linge trois jours de suite, tout de même, ce remède est infalible. C'est le sac qui tient le manger dans les gisiers de chapon que vous nettoyez bien, et pillez le, et chaque doce plain un dez à coudre si au bout de huit jours vous voyez que le tin ne se décharge pas vous pouvez recommencer ce remède est très sur. »

D'une autre écriture : « le sac du gisier qu'on trouve de l'autre part se pille après être séché, ce qui ne demande pas grand temps il faut que le chapon ou la pouille qui est la même chose ne soit pas

plus vieux que d'une année. Vous prenés votre jate de vin blan bien chaud et dans lequel vous aures mis du sucre. »

Ce qui frappe surtout, à la lecture de ces remèdes, c'est l'emploi de substances tirées des animaux : le sang de bouc, le gésier des poulets. Cet usage n'a pas disparu complètement de la médecine populaire du XIX^e siècle, notamment au pays de Liège (1). Toutefois l'emploi de ces substances était beaucoup plus fréquent au XVII^e siècle, ainsi que nous le constatons en parcourant un curieux livre intitulé : *Nouveaux Remèdes et rares Secrets, Tirez des Memoires de Monsieur le chevalier Digby, Chancelier de la Reyne d'Angleterre. Quatrième Edition. Bruxelles, Chez Jean de Grieck, rue de Vincckets-traet. 1678. Avec Privilege du Roy.* »

Indépendamment des remèdes usités encore aujourd'hui et avec raison, tels que « esprit de miel, miel rosat, miel vierge, cire, jaunes d'œufs, blan d'un œuf frais pondu, la glaire d'un œuf », nous en trouvons beaucoup d'autres des plus étranges employés soit seuls, soit en composition avec d'autres substances végétales ou minérales.

Les extraits du livre du chevalier Digby, que nous allons publier en les comparant à ceux de Hock, prouveront une fois de plus que la science d'un siècle devient la superstition du suivant.

Homme. — A tout seigneur tout honneur. « Pour l'épilepsie : du crane humain d'une personne qui a souffert une mort violente : il faut le broyer sur le Porphyre ou marbre. Raclures d'ongles humaines, des pieds ou des mains, de chacun deux dragmes, réduites aussi en poudre » (p. 26. Cf. Hock, p. 121. Il s'agit de remèdes faits avec la *graisse* ou *le sang* d'un *supplicié*.) — Remède pour la perte des ang aux femmes : « Prenez du crane humain bien net, rapés en une dragme... » (p. 95). — « Remède infailible pour arrester le sang d'une playe : Prenez deux parts de mousse qui vient sur les testes de morts et que ce soit une teste humaine..... » (p. 107. Cf. Hock, p. 123 : Pour exorciser, l'on prenait un petit pot magique contenant du marc de café sec ; le moulin doit être entouré d'un ruban trempé trois fois dans de l'eau bouillie sur des *os de mort*. L'eau cuite sur les os de morts est versée dans le petit pot, etc. Cf. Hock, p. 222. Il faut se débarrasser des poreaux en les frottant avec des *os de mort*.)

Quittons ces remèdes macabres pour les remèdes malpropres ou répugnants. L'homme nous fournira la transition.

Urine. — « Remede pour le mal de dents : Il faut prendre du poivre en poudre mêlé avec un peu de vostre urine, et l'appliqués sur

(1) Voir HOCK, *Croyances et Remèdes populaires au pays de Liège*, dans *Bulletin de la Société liégeoise de Littérature wallonne*, 12^e année.

la jouë du costé que vous sentés du mal. Cela guérit pour jamais. » (p. 124). P. 226 l'auteur donne la manière de préparer l'esprit liquide d'urine employé pour l'hydropisie (p. 33). « Si vous distillés cet esprit sur *oculi cancerorum*, il sera encore bien meilleur pour la Pierre » (p. 214).

Fiente.—« Remede pour le mal Caduc ou convulsions. Prenez de la fiente d'un Paon reduite en poudre, et en donnerez au malade, autant qu'il en peut tenir sur une piece de quinze sols le matin a jeune, dans de l'eau de chicorée » (p. 29).—« La fiente d'un Taureau de trois ans distillée, l'eau rompt la Pierre dans les reins de l'homme » (p. 45).—« Pour la Pierre encore, dans le mois de may, distillez de l'eau de fiente de Vaches » (p. 50). « Remede par lequel a esté guery un enfant d'une Hernie ventueuse : Prenez la fiente d'une Vache bien chauffée devant le feu et estendez la sur du Cuir en forme de cataplasme » (p. 80, Cf. Hock, p. 113. « Pour les plaies, les inflammations et les morsures, nous appliquons un cataplasme fait avec ce que les Vaches déposent dans les prés).—« Pour faire sortir la petite Verole : Prenez de la fiente de moutons nouvellement faite » (p. 64).—« Du cheval on emploie seulement la fiente; celle de cheval entier pour les descentes de boyaux » (p. 80).—« Pour la pleuresie, vous prendrez trois crottes de l'excrement de cheval, que ferez bouillir dans une pinte de vin blan.... et le donnerez à boire au malade » (p. 105)—ou « quatre ou cinq fientes de cheval tout frais... » (p. 244) : ou : « le blan qui est au bout de la fiente des poules et le beuvez dans du bouillon » (p. 244). « Pour ôter les cheveux et poils... prenez de la fiente de chat séchée et mise en poudre » (p. 243).

Fiel.—« Celui du bœuf contre les vers du ventre ou estomach (p. 137) ; d'un lièvre, mais celui d'un brochet est encore meilleur, pour faire une couleur d'or sans or (p. 240) ; d'une carpe avalé tout entier dans une cuillerée de vin, pour la suppression d'urine (p. 247 ; cf. Hock, p. 100, pour l'emploi de la carpe appliquée vivante sur la poitrine de celui qui a la jaunisse).—« Pour oster les taches du visage, le fiel de chevre frais (p. 268 ; cf. Hock, p. 138 où il signale le lait de jument pour ôter les taches de rousseur).

Lapins et lièvres.—« La graisse d'un lapin masle, pour la pierre (p. 48) ; celle de lièvre, pour faire sortir toutes choses, flesches, Espines.... » (p. 250).—« Pour la pierre, prenez lièvres étranglés par les chiens, etc. (p. 50). Pour faire venir les dents aux enfants sans aucune douleur : vous prenez la teste d'un Lièvre bouilly ou rosty, et en ôtez la cervelle (cf. Hock, p. 113 absolument la même chose) que vous melerez avec du miel et du beurre, et en oindrez souvent les gencives de l'Enfant » (p. 63. Cf. Hock, p. 189. Pour les

maux de gorge frottez-vous le gosier avec la cervelle d'un chat). — « Pour arrêter le sang du nez, coupures, etc.. vous prendrez du poil de lièvre un peu haché.... » (p. 108 Cf. Hock, p. 113 : La cendre du *poll de lierre* mêlée avec du vin blanc guérit l'hydropisie, la gravelle la jaunisse). Fiel de lièvre. (voir ce mot).

Poules et coqs. — Outre l'emploi de « poularde », « poulet masle » en bouillon pour la toux et le « mal de poulmon » et de la fiente (voir ce mot), nous notons : « Pour expulser l'arrière-fais : prenez les peaux ridées du gozier ou estomach des poules qui pendent : vous les essuyerez bien et les ferez sécher au soleil... » (p. 53). — « Pour faire sortir les dents aux petits enfans, sans douleur : Prenez un coq duquel vous couperez avec des ciseaux un peu de la creste et du sang qui en sortira vous en frotterez les gencives... » (p. 256). — « Pour les grandes chûtes des lieux fort hauts : Il faut prendre un coq et lui couper une pièce de la creste.. et en faire boire le sang tout chaud au malade » (p. 95). Pour l'emploi du poulet, (cf. Hock, p. 162 : Il faut avaler tout chaud le cœur d'un poulet pour enlever le ver solitaire).

Bœuf et raches. — Sans parler de l'usage de la fiente et du fiel : « Pour empêcher les femmes de faire de fausses couches, vous prendrez une pièce de bœuf de la cuisse... » etc. (p. 56). (On en met une moitié au bas-ventre de la femme et l'autre sur les reins). — « Pour la gonorrhée, il faut prendre toute la moëlle du dos d'un bœuf... » (p. 119).

Mouton. — « Excellent onguent verd qui guérit toutes sortes d'enflures,..... tumeurs au visage et au gosier : Vouz prendrez quatre livres de suif de mouton nouveau et bien séparé de ses petites membranes... » (p. 111, cf. Hock, p. 155 : La graisse de mouton bénite guérit les gros boutons à la peau).

Oie. — La moëlle de l'os d'une aïse d'oye pour guerir les Bulles vulgaire nent appelées Bluettes qui viennent aux yeux (p. 123).

Cerf. — On emploie de l'os qui se trouve au cœur des cerfs(?) quatre scrupules (p. 3). — « De l'esprit de corne de cerf pour les convulsions (p. 29), du suif de cerf, moëlle... pour tous membres gelés » (p. 259). (Cf. Hock, p. 191 : moëlle de cheval mêlée à la cendre de foin pour les engelures également).

Anguille. — « Une cueillerée de graisse d'anguille pour les hémorroïdes » (p. 24, Cf Hock, p. 93, pour les crampes dans les jambes vous tournerez des bandes de *peaux d'anguilles* en forme de jarrettière ; p. 100, pour l'erysipèle, il faut tourner la peau d'anguille autour de votre corps et la laisser jusqu'à tant qu'elle tombe ; p. 160, pour déshabituer les femmes de boire, on laisse mourir une anguille dans une bouteille de genièvre).

Ecrevisses. — « Prenez les extrémités noirs des serres de *cancres* pendant que le soleil est au signe cancer, quatre onces : yeux de cancrs, une once... (p. 3) : pour la pierre : esprit d'urine sur *oculi cancrorum* (p. 214), pour toutes ruptures de bras et jambes..... coquille d'écrevisse... (p. 249), pour faire sortir toutes sortes de choses, flesches, Espines.... poudre d'écrevisse (p. 250) : pour toutes sortes de fièvres.... un écrevisse en vie » (p. 253. Cf. Hock, p. 95 : contre le cancer, on applique une écrevisse sur le sein toute vivante).

Vipères. — Gelée de peaux de vipère que sécherez à l'ombre pour la faire plus spécifique contre les poisons.... une once de poudre ou trochisque de vipère (p. 4). — La teste de vipère portée proche de la gorge est excellente pour squinancie et maux de ladite gorge... La peau mise sur les reins de la femme estant en travail d'enfant aide à la délivrer. (p. 179).

Taupe. — Pour toutes rompures ou descente de boyaux. Prenez le cœur de quatre taupes qui ont esté prises au mois de may » (p. 252, cf. Hock p. 109 : aux jeunes gens qui doivent tirer au sort on vend un onguent formé de sang de hibou, de taupe et de graisse de crapaud, dont on doit se frotter les mains ; et p. 185 : pour les maux de dents, il est bon de se pendre au cou un petit sac en flanelle rouge, contenant les quatre pattes d'une taupe arrachées à la pauvre bête encore vivante.)

Brochet. — Pour incontinence d'urine, prenez un poisson que trouverez dans le brochet, que vous sécherez... (p. 252).

Crapaud. — Remède pour la vessie des femmes déchirée dans l'accouchement : Vous prendrez de la poudre de crapaut calcinée, mise dans un petit sac que vous attacherez au col de la femme, de telle sorte qu'il repose sur le creux de l'estomach et touchant la peau (p. 54). — Pour la migraine : Coupez le bras d'un crapaut et laissés le aller, après cela faites bien calciner ce bras— sur une tuile... (p. 246) cf. Hock, p. 109 : voyez taupe, et p. 158 : pour la *névralgie*, tournez-vous une corde à boyau autour du cou. Elle doit être fine et faite d'un boyau de chat.)

Cloportes. — Poudre de cloportes contre la pierre (p. 42). — « Pour la dureté et inflammation des mamelles, prenez des cloportes que ferés sécher sur une poëlle chaude ou sur une thuile et en prenez en poudre trois pour la première fois avec du vin blanc..... » (p. 61. Cf. Hock, p. 95 : pour les enfants qui ont des vers, un sachet contenant des cloportes ou des vers coupés, pendu sur la poitrine de l'enfant ; ce sont deux bons remèdes ; p. 162 : pour la jaunisse, une poudre grise qu'on verse dans un verre d'eau et qui se compose *di pourçai d'cave broulés* ; et p. 188 : pour la fièvre lente, pour les

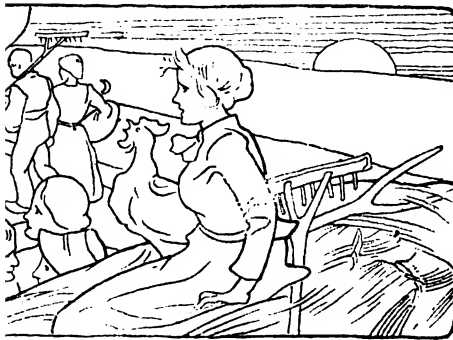
WALLONIA

place 5, 7 ou 9 cloportes dans les bandelettes en
c poignets des enfants).

ir toutes sortes de fievres : prenez des vers de
les plus gros sont les meilleurs, principalement
in... » (p. 254. Cf. Hock, p. 95 : Voyez cloportes :
fants qui ont des transpirations, on applique, sur
n toile rempli de vers rouges coupés en morceaux).

Remede pour la goutte chaude et froide... Amassez
es Annetons que sécherez et réduirez en poudre...

JULES DEWERT.



LES POURQUOI

Voir les tables

XI

Pourquoi il y a des taches dans la lune

Bazin étant allé voler des pommes de terre pendant la nuit, la lune se montra et l'éclaira fortement.

Il courait ainsi grand risque d'être aperçu. Voulant continuer tranquillement son œuvre sans le moindre danger et faire disparaître cette lumière encombrante, Bazin prit une fourchée de branchages pour la pousser dans la lune, mais celle-ci attira le voleur à elle et les taches que l'on voit aujourd'hui dans la lune ne sont autre chose que Bazin tenant sa fourchée de branchages.

XII

Pourquoi les chiens se sentent...

Au temps d'une grande famine, les chiens crevaient littéralement de faim. Ils se réunirent en assemblée plénière pour aviser aux moyens à prendre afin de sortir de cette triste situation. Après une longue discussion, ils décidèrent d'envoyer un ambassadeur au roi pour lui exposer leur situation et implorer son secours. On choisit un membre d'une famille noble, grand orateur et rusé compère.

Les chemins de fer n'étant pas encore inventés à cette époque, l'envoyé dut partir à *pattes*, tourmenté par une faim atroce. Arrivé à quelques lieues de la capitale, il rencontra une charogne qu'il se mit à dévorer pour apaiser sa faim. Mais lorsqu'il fut introduit dans les salons du roi, il puait tellement fort qu'il en fut chassé à coups de bâton !...

Il retourna vers ses mandants pour leur rendre compte de sa mission. Il s'agissait de se tirer adroitement d'affaire.

Voici comment il s'y prit. Arrivé devant l'assemblée, il raconta, en termes éloquents, qu'il avait prononcé un discours dans lequel étaient exposés les malheurs de la race canine. Le roi, ému, lui avait donné une charte stipulant que, dorénavant, les chiens pourraient aller chercher chez les bouchers, la viande qui leur était nécessaire.

Malheureusement, il avait eu tellement faim en revenant, qu'il avait dévoré la charte pour sauver sa vie. Aussi, les chiens, quand ils voient un de leurs semblables, courent-ils constater *de visu et olfacto* si la charte ne sort pas encore.

GÉRARD AUSSEMS.

(Pays de Herve.)

DEUX MÉGALITHÈS DISPARUS

Dans la vallée de la Sambre

La vallée sambrienne est riche en souvenirs historiques, comme en paysages attractifs, qui ressemblent à ceux d'une Suisse accalmée, doucement atténuée. Sur les rives de l'ancienne *Sabis*, les premiers âges de l'humanité ont laissé de nombreuses traces de leur passage, depuis l'emploi de la pierre éclatée jusqu'à celui de la hache néolithique mesvinienne, parfaitement polie et solidement emmanchée. L'âge du bronze et celui du fer ont laissé aussi de nombreux souvenirs, depuis le bracelet et la boucle de ceinturon à patine bronzée, jusqu'au *scramasaxe* d'acier tranchant, placés, avec les urnes funéraires et les pièces de monnaie, dans les multiples tombes des cimetières retrouvés à Thuillies, Montigny-le-Tilleul, Marchiennes-au-Pont, Aiseau, Labuissière, Bavay, Marcinelle, Strée, Charleroi, Forge-Philippe, Presles, Hantes-Wihéries, Montigny-Saint-Christophe, Boussu-lez-Walcourt, Macquenoise, et dont les nombreux et curieux spécimens sont soigneusement conservés au Musée archéologique de Charleroi.

Les Gallo-Romains et les Francs avaient édifié des villas superbes à Thuillies, Boussu, Saint-Remy-lez-Chimay, Gosselies, Monceau-sur-Sambre, Hautes-Wihéries, Thirimont, Aiseau, Gerpennes, Montigny-sur-Sambre, etc. A proximité de Lobbes, à Lestines, aujourd'hui Estinnes-au-Val, dans un endroit très pittoresque, se trouvait un des domaines favoris des rois chevelus, non loin de l'antique Lobach.

Partout, on retrouve en abondance les socs de charrue en pierre, en fémur de mastodonte, en bois de renne, les fragments de peignes pour la moisson, les haches, les racloirs, les grattoirs, les percuteurs, les bouts de flèche, tous les silex de l'homme de la pierre taillée et de la pierre polie.

Le sentiment des choses religieuses s'est manifesté partout à

l'origine, par la présence de signes matériels, durables, ayant coûté des efforts communs pour les ériger. Moïse, lors de la remise des Tables de la Loi, « dressa, dit l'Écriture, au pied du Sinaï, un autel de terre et douze monuments de pierre, *selon le nombre des tribus.* » Jacob, s'alliant avec Laban, ordonna à ses frères de ramasser des pierres en « un monceau de témoins » : puis il dressa dessus une autre pierre sur laquelle on but et on mangea. Le nom de Galaad fut donné à ce lieu, « qui leur servit en même temps de frontière... »

La vallée de la Sambre possède encore un menhir, le *Zeupire*, qui se dresse à Gozée, non loin de la route, à 4 km. 1/2 de Thuin, près de la ferme abbatiale de Baudribus, une ancienne dépendance de l'abbaye d'Aulne et un des rares spécimens de l'art rustique de jadis.

Nismes, sur l'Eau-Noire, a aussi un menhir enclavé dans des jardins. Mais des pierres mégalithiques plus curieuses existaient encore, il y a quelque quarante ans, à Landelies, le charmant village où, au septième siècle, St-Landelin fonda l'abbaye d'Aulne, aujourd'hui un tas de ruines splendides, dans un site merveilleux que traverse la Sambre de son large ruban d'argent.

En aval du village, près des carrières de la Jambe-de-Bois, se trouvaient la fameuse glissoire du rocher *Ride-Cul* et, à proximité, la grotte du *Trou-deux-trous*, deux monuments mégalithiques près desquels était une petite chapelle catholique.

Le peuple y vénérât, le 25 mars de chaque année, au retour du printemps, une madone qu'irrévérencieusement le paysan sambrien avait baptisée du vocable profane de *Notre-Dame de Ride-Cul*.

En ce temps-là, nous racontait, entre autres narrateurs, le vieux carrier Elisée Depry, âgé de 86 ans, en fumant sa pipe à la terrasse de sa maisonnette, perchée en face de la Sambre, sur un coteau de rude accès, le *Tienne du Pige*, c'était une véritable ducasse que la fête de *Notre-Dame de Ride-Cul*, le 25 mars. On y allait par couples, et des musiciens venaient de Thuin, de Marchiennes, de Leernes, de Fontaine. On portait ses vivres et on buvait ferme la bière du pays, vendue par les Carlier.

Quelle était donc la coutume? Très curieuse; qu'on en juge!

Les jeunes gens, filles et garçons, s'asseyaient au sommet de la pierre, sur de petits fagots de buis, cueillis dans le voisinage, puis ils se laissaient glisser sur la pente rapide.

On disait alors :

« S'il y a retournade, c'est qu'il faut attendre; s'il y a embrassade, c'est qu'on s'aime; s'il y a cognade, c'est qu'on ne s'aime pas; s'il y a embrassade suivie de roulade, c'est qu'on se convient. »

WALLONIA

ouvait pas recommencer l'épreuve.

Le-deux-Trous n'était pas moins curieux.

La hauteur de la roche y était suffisamment haute pour laisser l'homme debout. L'ouverture allait ensuite se rétrécissant en un trou si étroit où l'on ne pouvait plus passer qu'à plat ventre et à quatre pattes. On prétendait de plus que personne n'aurait pu passer dans le couloir rocheux. Cet endroit était aussi le théâtre de divertissements pris en communauté de sexes.

Le-deux-Trous, on entre à deux; on n'en sort qu'un à la fois. C'est la fin de la vie dont la mort dénoue les attaches.

Après quarante années, les deux temples mégalithiques de la région ont disparu, on en a fait de la castine pour les routes. Ils ont disparu sous l'avancée des travaux, ainsi que la chapelle catholique de Notre-Dame de Ride-Cul.

JULES LEMOINE.



LE JOUR DES ROIS

Voir les tables

VIII

Chanson de quête (1) du *yerdi* « *bouvier* » communal à St-Hubert (Ardennes)

Dieu, saint Sion et sainte Croix,
Et saint Hubert, qu'est l'Ardinois (Ardennais) !
A Béliion (Bethléem), quand Dieu fut né, (2)
C'est plus grand' joie que l' grand plantain (3)
Jamais si grand que n'y voirez,
Que jusqu'au jour que vous m'aurez.
Mandez le temps, mandez avri,
Mandez le temps qui doit veni(r),
Pou-z-obtenir au nom d' Jésus-Christ,
Quand Jésus-Christ est mis au monde.
Et bénis soient votre maison,
Et tous les fonds, et tous les combles,
Et homm's et femmes, s'ils y sont,
Et bauchalett's et valètons !
Les p'tits enfants au bercé,
De la main d' Dieu soient-ils bénis ! — Oh !

(1) Tous les vers de cette mélopée se chantent sur le même air. Elle a été recueillie par M. Paul MARCHOT et publiée par lui dans la *Revue des Traditions populaires*, tome VII (1892) p. 33.

(2) « *Fut né* corrompu maintenant en *Grand Dieu*, *fini*. Mais certains habitants se rappellent le sens primitif. » — Note de M. MARCHOT.

(3) « *Plantain*. Peut-être *plenté*, de l'ancien fr. = *plenitatem*, abondance. » — Note de M. MARCHOT.

BIBLIOGRAPHIE

Armanack des Qwate Mathy po l'annêye 1897, rédigé et publié par Jos. VRINDTS, Louis WESTPHAL, Ch. BARTHOLOMEZ et Jos. MÉDARD. — Liège, Librairie du Perron, 35, rue Basse-Wez. — In-12 de 96 p. Prix 15 centimes.

Nous avons déjà parlé de cet *Armanack* à propos de ses deux premières années de publication (voir ci-dessus t. II p. 191 et t. III p. 191) et nous pourrions reprendre presque à la lettre les éloges qu'on a lus. Les *Qwate Mathy* restent en possession d'eux-mêmes et leur almanach conserve sa curieuse caractéristique.

Les mois sont accompagnés cette année du rappel rimé de quelques coutumes, et de certains dictons météorologiques. Nous avons remarqué aussi l'interprétation en fort bons vers wallons de certains dits traditionnels qui ne se transmettent pas, du moins à Liège, sous forme rimée.

Plusieurs articles sont consacrés à la recension de dictons locaux ou de formes de langages typiques. M. Ch.-Bartholomez donne une copieuse suite à son recueil de ripostes facétieuses, commencé il y a deux ans. M. Médard continue sa curieuse *Copenne so Jus d' la Mousse*, scènes de mœurs prises sur le vif dans ce populeux quartier de Liège. M. Westphal fournit des *Rak'seign'mints* sur les délais de deuil, ainsi que sur les usages et coutumes relatifs aux décès et aux funérailles.

Ajoutons qu'aux délicieux poèmes de M. Vrindts viennent s'ajouter cette année des chansons de ses collaborateurs, et que la fantaisie la plus échevelée se donne libre carrière dans les « prédictions » et les « remèdes » de M. Westphal.

Cela suffira peut-être pour donner une idée de ce curieux livret où le « document » et le trait d'esprit traditionnel, le fait exactement observé et le détail de pure imagination se suivent et s'entremêlent dans une singulière et déconcertante unité de pensée et d'écriture.

O. C.

IX

Le Roi de la table

OMME toutes ces fêtes dont la série commence à la Noël, le souvenir des Mages appartient à la Joie, et aide à faire passer le morne et lugubre hiver.

Si bon nombre de croyants vont porter au pied des autels l'hommage de leur vénération en l'honneur des bons Rois, ils sont plus nombreux encore ceux qui les commémorent à table.

La royauté que l'on décerne en leur nom en famille chaque soir du 6 janvier n'est point sujette aux révolutions.

On a rapproché cette coutume des saturnales, que célébraient les Romains aux calendes de janvier. Pendant ces fêtes les écoles étaient fermées, le Sénat vaquait, toutes les affaires publiques et particulières étaient comme suspendues et toute distinction de rang disparaissait. L'esclave mangeait à la table de son maître et le sort de la fève pouvait lui échoir, comme à un consul romain. Car, à l'imitation des anciens Grecs qui, à leurs festins élisaient par le sort un *basileus* ou roi, dont la fonction était de vaquer à l'arrangement et à l'ordre de la table, les Romains choisissaient leur *magister convivi* « maître du festin », qui s'appelait aussi *rex* « roi » ou *modimperator* « maître du boire », et qui veillait sur tout ce qui concernait les lois dites conviviales. Cette élection se faisait en certains endroits par le moyen d'une fève dans un gâteau que l'on partageait avant le repas ; et, afin que les portions du gâteau fussent distribuées sans préférence, on mettait sous la table un enfant qui représentait Appolôn et qu'on consultait en criant : *Phœbe domine!*

Cet usage s'est conservé en France et il est même des provinces

où les paysans n'omettent point le cri romain, sans en savoir la signification (1).

Il est certain que la coutume de fêter les Rois par un banquet trouva un nouvel appui, pour se continuer, dans le souvenir chrétien des noces de Cana, dont l'Eglise décida de solenniser l'anniversaire au 6 janvier.

On se ferait difficilement une idée à présent des ripailles qui se faisaient ce jour au moyen-âge. Il n'y avait pas de famille où l'on ne fit grande fête. Il n'y avait si humble maison où l'on ne tirât la fève ; il aurait fallu vivre seul, sans amis et connaissances, pour ne pas faire un roi ; et encore ! Ne trouve-t-on pas dans l'ancien théâtre français une « Farce très bonne et fort joyeuse de Jeninot qui fist un roy de son chat par faulte d'autre compaignon, en criant : « le roy boit ! » Tout cela ne se passait pas sans bruit ; on n'entendait partout que vaisselle remuée, grands éclats de rire, chants de hautbois et violons. Voilà qui nous explique le conseil donné aux maris par un vieil almanach du XVI^e siècle : « Vigile des Rois, bon temps pour battre sa femme ! » En effet, personne, n'est-ce pas, ne pouvait entendre les cris de la victime ?

Il y a longtemps que la coutume d'élire un roi fut remarquée en Belgique. Dans la vieille « Chronique » du moine Egidius li Muisis, abbé de Saint-Martin à Tournai, on lit que déjà en 1281, « selon une ancienne coutume » les citoyens les plus aisés et leurs fils se réunirent fraternellement autour d'une table ronde et élurent un roi (2).

En parcourant les comptes communaux de Furnes M. VANDER STRAETEN (3) rencontra une mention caractéristique qui prouve que le mode d'élire un « Roi de joyeuse assemblée » existait déjà en pays flamand en 1469. Ce roi portait le nom curieux de « Roi de Pumpotte ». Or, les comptes communaux indiquent, pour cette année-là, un achat de six cannettes de vin fournies au Roi de Pumplotte !

Le Gâteau à la fève.

Le mode d'élection par une fève cachée dans un gâteau est certainement le plus ancien. Aux pays de Verviers, de Liège, de Namur et dans les Ardennes, on conserve cet usage, comme en

(1) *Dictionnaire des Origines*, II, 513.

(2) REINSBERG-DÜRINGSFELD, *Calendrier belge (Trad. et lég. de la Belgique)*, Bruxelles 1870. Au 5 janvier. Voir aussi 6 janvier.

(3) *Les billets des Rois en Flandre*, Gand, Vuylsteke, 1892.

France. Les boulangers des villes ont pris l'habitude d'envoyer ce jour-là à leurs pratiques un pain fin de forme circulaire appelé à Huy *pain-cadeau*, et contenant une fève noire ou, à Verviers une noisette. Ce gâteau, comme nous l'avons dit (1) ne présente d'autre originalité que d'avoir sur le côté bombé le dessin en relief d'une étoile à six rais, et, au centre, un petit rond que les personnes âgées nomment encore *li mirou dè wastai*. On dit que celui qui mange ce *mirou* est exempt de coliques l'année durant.

Le gâteau est servi au dessert du repas qui réunit chez les parents les enfants et les petits-enfants. Le jour des Rois, dit-on en Hainaut et en Brabant, « on va sept heures large, sept heures loin, pour manger le pain de ses parents. » En plusieurs endroits, comme à Dinant, les gens de maison assistaient au tirage des Rois et prenaient part à la fête.

Le grand moment venu, la vieille mère se lève et, après avoir dévotement fait un grand signe de croix sur le gâteau, elle découpe de ce délicieux pain autant de parts qu'il y a d'assistants. On les décerne par le tirage au sort. C'est ordinairement une fillette, la plus jeune enfant autant que possible, qui est chargée de ce tirage. Dans certains lieux, la maman prend tous les morceaux de gâteau dans son tablier ; on les tire sans les regarder, pendant qu'elle montre du doigt successivement les assistants auxquels ils sont destinés. Ailleurs on fait passer l'enfant sous la table et il désigne par son nom la personne qui doit recevoir le morceau.

Le partage fait, celui (ou celle) qui trouve sous la dent la noisette ou la fève est le roi (ou la reine). La personne ainsi désignée choisit sa reine (ou son roi). Le roi est le chef de la table. Toute la compagnie se soumet à ses ordres, qu'il combine avec la reine, et chacun leur marque la déférence due à cette souveraineté imaginaire en criant lorsqu'ils boivent : « Le roi boit ! La reine boit ! » et en punissant ceux qui manquent à ce devoir.

La tradition dit que parmi les trois Mages qui vinrent adorer le Sauveur, il y en avait un qui était noir. Ce négre a frappé l'imagination populaire. En son honneur on fête sous le nom du Roi noir (Liège) du *Roi brouzé* « roi noirci » (Hainaut) le dimanche qui suit l'Épiphanie. C'est encore lui qui fournit l'idée du châtiment dont on punit les coupables qui oublient de crier « Roi boit » : on les condamne à être barbouillés de suie, ou à l'aide d'un bouchon brûlé on leur frotte les joues, le front... et le bout du nez ! Cette coutume qui

(1) *Wallonia*, I, p. 5. Les articles sur le *Jour des Rois* parus précédemment sont surtout consacrés à la coutume des quêtes qui se pratique à cette date ; l'usage de festoyer en famille a puissamment aidé à maintenir cette coutume.

s'observe encore de nos jours n'augmente pas peu la gaieté du repas.

Le roi est tenu de donner à ses sujets un petit festin, le dimanche après le jour des Rois.

D'après une tradition, ce sont les Mages mêmes qui ont crié : « le Roi boit » lorsqu'à leur visite à Bethléem, ils virent l'enfant Jésus prendre le sein de sa Mère. D'autres prétendent que l'évangile de la quenouille a donné naissance à cette habitude.

L'usage que cite REINSBERG, en vertu duquel les enfants, à Liège aussi bien qu'à Malines, plaçaient des chandelles allumées en différents points de la rue, et dansaient en rond à l'entour ou sautaient par dessus est, du moins à Liège, tombé en désuétude.

Autrefois il était généralement d'usage de réserver pour Dieu, pour la Vierge, pour Jésus, les trois premières portions du gâteau, nommées *li part-Dieu* « la part-à-Dieu » et qui devenaient la part des pauvres. Si, par hasard, la fève ne se trouvait point dans les morceaux des assistants, on achetait, par une collecte au profit des pauvres, le droit de la rechercher par un découpage de la « part-à-Dieu ».

Jadis, dans plusieurs villages de la province de Liège, après que la fève avait désigné le Roi, on le portait assis sur une chaise dans la cour ou dans la prairie voisine. La Reine venait s'asseoir à côté de lui. Alors on faisait à l'aide d'une gerbe de paille un feu de joie, et l'on chantait une « danse », une ronde conduite par la plus jeune fille ou le plus jeune garçon de l'assistance.

Dans certaines familles, on tirait les Rois la veille de l'Épiphanie. On procédait alors de la manière signalée par Hock (1) : la grand'mère préparait autant de fèves, dont une noire, qu'il y avait de convives ; chacun tirait la sienne — ou un enfant, à l'appel de chaque nom. Le Roi, c'est-à-dire celui qui obtenait la fève noire ou qui est choisi par la Reine, était tenu de régaler tout le monde le lendemain.

M. HAROU signale un autre procédé. Un jeu de cartes est préparé et chacun en prend une. Un roi, tiré du jeu, confère la dignité royale à qui échoit cette heureuse fortune ; il en est de même pour la reine, et les valets qui représentent les aides de camp du roi. Chacun de ces dignitaires remplit les devoirs inhérents à sa charge durant le repas qui suit (2).

Les Billets des Rois.

Dans les parties du Hainaut qui touchent à la Wallonie proprement dite, on tire les Rois au moyen de la fève. Dans le Tour

(1) *Croyances et Remèdes au Pays de Liège*, 3^e éd. 1888, p. 512.

(2) *Le Folklore de Godarville* (Hainaut). Anvers, 1893, p. 57.

naisis, le Borinage, le Centre et le Brabant wallon, on fait usage des « billets des Rois » et la cérémonie — qui a lieu presque partout en ces contrées la veille et non le jour de l'Épiphanie — se présente avec un caractère plus compliqué et non moins plaisant, par ce fait qu'elle consacre par le sort les rôles qu'en d'autres contrées le roi se charge de distribuer.

Il y a quelque vingt ans, l'ouvrier rassemblait ce jour-là tous les siens, et le soir, autour d'une table bien garnie, les convives cherchaient à resserrer les liens d'affection qui les unissaient. Il y avait encore quelque poésie dans ce repas de famille, où le père, à la veillée, racontait à ses enfants quelques amusants épisodes de leur jeune âge, et où la mère leur narrait les peines, les chagrins et les joies que lui causèrent certains événements de leur tendre jeunesse. S'il était survenu quelque brouille dans le courant de l'année, la réconciliation était irrévocablement assurée pour le jour de cette vraie fête de l'union familiale.

L'usage voulait que les parents invitassent leurs enfants et petits-enfants à cette agape annuelle. Et si, à la maison paternelle, on n'était pas assez riche pour payer le souper des Rois, les enfants se cotisaient, organisaient un pique-nique à la bonne franquette, qui n'en était ni moins succulent ni moins agrémenté de cet esprit de franche cordialité qui est le propre de nos populations wallonnes.

A Tournai, où la tradition s'exerce encore dans toute sa rigueur, et où les mêmes scènes se répètent le lundi qui suit l'Épiphanie (1) la fête n'est pas complète si l'on ne sert le fameux lapin de Rois et la salade de mâche, assaisonnée d'oignons cuits au four. « Si tu n'as pas de lapin, tu n'as rien », dit-on ce jour-là aux pauvres diables qui ne peuvent se payer le plat traditionnel (2). Dans le Borinage, le lapin cède le pas à « la saucisse à compote » (3). Dans le Centre, le

(1) Le lundi qui suit l'Épiphanie s'appelle *lundi perdu ou parjuré*. Nous reviendrons sur ce mot.

(2) Extrait du *Courrier de l'Escaut*, journal de Tournai, n° du 12 janvier dernier : « Grande animation, ce matin, au traditionnel marché aux lapins du « lundi perdu ». Nos ménagères ont envahi en foule la place St-Pierre pour faire l'emplette du plat de résistance appelé à figurer au repas du soir. Que de victimes, grands dieux ! C'est à croire que toutes les garennes de la région ont été dévalisées pour sacrifier à la coutume. Et, cependant, il est permis de supposer que la demande aura encore dépassé l'offre, car plus que jamais est en vigueur à Tournai le dicton : Qui n'a pas de lapin n'a rien. L'aspect de certains quartiers populaires était vraiment curieux aujourd'hui : dans ces parages, il était peu de fenêtres où l'on ne vit suspendu un lapin dépoillé, attendant mélancoliquement — parbleu ! — l'heure de la friture. Les gamins s'en servaient comme d'une cible, ce qui provoquait entre eux et les braves femmes propriétaires des infortunés rongeurs, des échanges de vœux souvent amusants. Cela n'empêche que tantôt, autour de la table de famille, on se lèchera les doigts en célébrant les mérites culinaires de Maître Lapin. »

(3) Extrait trad. d'un art. de M. Jos. DUFRANE dans *Le Farceur*, gazette en dialecte borain, n° du 10 janvier dernier : « Quels beaux soupers on faisait ce jour-là

repas était principalement composé de viande de porc et de purées, où les fricassées de *pesteloûs* et d'*ascoutoûs* (pieds et oreilles de porcs — *piétineurs* et *écouteurs*) constituaient les mets les plus en faveur.

Après le souper, dans le Centre, on fait ce qu'on nomme des *gauffres de brasseur*. Ce singulier plat est servi en guise de dessert. Ce sont de petits pains, de forme caractéristique, appelés à Bruxelles et à Liège « pistolets » et ici *rondelins*, sur lesquels on verse du lait bouilli et qu'on saupoudre ensuite de cassonade. Cette espèce d'épais chaudéau fait le tour de la table et chacun en prend volontiers sa part.

L'usage de tirer des coups de feu subsiste encore, du moins dans le Centre. Tous les vieux fusils et les pistolets sont dérouillés pour la circonstance, chargés de grosse poudre de mine, fortement bourrée, de façon à produire le plus grand bruit possible.

Ce jeu, qui ne laisse pas d'être dangereux, la plupart des armes employées par ces adorateurs des Mages étant dans un état de vétusté remarquable, ce jeu commence dans l'après-midi; et, parfois, à minuit on entend encore de toutes parts de nombreuses détonations.

Au début du repas, on nomme un roi, une reine; de petites images bien connues sous le nom de « billets des Rois », voire même de simples bouts de papier numérotés, sont pliés ou enroulés, puis mêlés dans un sac en papier, pour décider de la destinée de ce petit peuple. A Mons, c'est le plus jeune enfant de la famille qui doit nommer à celui qui tire les billets, les personnes auxquelles chaque billet est destiné, et si le hasard fait reine ou roi la Sainte Vierge ou le bon Dieu, on achète par quelques aumônes données aux pauvres le droit de mêler encore une fois les billets et de les tirer de nouveau, afin de ne pas perdre le régal que doit offrir le roi le lendemain (si le tirage se fait le 5) ou le lundi suivant. A Tournai, l'enfant tire lui-même les billets et en fait la distribution en com-

au temps passé! Je me rappelle qu'on ouvrait la grosse table en deux, comme un portefeuille, et qu'on la recouvrait de la plus belle nappe en toile de Hollande, qu'on ne sortait qu'une fois l'an. Grands-pères, grand-mères, papas, mamans, des bandes d'enfants arrivaient bleus de froid et d'appétit pour se mettre à table et tirer les Rois. On riait, on s'embrassait. on riait encore, en attendant la platée de saucisses et de pommes, qu'on entendait faire *ritchitchi* dans la marmite, en embaumant la maison de leurs doux parfums bien combinés. C'est qu'on venait de loin pour se réunir au plus vieux de la famille qui n'avait pas quitté la maison paternelle, qui était demeuré « fidèle à ses cailloux »... J'ai parlé du plat de saucisses et du *stuvé* de pommes, parce que ces deux mets-là avaient leur place marquée d'avance au menu du souper. Un souper des Rois sans saucisse et sans *stuvé*, cela aurait été un corps sans âme! Et ce n'est pas au poids qu'on les commandait au charcutier, c'était à l'aune, et même à l'aune de France, septante-quatre centimètres! Il aurait fallu voir avec quels soins, je dirai même avec quel art on enroutait les boyaux de pores sur le monceau le marmelade qu'on apportait tout bouillant sur la table, en attendant que grand-père servît avec la cuiller de bois. Quelle chère on faisait... »

mençant par les plus anciens, et en disant chaque fois : *Domine, Domine* pour grand-père... *Domine, Domine* pour grand'mère, etc., etc. (1).

AIR « J'AI DU MIRLITON »

Allegretto



On découpe les billets suivant le nombre des convives, mais le Roi et le Fou doivent toujours se trouver dans le sac.

Ces billets, naïvement ou ingénieusement illustrés, assignent un rôle plaisant à chacun des convives. Il y a ainsi le billet du médecin, du fou, du confesseur, du musicien, du portier, du messenger; et chacun, pendant le repas, conserve son rôle et s'acquitte de son devoir le plus comiquement qu'il peut. Dans certaines vieilles familles les titulaires s'affublent de travestissements plaisants ayant des rapports plus ou moins directs avec leur titre. C'est ainsi qu'on voit des rois coiffés d'une couronne en papier, enveloppés d'une couverture de lit en guise de manteau et tenant en main un fison en manière de sceptre. On voit aussi des médecins armés de l'instrument cher à Diafoirus, des portiers munis d'un trousseau de ferrailles en manière de clefs, etc.

A Charleroi, les dames doivent féminiser les titres de leurs billets. Dans le Tournaisis, au contraire, on change de sexe au besoin pour remplir fidèlement son rôle.

Le Roi, en présidant au repas, règle le nombre des coupes à

(1) A propos de *Domine*, voir ci-dessus, p. 17, *in fine*.

vider et des santés à porter. A chacune de ses rasades, toute l'assemblée doit l'imiter en criant : « Le Roi boit » — sous peine d'être *brouzé* ou noirci par le Fou.

Au début du repas, chacun chante le couplet qui se trouve sur son billet; les assistants répètent en chœur chaque fois le refrain de l'air « du mirliton » qui est connu de tout le monde dans le pays. Les couplets eux-mêmes sont traditionnels : quand un convive a égaré son petit papier, les assistants lui cornent aux oreilles les paroles qu'il sait aussi bien qu'eux et qu'il est condamné, pour sa négligence, à laisser chanter en son lieu et place.

Certains couplets sont très plaisants dans leur bonhomie. C'est ainsi, par exemple, que s'exprime le « Ménétrier » :

Il n'importe que l'on danse
Pourvu que j'aie de l'argent;
Quand on sait remplir ma panse
Je touche mieux l'instrument.

Rien de plus ingénu que le couplet réservé au médecin :

Pour avoir votre pratique,
J'ordonne aujourd'hui du vin,
Il fait passer la colique
Les soucis et les chagrins!

Celui qui a mis la main sur le billet du roi chante ce couplet obligé :

Je suis le Roi de la table,
Mes peuples, n'épargnez rien.
Si mon règne est peu durable
Je veux vous faire du bien!

D'authentiques souverains pourraient envier cette devise au débonnaire monarque des diners traditionnels!

Parfois le refrain est sensiblement atténué comme suit, par les gens que pique une prudence ombrageuse :

J'ai du mirliton
Des courts *cotrons* (jupons)
Des longues *gaimbes* (jambes).

Et parfois aussi il est complètement modifié :

J'ai du mirliton
Vas-t'in pus lon (loin)
Vas-y ti (toi) *même*
J'ai du mirliton, ton, ton!

La récitation de la chanson est l'ouverture obligée de la fête, qui, d'ailleurs, disparaît de plus en plus, au détriment de la vieille



S

Q.

de

ge

qu

gaité; car ce n'est guère que dans les anciennes familles que se continue la tradition des petits billets. Encore un peu et le dernier adieu sera dit au confesseur, au messager paresseux, au cuisinier jovial, au médecin bachique... et peut-être oubliera-t-on l'air du mirliton.

..

La « Carte des Rois » que nous offrons dans ce numéro, est celle qui est la plus répandue dans le Hainaut. Elle se tire (à Tournai) chaque année à un nombre considérable d'exemplaires et se vend en concurrence avec plusieurs autres plus modernes. Une édition qui paraît à Lille se tirait encore, il y a une quinzaine d'années, à plus de 25.000 exemplaires annuellement.

Notre collection contient plusieurs éditions de la Carte des Rois.

L'une porte la firme bien connue de P. Didion à Metz; elle est coloriée en trois couleurs; les dessins paraissent dater d'une vingtaine d'années. Détail curieux: le Suisse n'est pas un soldat, mais bien un suisse d'église; néanmoins il conserve son jargon!

La seconde est plus ancienne, également coloriée en trois couleurs. Les dessins sont peu intéressants. Certains indices permettent de croire qu'ils datent du premier Empire. Cette feuille ne porte pas de nom d'imprimeur. Le texte est en flamand et français. Le français porte des traces très anciennes: *ruide* pour *ride*, etc. Le flamand, qui est une adaptation assez peu exacte du texte primitif, est en orthographe moderne (*ij* pour *y*, *aa* pour *ae*, etc.) ce qui permet de croire que la carte est imprimée en pays flamand. Cette édition porte, en français seulement, l'indication: « Sur l'air du Mirliton. N° 100 ». Nous avons ensuite une édition de Tournai, toute moderne, avec dessins très jolis et vraiment spirituels.

Enfin *Wallonia* a reçu — charmant cadeau de nouvel an! — de M. E. BRIKHE, outre divers détails utilisés dans cet article, de superbes exemplaires enluminés de Billets des Rois édités en différents formats par la Société St-Augustin. Desclée et C^{ie}, de Bruges-Lille.

Toutes ces éditions contiennent de 10 à 16 billets. Le nombre de 16 est le plus ordinaire, et il est traditionnel dans les images réellement populaires.

Les paroles de l'édition franco-flamande et de l'édition d'Epinal, ne diffèrent de celles données ici que par des détails insignifiants. Il en est tout autrement des autres éditions en français.

Voici, par exemple, quelques couplets de l'édition moderne de Tournai. On pourra les comparer à ceux de l'édition ancienne

Le Fou

Certes la sagesse est abominable
Et je m'en dispense en toute saison ;
Mais ce jour je suis si fort raisonnable,
Que je veux à tous vous faire raison.

L'Ecuyer tranchant

J'ai si bien tranché que je vous invite
A choisir un bras moins débilité.
Pourtant, baillez-moi le cruchon bien vite :
Cela tranchera la difficulté.

Le Conseiller

Je donne conseils et presche d'exemple.
Done, oyez-moi faire et faictes ainsi :
Buvez amplement si le pot est ample.
Buvez fréquemment s'il est estréci.

Le Ménétrier

J'ai plus de plaisirs que je n'ay de peines ;
Je gagne mon dû bien facilement,
Car le vin qui danse en vos coupes pleines
Fera mieux danser que mon instrument.

O. COLSON.

LE TIRAGE AU SORT

Voir la table du t. III

IV

Chansons de conscrits

Mouvement de marche



*Des sodards il in faut
En Belgique, (bis)
Les sodards il in faut
En Belgique i da toudis pau.
Et des sodards comm' moi,
Le Roi i n'en a pas !
Et des sodards comm' moi
Le Roi i n'en a pas !*

*Des soldats il en faut
En Belgique, (bis)
Des soldats il en faut
En B. il y en a toujours trop peu.
Et des soldats comme moi,
Le Roi il n'en a pas !
Et des soldats comme moi,
Le Roi il n'en a pas !*

WALLONIA



En - cor un ver - re... un pe - tit ver - re...



verre à sa san - té... Encor un ver - re...



ver - re... en - cor un verre à sa san - té.

Ces refrains ont été recueillis au Borinage.

Le premier est une chanson de conscrits proprement dite souvent, les chanteurs remplacent les mots « en Belgique » p de leur localité, par exemple : à l' *Boverie*, au *Flénu*, etc.

Le second se chante au cabaret, en entourant les miliciens au sort, c'est-à-dire qui ont tiré un mauvais numéro.

ALFRED HA

BIBLIOGRAPHIE

Flore populaire ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore, par Eug. ROLLAND. 1^{er} volume (seul paru) de 270 p., in-12. — Paris, chez l'auteur-éditeur, Chantiers. — Prix 6 francs.

Le titre de *Flore populaire*, nous publions, dit M. R. un recueil de noms populaires donnés aux végétaux et des proverbes, contes et superstitions qui les concernent. Le domaine exploré, sous ce point de vue, est l'Europe ancienne et moderne, l'extrême Orient et de l'Asie occidentale... Les documents que nous avons pu recueillir par leur contribution sont les suivants : 1^o Les ouvrages imprimés de ce genre, principalement les Vocabulaires des divers idiomes et les dictionnaires. 2^o Ceux que nous avons été chercher nous-même dans ce qu'on appelle la Tradition orale. 3^o Ceux que nous devons à la communication de nos amis et correspondants. 4^o Enfin ceux que nous avons extraits pour nous d'ouvrages qui, pour être utilisés, nous ont demandé une compétence spéciale... Nous avons classé les plantes dans l'ordre généralement adopté par les botanistes modernes, c'est-à-dire que nous avons suivi pour les Familles la classification de A.-P. de Candolle et pour les Genres et Espèces celle de Nyman. » Suit le classement adopté par les dialectes dans l'énumération des noms de chaque plante. Dans les exemples, nous signalerons les noms de la Ficaire (*Ficaria verna*, Roth.) qui sont au nombre de près de deux cents. Le *Papaver Rhoeas*, L.) donne lieu à une suite de près de quatre-vingt noms, y compris locutions, superstitions, devinettes, jeux où interviennent, etc.

Il est contestable que la partie consacrée aux croyances, aux usages, proprement dit aurait pu être de beaucoup augmentée. Vraiment, M. R. n'a voulu glaner dans ce vaste champ que les détails les plus intéressants ou d'une importance exceptionnelle, avec ceux qui expliquent les particularités des plantes.

Il est surtout linguistique ; M. R. laisse les noms s'expliquer d'eux-mêmes. On y rapproche, il est vrai, ceux qu'on soupçonne de même sens ou de même sens, mais nous nous trouvons souvent en présence de noms étrangers qui ne paraissent avoir rien de commun entre eux et rien ne vient expliquer. Il paraît avoir suffi à l'auteur de l'identification des plantes. Il en résulte que, sauf pour les spécialistes, l'érudition fort étendue, une partie de cet immense vocabulaire est difficilement intelligible. La partie accessible aux profanes est, heureusement, plus fournie, la plus intéressante et la mieux constituée. Les floristes locaux auxquels M. R. a emprunté une part de leur

nomenculture se sont attachés avec raison à ruiner d'anciens graphies ridicules. C'est le cas par exemple pour M. Feller dont les listes de noms wallons étaient accompagnées d'un appareil critique vraiment ingénieux. Nous retrouvons ici les noms de M. Feller, mais pas toujours ses graphies. M. R. laisse subsister des formes mauvaises que M. Feller s'était attaché à ruiner (ex. *rang* pour *rantch*). Lorsque ce dernier écrivait *paviôer*, M. R. recorrige et écrit *paouer*. Si ce n'est qu'un demi-mal, c'est grâce aux vocables avoisinants qui peuvent servir de termes de comparaison.

Malgré ses petites imperfections inévitables, la *Flore* reste un livre précieux et nous engageons vivement M. R. à le continuer avec le même zèle. Il ne peut être exécuté que par un chercheur infatigable ayant à sa disposition et une immense bibliothèque et une érudition spéciale très complète. M. R. a la spécialité de ces travaux de bénédictins et l'on s'attendait bien à voir dans sa *Flore* le résultat bien ordonné de recherches et de labeurs considérables.

Tous ceux qui connaissent la *Faune populaire* et les *Chansons populaires* de M. R. reconnaîtront leur auteur, qui est incontestablement l'un des publicistes qui ont rendu au folklore et à la linguistique — et à leur Méthode — les services les plus considérables et les plus désintéressés.

. .

A propos de quelques opuscules, édités par la maison L.-M. Léonard, 35, rue du Collège, à Verviers.

Cette maison, fondée en 1885, s'est fait depuis quelques années la spécialité de petites publications mi-historiques, mi-folkloriques. Cette spécialisation semble dater de la fondation d'une feuille éditée par M. Léonard, les *Nouvelles verviétoises*, organe des *ourriers catholiques*. Les ouvrages dont nous allons parler sont, en effet, tirés à part de cet organe, qui compte, parmi ses rédacteurs, plusieurs amateurs de souvenirs locaux.

Nous avons déjà signalé la brochure *Verviers-Ancien*, dont la Revue a publié un extrait t. III, p. 145. Il porte comme sous-titre : « Quelques faits intéressants de l'histoire de notre bonne ville de Verviers. » Ce sous-titre est exact, sauf qu'il ne tient pas compte des détails ethnographique entremêlés avec les souvenirs historiques.

Une autre brochure est intitulée : *les Anciens Carmes chaussés, leur établissement à Verviers au XVII^e siècle*. Il a pour auteur le Père J. Hahn, S. J. C'est une bonne page d'histoire élégamment écrite et dont les renseignements sont puisés à des sources sérieuses et exactement citées.

L'*Almanach catholique verviétois* pour 1897 (2^{me} année) contient, outre des chapitres de morale et de propagande, poésies, variétés et notes d'histoire, plusieurs articles relatifs au wallon et au folklore. Nous citerons tout particulièrement une collection de *spots* (proverbes) wallons avec traduction libre. Par exemple : *Au cou nolle affolare* « Au derrière pas de foulure », mot de consolation à ceux qui tombent sans se blesser. *Quand*

deux pauvres s'aidet l'bô Diu rèye « Dieu sourit aux efforts de deux pauvres qui s'entr'aident »; on dit souvent : *...l'bon Diu nnè rèye* « le bon Dieu en rit » et l'on comprend : « s'en moque »; la version précédente est plus exacte. *Jauminet n'louquie nin à one beye, mais i a pierdou l'paurt* « Jaminet (nom propre) ne regardait pas à une quille, mais (néanmoins) il a perdu la partie » c'est-à-dire : craignez l'insouciance, elle amène la ruine. — L'almanach contient encore une relation d'après DETROOZ de l'aventure connue sous le nom de « Chat volant », une liste de lieux-dits anciens, la nomenclature des jeux, d'enfants en vogue vers 1860 (sans description malheureusement) etc.

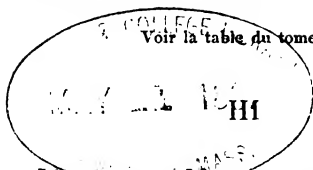
Le dernier opuscule, *Les Croix de Verviers*, est relatif à une antique cérémonie que les Verviétois accomplissaient en venant danser le Mercredi de la Pentecôte de chaque année à l'intérieur de l'église St-Lambert à Liège. L'ouvrage, publié sous la direction de M. Hahn, cité plus haut, est divisé en chapitres relatifs à l'origine de l'usage, aux additions qui y furent faites, à la discussion des hypothèses sur son origine, à des mésaventures survenues dans l'exercice de la coutume, etc. Les différents chapitres sont signés par leurs rédacteurs. On lit dans l'avant-propos : « Présentés sous une forme fantaisiste, qui tient du roman par le pittoresque et du drame par la mise en scène, les faits seront néanmoins conservés dans leur intégrité historique. » Nous n'avons pas à discuter l'opportunité de la forme adoptée par les auteurs. C'est affaire de goût, et nous devons constater que l'opuscule, destiné à un public qui aime avant tout à être amusé, est de lecture très agréable. Les fioritures entourent les détails historiques sans les dénaturer — et ce fait est trop rare de la part de littérateurs pour ne pas être signalé. Le travail y gagne au point de vue des spécialistes wallons sans perdre d'agrément pour son public spécial. Et tout le monde est content.

Il nous reste à dire que ces opuscules sont du prix de 40 centimes sauf l'Almanach qui coûte deux sous, et que les soins apportés dans l'édition à prix si modique font honneur à leur imprimeur-éditeur.

O. C.



A PROPOS DES CHANSONS



L'AIR DIT « MARCHÉ PRUSSIENNE »

Le recueil intitulé *Choix de Chansons et Poésies wallonnes recueillies par MM. B^{re} et D^{re}* (BAILLEUX et DEJARDIN), Liège, 1844, contient, p. 13, la « pasquète » bien connue, de Jacques-Joseph VELEZ, intitulée *Les Prussiens*. Cette pièce est datée de 1817 et porte l'indication : « Air : Marche prussienne ». D'après la table de l'ouvrage, cette même pièce porte la date, évidemment plus correcte, de 1815. A la page 209, l'on trouve, sous la désignation de « Marche prussienne », la première strophe et la mélodie que nous reproduisons ici :

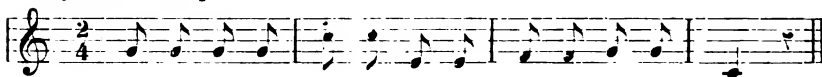
Sav' bin çou qu'c'esst-on prussien ? C'esst - on jai - rà qwat'
 pan - se, Qui peûs' d'on joû à lend'main Pus d'si live ès l'ba-
 lan - ce ; Et qwand rin n'li cos-se Qui beut tant qu' l'a l'tos - se ;
 C'esst-on ma - gneu d'pan paî - âr Qui n'vât nin qwat' pa - târ.

Traduction : Savez-vous bien ce que c'est qu'un prussien ? — C'est un glouton ayant quatre estomacs — Qui du jour au lendemain — Pèse six livres de plus dans la balance — Et qui lorsqu'il ne lui en coûte rien — Boit jusqu'à ce qu'il tousse ; — C'est un mangeur de pain paillard — Qui ne vaut pas quatre patards.

M. Colson, le vaillant directeur de *Wallonia*, eut l'obligeance de nous procurer, au sujet de cette chanson, quelques renseignements qu'il avait obtenus de Joseph Dejardin lui-même, peu de jours avant la mort de celui-ci.

« Velez était précisément le grand-père de la femme de Joseph »
 » Dejardin. Les paroles sont de 1817, mais le sujet se rapporte à
 » 1815. L'air était inconnu à Dejardin avant qu'il l'eût entendu
 » chanter par sa femme. Cet air appartenait sans doute au répertoire
 » des musiques militaires allemandes, qui l'auront importé à Liège
 » à l'époque de l'invasion. La mélodie, demeurée populaire à Liège,
 » est adaptée, de nos jours encore, à d'autres pasqueyes liégeoises,
 » qui toutefois ne semblent pas avoir été imprimées.

» Comme variante des dernières mesures de la mélodie, Joseph
 » Dejardin indiqua :



M. Colson ajoute : « C'est avec cette variante que l'air est actuellement connu à Liège, et qu'il est adapté à diverses chansons ; je n'ai jamais entendu chanter autrement la phrase finale. »

Cette variante, du moins pour les deux dernières mesures, se rapproche davantage de la version flamande ; car la mélodie fut également très populaire en pays flamand où elle n'est pas encore entièrement oubliée.

La voici d'abord adaptée à une chanson datant de 1814, sur l'air : « Wigge de bon bon », en l'honneur des puissances alliées, et dont je note ici la mélodie telle que mon père avait coutume de la chanter, et telle qu'elle se trouve à peu de chose près dans le recueil intitulé *Oude en nieuwe liedjes*, publié à Gand, par F. A. SNELLAERT en 1864.

Le texte, dont voici également la première strophe, est reproduit d'après une feuille volante de l'époque portant comme timbre : « Wigge de bon bon. »

Fransche ratten, rold uw' matten, wilt naer huys nu keeren ;
 zegt : dag vrienden, die ons min-den, of men zal u lee-ren
 op de py-pen dansen, nu hebt gy goè kan-sen ;

Traduction : Rats français, faites vos paquets. — Retournez-vous en chez vous ! — Dites : bonjour les amis qui nous chérissiez, — Ou on vous



weg gas-con, wie de bon, bon, bon, door 't Keyzers schoon ka-non.

apprendra une autre danse. — L'occasion est bonne pour vous. — Arrière gascons, et pour tout de bon, — Grâce au canon de l'Empereur (Alexandre de Russie).

Dans une autre strophe, il est rendu grâce au canon prussien.

La signification du timbre « Wigge de bon bon », nous est donnée par « Wie de bon bon » le refrain, dans lequel *Wie* représente la prononciation flamande du mot *oui*.

Le refrain ne nous fournit aucune indication au sujet de l'origine de la mélodie.

La même mélodie a servi :

a) à une chanson dirigée contre les Cosaques (1) datant également de 1814. Quoique le timbre ne soit pas indiqué, la coupe de la strophe ne laisse aucun doute sur l'air employé ;

b) à une chanson en l'honneur du roi de Hollande, sur l'air : « van den Erf-Prins van Oranje-Nassau » (du prince héréditaire d'Orange-Nassau) (2). La mélodie est indiquée par le refrain :

Niet als een gascon, — birebon !

Door 't schieten van 't kanon,

qui n'est qu'une variante du refrain précédemment indiqué ;

c) à une chanson dirigée contre les « vieux lovelaces » sur l'air : « van het Fransch kanon » (du canon français) ; le timbre et la coupe de la chanson démontrent encore que la mélodie employée est celle de la « Marche prussienne » ;

d) à un *Leugenlied* « chanson de bourdes » (3) ; la mélodie qui accompagne le texte a une très grande analogie avec la version publiée par Dejardin ;

e) à une chanson *Voskenslied* (chanson du Renard), parue à Gand en 1848, dans un journal de l'époque. Cette chanson a pour

(1) Publiée par POL DE MONT dans la revue folkloristique *Volkskunde*, Gand, I (1888) p. 57.

(2) Également publiée par POL DE MONT dans le même recueil, III (1890) p. 130.

(3) Publiée par le même dans la revue *Nederlandsch Museum*, Gand, 1889, 2^e partie, p. 256.

timbre : « Franche ratten », début de la chanson flamande citée en premier lieu.

Georges Bergmann né en 1805 à Lierre, qui de 1890 à 1893 publia ses *Mémoires*, rapporte ce qui suit :

« Sous le régime français et notamment vers 1820, il n'était
» plus guère question de chansons flamandes. Cependant il me
» souvient de certaine chanson flamande de l'époque. Elle avait pour
» refrain :

Bom ! Bom ! Bom ! widewi Bom ! Bom !
Zoo klinkt het Fransch kanon.

Traduction : Bom ! Bom ! Bom ! oui Bom ! Bom !
Ainsi tonne le canon français.

» Elle disait la gloire du grand empereur Napoléon et des héros
» français.

» Quelques années plus tard, j'entendis le même refrain, mais
» cette fois le canon russe avait pris la place du canon français ».

Suit, avec de légères variantes, la première strophe de la chanson de 1814, que nous avons donnée ci-dessus avec la mélodie.

Quoique d'après Bergmann, la mélodie soit antérieure à 1814, et quoiqu'elle soit inconnue en Allemagne, il ne semble pas, à en juger par la musique même, que ce chant soit d'origine française. Il nous paraît que la source véritable de cet air nous est fournie par le recueil de Bailleux et Dejardin.

F. VAN DUYSE.





ENIGMES POPULAIRES

Voir la table du tome IV

VII

Devinettes wallonnes (suite)

193

a) *Qu'est-ce qui n'est nin pus gros
qui l' tiesse d'one soris et qu'à
ostant d' fniesses qui l' tchestia
d' Paris.*

Namur

b) *Direz bê... C' que n'est né pe
hont que m' dirè et qu'à ostant
d' fegnasse qu'au tchestia d' Parès.*

Jodoigne

c) *Advènez ce qu'est rond
Comme in cu d' bourdon
Et qu'a autant d' feniesses
Qu'au chateau de Mon.*

Auderlues (Hainaut)

194

Qu'è est-ce don, vos...

a) *Qu'a tant des fniesses, tant
des fniesses, tant des fniesses... et
qu'on n' sàreût vèye houte?*

b) *Qu'a tant des oûyes, tant des
oûyes, tant des oûyes et qui n' veut
gotte?*

Liège

195

a) *Diriz bê c' qu'on tape in air
tout rond éyé qui r'tché avé 'n'
queue?*

Nivelles

193

a) *Qu'est-ce qui n'est pas plus gros
que la tête d'une souris et qui a
autant de fenêtrés que le château de
Paris?*

— Le dé.

b) *Diriez-vous bien... ce qui n'est
pas plus haut que mon doigt, et qui
a autant de fenêtrés qu'au château
de Paris.*

— Le dé.

c) *Devinez ce qui est rond
Comme un c... de bourdon
Et qui a autant de fenêtrés
Qu'au château de Mons.*

— Le dé.

194

Qu'est-ce donc, vous...

a) *Qui a tant de fenêtrés, tant de
fenêtrés... et qu'on ne saurait voir
au travers.*

b) *Qui a tant d'yeux, tant d'yeux...
et qui ne voit goutte.*

— Le dé.

195

a) *Diriez-vous bien ce qu'on jette
en l'air tout rond et qui retombe avec
une queue.*

— Le peloton de laine.

WALLONIA

*l'jette rond
mme long ?*

Huy

196

*l, vos...
e tiesse
vi bresse
poteche
éniesse.*

Vottem (Liège)

197

*n'est nin co si gros
n tchet et qui dix
il miner fou d'on*

I incé-Primont

198

*don, vos... qui passe
apasse et qui lait
n p'tit boquet di*

Vottem (Liège)

*t-i
nce-t-i.*

Idem

199

*n'est nin si gros
soris — Et qui fait
i ?*

Erezée

200

*ines et les blondes
i tot l' monde
ttache à mi.*

Beauraing

201

*grosse tiesse
vi bresse
c'à Rivè
nde enne é (2).*

Rocour (Liège)

202

n, vos... qu'on pind

Vottem (Liège)

*b) Ce qu'on jette rond
Et qui retombe long.
— Le peloton de laine.*

196

*Qu'est-ce donc, vous...
Une grosse tête
Sans pied ni bras
Saute*

A bas de la [tablette de la] fenêtre.

— Le peloton de laine.

197

*Qu'est-ce qui n'est pas même gros
comme la tête d'un chat et que dix
chevaux ne sauraient conduire (traî-
ner) hors du bois (1).*

— Le peloton de laine.

198

*a) Qu'est-ce donc... qui passe et
repasse, et qui laisse (abandonne)
chaque fois un petit morceau de sa
queue ?*

— L'aiguillée.

*b) Plus court-il,
Plus s'use-t-il.*

— L'aiguillée.

199

*Qu'est-ce qui n'est pas même gros
comme la queue d'une souris. — Et
qui rend le monde si joli ?*

— L'aiguille.

200

*J'aime les brunes et les blondes
Je m'attache à tout le monde
Et nul ne s'attache à moi.*

— L'épingle.

201

*J'ai une grosse tête
Sans pied ni bras
Et jusqu'au Roi
Tout le monde en a.*

— L'épingle.

202

*Qu'est-ce donc... qu'on suspend par
les yeux ?*

— Les ciseaux.

*e le peloton se déviderait.
au lieu de enne a, pour la rime.*

203
*Qu'est-ce qu'on tape ès l'air dreut
et qui r'tomme ès creux?*

Malmedy

204
*Qui est-ce el pus mauvais de
maiso?*

Nivelles

205
*Qui est-ce...
Plein vèt, vùd va
Et one carce à turbata.*

Charneux (1)

206
*Bossette
Fossette
Rûde carce*
Ramet (Val-St-Lambert)

207
*Qu'est-ce qu'a deux kwènnès et
deux carces?*

Ampsin (Huy)

208
*Dirîz bi... ç' qui inte dins l' bos
d'avant s' maisse?*

Nivelles

209
*Qu'est-ce qu'a co trasse et trasse
dints — Et qui n' mougne jamais
n' crosse di pwîn.*

Laroche

210
*Qu'est-ce qui mougne pa dzos
l' rinte — Et qui chie pa sus l' dos?*
Wardin (Bastogne)

211
*Què est-ce don, vos... li pus hâtin
dè l' mohonne?*

Liège

203
*Qu'est-ce qu'on lance en l'air droit
et qui retombe en croix?*
— Les ciseaux.

204
*Qui est-ce le plus mauvais de la
maison?*
— Le couteau (p. c. q. il tranche le
pain).

205
*Qui est-ce...
Plein vient, vide va
Et une queue à turbata (?)*
— La cuiller.

206
*Petite bosse
Petite fosse
Queue raide.*
— La cuiller.

207
*Qu'est-ce qui a deux cornes et
deux queues?*
— Le moule à gauffres.

208
*Diriez-vous bien... ce qui entre
dans le bois avant son maître? (2)*
— La hache.

209
*Qu'est-ce qui a treize et treize
dents — Et qui ne mange jamais un
croûton de pain?*
— La scie.

210
*Qu'est-ce qui mange par sous le
ventre — et qui ch... par le dos?*
— Le rabot.

211
*Qu'est-ce donc... le plus hautain
de la maison?*
— La « pinte » (3).

(1) Les *advinas* de Charneux ont été recueillis par M. Gérard Aussems.

(2) Equivoque sur le mot *bois*. Voir ci-dessus n° 78 et 79 et aussi la plaisanterie philosophique du paysan en sabots : « On dit que je suis pauvre, et je voyage toute la journée dans mes bois ». Voir n° 220 ci-après, autre équivoque sur le même mot.

(3) Et en général tous les récipients qui, ayant au côté une ou deux poignées, ont l'air de tenir la main sur la hanche. On dit aussi parfois : *li pus hâtin avâ les vôyes* « le plus fier de parmi les chemins » et la rép. est : le crucifix, parce que tout le monde le salue et qu'il ne répond pas.

WALLONIA

- 212
'a des dints au cou?
Verviers
Qu'est-ce qui a les dents au c...?
— Le pot à beurre (1).
- 213
*d'est micért et ram-
tche les riquants à
r?*
Charneux
213
Qu'est-ce qui est mort et bien mort
et qui tire les vivants à bas du
raidillon (butte)?
— Le peigne.
- 214
*lon, vos... qu'a les
les reins?*
Liège
214
Qu'est-ce donc... qui a les crocs
(dents) au dos?
— Le peigne.
- 215
*ins cou
sins dj'vels
ins boque*
Lincé
215
Queue sans c...
Tête sans cheveux
Dents sans bouche.
— Le rateau.
- 216
*u n'a nolle patte et
reut?*
Lincé
216
Qu'est-ce qui n'a pas de pattes et
qui se tient debout?
— Le rateau du faneur.
- 217
*z qu'a les ohais so
île divins les reins?*
Liège
217
a) Qu'est-ce qui a les os sur la peau
et le nombril dans le dos?
— Le tonneau.
b) Qui est-ce qui a les côtes sur le
cuir?
— Le tonneau.
c) Diriez-vous bien ce qui porte ses
boyaux autour de lui?
— Un tonneau.
- 218
d'est osse gros, vude
Jodoigne
218
Diriez-vous bien ce qui est aussi
gros, vide que plein?
— Un tonneau.
- 219
*fond de l'cave
gros stindou
titche
pritché
us nin bin stitchi
e dipihi!*
Vottem (Liège)
219
Je vais au fond de la cave
Je vois un gros étendu
Je le perce
Il me jette du liquide
Si je ne l'avais pas bien percé
Il m'aurait toute mouillée.
— Le tonneau qu'on met en perce.

de Liège, les grands pots en grès dans lesquels on conserve le
ord inférieur crénelé, dentelé.

220

*Deux grandes dames qui coret
après deux p'tites et qui n' les
rattrapet jamais.*

Beauraing

221

*Què est-ce don, vos... on long
pélé inte deux poyous?*

Erezée

222

*Dj'enné va inte deux biès et dji
r'vins inte deux aïces.*

Ampsin

223

*Direûze bin çou qu' c'est... on
saqwè qui s'vudihe po d'zeur et qui
s'implihe po dzos?*

Malmedy

224

a) *Qu'est-ce qui c'est...
Nin pus gros qu'in van
Et tous les tch'veaux d' Dinant
N' sauret l'avet avant?*

Chatelineau

b) *Vette comme on pré
Rond comme on dé
Tos les tch'veaux dè l' Brabant
N' sàrin-ne l'avet avant.*

Jodoigne

c) *Vert comme on pré
Rond comme on dé
Cent mèye tchivâ
Nè l' sàrit éminer.*

Vottem (Liège)

225

*Long boyai
Grosse maquette
Quand 'l est ès fond
I pette*

Vottem (Liège)

226

*Qu'est-ce qui tchante ès d' chin-
dant et qui chûle ès r'montant.*

« Armonaque di Nameur » 1891

220

Deux grandes dames qui courent
après deux petites et qui ne les
rejoignent jamais.

— Les roues d'une voiture.

221

Qu'est-ce donc... un long pelé entre
deux poilus?

— Le timon, entre les deux che-
vaux.

222

Je m'en vais entre deux bois et je
reviens entre deux eaux.

— Le porteur de deux seaux en
bois.

223

Dirais-tu bien ce que c'est... une
chose qui se vide par en haut et qui
s'emplit par dessous?

— Un puits.

224

a) *Qu'est-ce...
Pas plus gros qu'un van.
Et tous les chevaux de Dinant
Ne pourraient « l'avoir avant »?*
— Un puits.

b) *Vert comme un pré.
Rond comme un dé.
Tous les chevaux du Brabant.
Ne pourraient le faire avancer.*
— Le puits.

c) *Vert comme un pré.
Rond comme un dé.
Cent mille chevaux.
Ne sauraient l'emmenner.*
— Un puits.

225

Long boyau,
Grosse tête.

Quand il est au fond,
Il frappe.

— La corde et le seau dans le puits.

226

Qu'est-ce qui chante en descendant
et qui pleure en remontant?

— Le seau dans le puits.

WALLONIA

227

*Is mam'zelle po l' bresse,
le à r'nârder.*

Liège

227

Je prends M^{lle} par le bras, elle se
met à vomir.

— SENS : Je saisis la brimballe de
la pompe ; l'eau coule.

titre.)

O. COLSON.



LE POU ET LA PUCE

RANDONNÉE

*C'esteut 'n' feïe li piou et l' puce
qu'estivèt marié essonle.*

On joû, l' puce di-st-à si homme :

*— Piou, jî m'va-st-à Lidje. Fez
'n' bonne sope po quand dji r'vairèt.*

— Awè, di-st-i l' piou.

Et vola qu'i fait l' sope à riz.

*Mains, to l'volant sayi, i tome
tot à mitan.*

On pau après, ro r'chal li puce.

— Piou, piou, avez-v' fait l' sope?

Mains l' piou n' respondève nin.

*Elle quôire. elle quôire, si bin
qu'elle n'el trouve pus nolle pi.*

*— Mon Diu, mon Diu! di-st-elle
ainsi.*

*Elle va so l' sou, et s' mette à tchoû-
ter, à tchoûter tant qu'elle pout.*

Passe on tchin.

*— Puce, puce, poqwè don qu' ti
l'difènne à tchoûler?*

*— Pa, mon Diu, y a l' piou qu'è
môrèt et mi jî tchoûle!*

*— Oho, di-st-i l' tchin : jî m'ca
mète à hawer.*

*Et l' tchin qui hawe, qui hawe di
tote ses frôces.*

Passe li tchèrète.

— Poqwè hawe-tu, don, tchin?

*— Pa, di-st-i l' tchin, y a l' piou
qu'è môrèt et l' puce qui tchoûle
et mi dji hawe!*

C'était une fois le pou et la puce
qui étaient mariés ensemble.

Un jour, la puce dit à son mari :

— Pou, je vais à Liège. Faites une
bonne soupe pour quand je revien-
drai.

— Oui, dit le pou.

Et voilà qu'il fait la soupe au riz.

Mais, en la voulant goûter, il
tombe tout au milieu.

Un peu plus tard, voici la puce.

— Pou, pou, avez-vous fait la
soupe ?

Mais le pou ne répondait pas.

Elle cherche, elle cherche, si bien
qu'elle ne le trouve nulle part.

— Mon Dieu, mon Dieu! dit-elle.

Elle va sur le seuil et se met à
pleurer, à pleurer tant qu'elle peut.

Passe un chien.

— Puce, puce, pourquoi donc que
tu te maigris à pleurer ?

— Mais, mon Dieu, c'est que le
pou est mort et moi je pleure.

— Oh ho! dit-il le chien : je vais
me mettre à aboyer.

Et le chien aboie, aboie de toutes
ses forces.

Passe la charrette.

— Pourquoi aboies-tu, donc, chien ?

— Mais, dit-il, c'est parce que le
pou est mort, la puce pleure et moi
j'aboie.

— *Oho!... et bin, mi, ji m'ra rescouler.*

Et vola l'tchêrêtte qui rescôle, qui rescôle, si bin qu'elle vint à stoc di l'âbe.

— *Tins, di-st-i l'âbe, poqrê rescôle-tu, don, tchêrêtte?*

— *Pa, di-st-elle ainsi, y a l'piou qu'ê mîcêrt, et l'pouce qui tchoûle, et l'tchin qui hawe, et mi dji rescôle!*

— *Oho, c'ê-st-ainsi, di-st-i l'âbe. Et bin, mi, ji m'ra fer tot p'tit.*

Mains y aveut 'n' ouhai so l'âbe.

— *Là! qu' d'arawe (1), di-st-i l'ouhai. Poqwê r'mousse-tu è têrre?*

— *Pa, di-st-i l'âbe, y a l'piou qu'ê mîcêrt, et l'tchin qui hawe, et l'chêrêtte qui rescôle, et mi, dji m' fais tot p'tit.*

— *Ah! c'ê çoula! Et bin, mi, dji m'va disploumer.*

Et vola qu'i râte tote ses plome eune à eune et qu'i les tape livâ.

Main y aveut on p'tit valet qu'êsteut r'nou q'rêri d' l'aive à l'fontaine.

Tot rêyant çoula, i d'mande à l'ouhai poqrê qu'i s'displome ainsi.

— *Bin, di-st-i, y a l'piou qu'êst mîcêrt, et l'pouce qui tchoûle, et l'tchin qui hawe, et l'tchêrêtte qui rescôle, et l'âbe qui s' fait tot p'tit. Et bin, mi, ji m' displome.*

— *Oh bin, rattind! di-st-i l'gamin.*

I k'mince à peller ses possons onque so l'aute, si bin qu'i les s'pêye à co cînt mîcê boquets.

Vochal li papa qu'êl rêyêve ramanou et qu'accourt po rêyi qu'ê norelle.

— *Oh ho!... et bien moi, je vais reculer.*

Et voilà la charrette qui recule, qui recule, si bien qu'elle vient buter contre l'arbre.

— *Tiens, dit l'arbre, pourquoi recules-tu, donc?*

— *Mais, dit-elle, c'est que le pou est mort, et la puce pleure, et le chien aboie, et moi je recule.*

— *Ah! c'est ainsi, dit l'arbre, et bien, je vais me faire tout petit.*

Mais il y avait un oiseau sur l'arbre.

— *Tiens! dit l'oiseau. Pourquoi rentres-tu en terre?*

— *Mais, dit l'arbre, c'est que le pou est mort, et la puce pleure, et le chien aboie, et la charrette recule. Et moi, je me fais tout petit.*

— *Ah! c'est pour cela? Eh bien! moi, je vais me déplumer.*

Et le voilà qui s'arrache toutes les plumes et les jette à bas.

Il y avait un petit garçon qui était venu chercher de l'eau à la fontaine,

En voyant cela, il demande à l'oiseau pourquoi il se déplume ainsi.

— *C'est parce que le pou est mort et la puce pleure, et le chien aboie, et la charrette recule et l'arbre se fait tout petit. Eh bien! moi, je me déplume.*

— *Oh! bien, attends! dit le gamin.*

Il commence à frapper ses pots l'un contre l'autre, si bien qu'il les brise en cent mille morceaux.

Voici le papa, qui le voyait resté en chemin et qui accourt pour voir ce qui se passe.

(1) L'exclamation qui d'arawe est une atténuation du juron : qui d'arrêdje, « que j'enrage! ». — Aux expressions qui d'arape, qui d'arape, qui d'arripe et qui d'arriwê déjà citées à la note du t. II, p. 15 il faut ajouter qui d'arroubihe, du verbe arroubi, autre atténuatif de arrêdji « enrager ».

— *Dji n'è pou rin, di-st-i l' valet, c'è l' piou qu'è micért, et l' pouce qui tchoûle, et l' tchin qui haure, et l' tchèrète qui rescole, et l'âbe qui s' fait tot p'tit, et l'ouhai qui s' disprome. El mi dji s'pèye mes deux possons.*

Doyî 'n' si-faite, li père vi-z-appegne li gaviot et i v'z èl triqu'téye comme on tournai.

Quand ci fourit tot, nosse gamin, tot mâva, happe ine pîre et l' tappe après l'ouhai.

L'ouhai bètche è l'âbe.

L'âbe tchoûque li tchèrète.

Li tchèrète waye so l' pid dè tchin.

Et l' tchin qui hagne li pouce è deux.

So s' trèvin là, l' pauvre piou s'areut sètchi foû dè l' marmite.

— *Hie! di-st-i, i fève crân'mint tchaud là et dj' so contint d'esse foû.*

Et puis, tot rëyant qui l' pouce esteut micète :

— *Hie, c'è dammadge, dit-st-i. Mains j'va-st-on pau magni, ca dj'a si faim, si faim.*

Et i magna tote li marmite por lu tot seû.

Et v'la l' fève foû.

Cak so l' seû.

Vos magn'rez l'hagné et mi l'ou.

— Je n'en peux rien, dit l'enfant. C'est que le pou est mort, et la puce pleure, et le chien aboie, et la charrette recule, et l'arbre se fait tout petit et l'oiseau se déplume. Et moi, je brise mes deux pots.

En entendant une parole semblable, le père vous empoigne le gamin et il vous le bat comme un sabot (1).

Quand ce fut fini, notre gamin, tout fâché, saisit une pierre et la jette vers l'oiseau.

L'oiseau donne du bec dans l'arbre.

L'arbre pousse la charrette.

La charrette marche sur le pied du chien.

Et le chien mord la puce en deux.

Sur ce temps-là, le pauvre pou s'était tiré de la marmite.

— Ah! dit-il, il faisait bien chaud là, et je suis content d'être sorti.

Et puis, en voyant que la puce était morte :

— Ah! c'est dommage, dit-il. Mais je vais un peu manger, car j'ai si faim, si faim.

Et il mangea toute la marmite à lui tout seul.

Et voilà la fable finie

Pan! sur le seuil.

Vous mangerez l'écale et moi, l'œuf.

Nous avons eu connaissance de ce conte grâce à feu M. Corn. COLLIN, qui nous en a donné une variante de Polleur. Cette version, où la fontaine intervient en « se troublant », s'arrête à l'arrivée du papa, qui donne une maîtresse fessée à son fils. Depuis lors, un enfant nous a récité le même conte à Vottem (Liège), avec la finale qu'on vient de lire. Outre qu'elle permet un parallèle philosophique entre la douleur contagieuse de la femme et l'attitude égoïste du mari, cette variante a l'avantage de dévider la randonnée dans l'autre sens. Nous avons cru bien faire en ne négligeant pas cette curieuse finale.

O. COLSON.

(1) « Sabot », jouet analogue à la toupie, et qu'on fait tourner à coups de fouet. Les enfants liégeois appellent la toupie *campinaire*; elle est en effet peu répandue à Liège mais très populaire en Campine.



NOS COLLABORATEURS

M. Olympe Gilbert

Rien ne nous serait plus difficile que de faire la biographie de M. Gilbert, s'il la fallait, ici, complète. Quoique âgé de vingt-trois ans à peine, M. Gilbert a eu une vie si variée et si bien remplie, qu'il devrait sans doute faire lui-même bien des recherches pour en établir le bilan. Nomade par tempérament, il a successivement habité St-Trond, Châtelet, Charleroi, Namur, Huy et Liège; « écrivain » par passion, il fait du journalisme depuis l'âge de seize ans, rédige actuellement le journal des étudiants de Liège pour lesquels il est un leader

des plus écoutés, rédige le feuilleton wallon d'un de nos grands journaux et collabore régulièrement à dix autres; éclectique par système, il a tout abordé avec une égale facilité et un égal talent: littérature pure, chronique, fantaisie, critique d'art. Et il est utile d'ajouter que M. Gilbert tient avec une réelle autorité la chaire d'histoire de la Littérature française à l'Institut Commercial et Industriel de Liège.

Engagé par ses hautes études universitaires à étudier le patois de cette partie des Ardennes qui constitue le canton de Gedinne, M. Gilbert a fait pour nous dans ce pays une enquête approfondie.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les *Flow*, recueillies à Bièvre, publiées t. II, p. 212 et t. III, p. 155. L'enquête de M. Gilbart ne s'est pas bornée à la littérature orale de ce canton. Elle embrasse également les croyances et coutumes. Et comme M. Gilbart a eu la chance de pouvoir pénétrer sur les lieux dans la vie intime de plusieurs vieilles personnes illettrées, à l'esprit plein de souvenirs, le résultat de son enquête est vraiment remarquable par le nombre de renseignements précis qu'il a amassés. Nous devons d'ailleurs louer sans réserve la forme définitive dans laquelle il a rédigé ces documents si divers qui sont, pour *Wallonia*, une contribution d'un intérêt exceptionnel. Se plaçant au-dessus d'un vain amour-propre de publiciste et estimant avant tout l'intérêt d'une œuvre de caractère général, M. Gilbart nous a prié de classer, pour paraître tour à tour à leur heure dans des articles synthétiques, les documents qu'il a recueillis.

Nous sommes heureux de rendre hommage à ce travailleur d'élite que l'apparente frivolité du journaliste ne détourne pas des recherches scientifiques les plus consciencieuses et les plus désintéressées.

C.

NOTES ET ENQUÊTES

1. **UN REVENANT.** — Pendant tout l'hiver dernier, dans le hameau de Hazeilles, près Erezée, on a vu un revenant, pendant la nuit circuler dans les chemins. Dans les premiers temps, on prétendait qu'il était habillé d'un grand paletot noir; par après, c'était un cavalier monté sur un cheval bai; à présent, on dit que c'est un globe de feu.

La rumeur publique a justifié ces apparitions. Depuis des siècles, en vertu d'une fondation, une messe se disait chaque semaine à Erpigny, dans la chapelle de l'ancienne Cour de Justice. Depuis un an environ, cette messe ne se dit plus. On a prétendu que l'âme du fondateur voulait protester à sa manière.

A présent, les paysans sont convaincus que le revenant ne reviendra plus parce que le clergé vient, paraît-il, de rétablir les messes.

F. C.

2. **RECTIFICATION.** — Ci dessus p. 36, nous avons reproduit du *Dictionnaire des Spots* le dicton n° 75 où la jeune fille demande à N.-D. de Bizincourt : *Mettè in amoureux dins m'n écourt*. Nous traduisions « dans mon cœur » comme le *Dictionnaire*. M. Amé DEMEULBRE nous écrit : « *Ecourt*, t. *écou*, *scou*, *scourchet* est l'équivalent du liégeois *vantrain*, du namurois *vantrain*, litt. « devant-train » c'est-à-dire tablier. En hollandais on dit *schort*, et en flamand *schors*. ROQUEFORT donne *escourt* « giron »

et *escorcheul* « tablier », et le vieux français a le verbe *escourcier* « retrousser ». FROISSART, *Chansons roiaus*, IV, 50, dit :

Des nouveaux ans, dou pain et des harens
Matons et bure oes et bacon salé
A en l'escoure de ma dame aporté.

« C'est bien là le sens de tablier ou de giron. Je crois que la traduction « cœur » est erronée. »

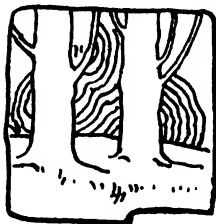
C'est en effet probable; nous avons eu tort, comme l'auteur du *Dictionnaire*, d'écrire « cœur » — mais sans y voir malice, c'est bien le cas de le dire!

O. C.

3. **LES NOMS DES MONNAIES.** — A propos de la note n° 15, de 1896, p. 95, voici le nom des monnaies au pays de Soignies (Hainaut). La pièce d'un centime se nomme *in djigot*; celle de deux centimes, *enne cense*, *in iard*; celle de cinq centimes, *enne mastoque*; celle de dix centimes, *in gros sou*. La pièce de cinquante centimes se nomme *in d'mi franc*, comme partout, et celle de vingt francs, *enne gaunesse* « un jaunet ». Au marché, les fermières vendent encore leur beurre au sou et au liard : onze sous font un franc. Cet usage disparaît cependant de jour en jour.

AMÉ DEMEULDRÉ.

4. **LE FÉTICHISME CONTEMPORAIN.** — Du journal *Le Petit Bleu*, 27 novembre dernier, la note suivante : « Un de nos correspondants nous signale que les pontes du cercle « privé » d'Erquelinnes, pareils en cela aux clients de tant de cercles privés, sont généralement gens voués aux plus puériles superstitions. Ils s'aident tous pour accroître leurs chances, d'un fétiche quelconque, celui-ci d'un cure-dents trouvé dans telle ou telle circonstance curieuse, celui-ci d'un demi-boudin dont il a vu un ouvrier acheter l'autre moitié, cet autre d'un pieux scapulaire, un autre encore de signes de croix qu'il se trace sur le front au moment de mettre son enjeu sur la rouge ou la noire, sur pair ou impair... »





MŒURS ARDENNAISES

JUN 5 1897

La foire de la Saint-Martin à Saint-Antoine (Harre)



ARMi les huit localités dont se compose la commune de Harre, la moins importante est assurément celle de Saint-Antoine, car elle ne comprend que deux feux et compte à peine une dizaine d'habitants. Cependant, elle est le chef-lieu d'une paroisse. Celle-ci offre même une particularité peu commune : elle est formée de deux villages appartenant à des provinces différentes. Ces deux localités sont Burnontige et le Fays de Harre. La première est située dans la province de Liège et la seconde se trouve dans celle de Luxembourg ; de sorte que la paroisse de Saint-Antoine relève à la fois du diocèse de Namur et de celui de Liège.

Saint-Antoine se trouve aux confins des deux provinces précitées, en haut d'une colline qui domine Fays et Burnontige et se termine par un plateau aride de plus d'une lieue d'étendue.

A l'endroit où la colline se change en plaine et près de la lisière d'un bois, s'élève une modeste église avec sa tour récrépie à la limaille de fer ; derrière, s'étend le cimetière entouré de murs ; en face se trouve le presbytère, encore plus modeste que l'église ; et au bout du cimetière, une humble chaumière où se tient un petit cabaret ; le tout contigu et abrité par plusieurs grands hêtres si anciens qu'ils tombent de vétusté. Telle est cette localité, en renom dans la contrée à cause de ses foires qui sont, avec celles de Saint-Jacques près de Stavelot, les plus importantes des Ardennes belges.

La grande foire du 14 juin surtout jouit d'une vogue extraordinaire : elle couvre le plateau à une distance de deux kilomètres ; de quatre lieues à la ronde, les cultivateurs y amènent leurs porcs et leurs bêtes à cornes ; les marchands de bétail y arrivent toujours

en grand nombre et les transactions y sont généralement nombreuses et importantes. Dans les villages des environs, cette foire est une fête traditionnelle. Les jeunes gens y vont en partie de plaisir; les enfants y accompagnent leurs parents; bien souvent, tous les membres d'une même famille s'y rendent ensemble, emportant la clé de la maison.

Le plateau de Saint-Antoine qui, en temps ordinaire, n'est traversé de loin en loin que par de rares charretiers, un pâtre ou quelques chasseurs, s'anime tout à coup, à l'approche du 14 juin.

Le cabaretier du coin du cimetière nettoie et blanchit sa demeure, répare son jeu de quilles et prend ses meilleures dispositions pour faire une abondante récolte dans cette moisson d'un jour que lui offre la foire. En avant de son habitation, des tentes et des échoppes se dressent nombreuses en deux lignes parallèles, en s'étendant vers le centre du plateau, et ne cessent d'augmenter en nombre jusqu'au jour de la foire. Ce jour-là, dès le matin, les marchands forains et les saltimbanques, arrivés la veille ou pendant la nuit, s'installent bruyamment dans leurs loges respectives.

Bientôt, apparaissent les premiers animaux, conduits par leurs propriétaires désireux d'occuper les places réputées pour être les meilleures; d'autres les suivent; leur nombre s'accroît peu à peu; enfin, vers neuf heures, des charrettes couvertes et de longues files de gens, conduisant des bêtes à cornes, arrivent par tous les chemins qui aboutissent au plateau. Leurs groupes se succèdent, se joignent, se resserrent, s'entremêlent et forment une foule tumultueuse et bruyante, un pêle-mêle indescriptible : c'est la foire.

Les cris divers et multipliés des animaux, le bruit strident des sifflets, le roulement des tambourins retentissent de toutes parts et se confondent en un vacarme confus et assourdissant qui oblige tout le monde à élever la voix pour se faire comprendre.

Les marchands de bestiaux, leur bâton à fouet en main, circulent affairés parmi la foule, s'arrêtent çà et là près des bêtes à leur convenance. Ils les tâtent, les examinent de devant, de derrière, de toutes parts. Ils se récrient sur le prix demandé, s'en vont, reviennent pour faire une offre, discutent, gesticulent, simulent la colère ou prennent un ton ironique, la demande est diminuée, l'offre augmentée, enfin un claquement de mains se fait entendre : le marché est conclu (1).

(1) Pour conclure un marché, celui des deux concluant qui s'est fait le plus tirer l'oreille tape de la main dans la main tendue de l'autre; à partir de ce moment, aucun dédit n'est admissible et, en fait, il est excessivement rare qu'on en présente.

De part et d'autre, des gens munis de sacs se pressent autour d'un tombereau couvert où grouillent en grôgnant des cochons de lait. Un sac s'ouvre, des cris perçants retentissent et l'acheteur se détache du groupe, emportant sur le dos son porcelet qui continue de crier.

Pourquoi ce petit rassemblement ? On fait cercle autour d'une femme ! Elle est toute éplorée...

Que lui est-il arrivé ? Écoutons ce qu'elle raconte.

Ah ! ce n'est pas sans raison qu'elle pleure et se lamente ! Elle vient d'être allégée de sa bourse par la main subtile d'un voleur à la tire ! L'adroit filou lui a enlevé tout l'argent qu'elle a reçu, il n'y a qu'un instant, en paiement d'une vache qu'elle a vendue. C'est malheureux, bien malheureux ! murmurent quelques voix dans l'entourage. Mais la curiosité qui a amené les gens auprès de cette femme, les appelle ailleurs et l'infortunée est bientôt abandonnée à sa douleur.

. .

Le tambour bat, la trompette sonne là-bas. Les curieux y arrivent de toutes parts et se pressent autour d'un homme au costume bariolé et monté sur un tréteau. Il tient en main un paquet d'une poudre inestimable. Elle guérit instantanément la migraine et le mal de dents, les coliques et la dysenterie. C'est aussi un remède infailliable pour le rhumatisme et la goutte, la phthisie et l'hydropisie. Dans les villes et les riches localités, il vend son précieux paquet cinq francs et davantage ; mais ici, il n'en est pas ainsi, il veut en faire cadeau à ces travailleurs infatigables des Ardennes, à ces pionniers de l'agriculture qui nourrissent les habitants des villes et des centres industriels. Il s'intéresse à eux, veut adoucir leur sort en guérissant les nombreuses affections qui résultent de leur rude tâche. C'est pourquoi il leur donne sa merveilleuse poudre pour rien.... pour la bagatelle d'un franc ! Malheureusement, il ne pourra faire ce cadeau à tout le monde ; car il ne possède plus que quelques douzaines de paquets !

Le tambour recommence à battre aux champs et la distribution commence. Les mains se tendent, les auditeurs se pressent, se bousculent pour approcher et, pendant plus d'un quart d'heure, les pièces d'argent arrivent abondantes dans l'escarcelle du charlatan.

La distribution des précieux paquets n'est pas terminée, qu'un autre vendeur d'orviétan attire l'attention des curieux par l'exhibition d'un singe habillé en pierrot. Une foule nombreuse l'entoure bientôt, et il commence à débiter son boniment. Lui aussi a un

présent à faire à ses auditeurs, un cadeau précieux, inappréciable. C'est un onguent qui porte à juste titre le nom de Sans-Pareil.

Le Sans-Pareil fait disparaître comme par enchantement la teigne et la gale, les durillons et les cors, les dartres et les éruptions cutanées de toutes espèces. Le Sans-Pareil est également un remède souverain pour les coupures, les engelures, les brûlures, les gerçures ; bref, le Sans-Pareil guérit toutes les plaies et toutes les blessures. Chaque boîte suffit pour opérer des centaines de guérisons et quiconque s'en retournera avec ce trésor en poche, devra être discret s'il ne veut voir arriver chez lui toutes les personnes de son village affligées de plaies ou de blessures. Dans mon officine, s'écrie l'orateur, je vends chaque boîte cent sous ; mais ici, ce n'est pas cent sous, ce n'est pas cinquante ni même vingt-cinq ; ici, je donne la boîte avec l'ordonnance pour la somme dérisoire de vingt sous ou un franc ! Pendant que l'apothicaire ambulancier débite ses boîtes et remplit sa caisse de l'argent des bons campagnards, avançons parmi la foule.

La diseuse de bonne aventure se trouve à sa place accoutumée. Elle se prélassa sur un tréteau devant son appareil devinatoire. Celui-ci consiste en une petite caisse à tiroir, surmontée d'un cylindre en verre rempli d'eau où, par intervalles, on voit apparaître, émergeant de la caisse, le diabolotin *Moustaphia*, secrétaire mystérieux de la devineresse. Le petit bonhomme, qui monte et descend dans le cylindre à la voix de sa patronne, fait l'admiration des assistants. Ce sont les clients habituels de la marchande de

planètes : filles rieuses et avinées, garçons joviaux et gouailleurs qui sont là, la plupart pour rire et s'amuser ; d'autres pour chercher à dissiper un doute ou ranimer un espoir concernant l'objet de leurs rêves. Ça et là des hommes et des femmes d'un âge mûr et même quelques vieillards, se faufilent discrètement parmi les jeunes gens pour aller consulter l'augure sur un événement à venir ou sur l'issue d'une affaire qui les préoccupe. Tous semblent impatients d'être servis et quelques-uns des plus éloignés n'hésitent pas à jouer des coudes pour arriver dans les premiers rangs. Hélas ! si l'on doit attendre, ce n'est pas la faute de la vendeuse, car elle ne perd pas son temps !

BARADA (1)

(1) *Barada*, type de coiffure de paille des Ardennaises.

« Allons choisissez, dit-elle, en présentant à ses auditeurs les plus proches, une douzaine de *planètes* mises sous enveloppes ; choisissez vous-mêmes le secret de votre destinée ! » Et, en un instant, les *planètes* passent de ses mains dans celles de ses clients.

« Vous le voyez, continue-t-elle, en reprenant les planètes, ces enveloppes sont vierges de toute écriture ! Moustaphia, s'écrie-t-elle, en les introduisant dans le tiroir du coffret. Monsieur Moustaphia ! à vous maintenant de besogner.... Un peu de silence ! s'il vous plaît, Mesdames et Messieurs, mon secrétaire n'aime pas de travailler au milieu du bruit !... Monsieur Moustaphia, on vous attend !.... Ah ! vous tardez bien ! Trouvez-vous la besogne difficile ou dormez-vous !... Enfin, voilà le petit Moustaphia ! Puisqu'il quitte son bureau c'est qu'il a fini d'écrire ! »

Et pendant que le petit bonhomme exécute son ascension habituelle, sa patronne retire les planètes de la caisse.

O surprise ! chaque enveloppe porte une suscription très apparente écrite à l'encre bleue. C'est le travail de Moustaphia ! Ses sentences sont intéressantes, écoutons-en quelques-unes : « Ne perdez pas courage, votre projet finira par réussir ». « Vous trouverez le bonheur où vous ne croyez pas le rencontrer ». « Défiez-vous de votre entourage, car il s'y trouve plusieurs envieux ».

Les assistants, qui ne connaissent pas l'encre sympathique ni ses propriétés, croient à un tour de haute magie et écoutent avec une attention mêlée de crainte la sentence qui les concerne. Un certain nombre pourtant y répondent par des railleries et s'éloignent en riant.

Les tentes où l'on débite des boissons commencent à se remplir. Celles où l'on se restaure ne chôment pas non plus. En voici une où l'on fait queue à l'entrée ! Pourquoi cette affluence de monde ? Ah ! il n'y a là rien d'étonnant : cette tente a pour enseigne « A la galette d'Aywaille ! » Toutes les places y sont occupées et aussitôt qu'il y en a une disponible, trois amateurs se présentent pour la prendre. Beaucoup de clients même, fatigués d'attendre, demandent à être servis debout. Le régal comprend trois galettes et une grande jatte de café au lait, le tout pour vingt-cinq centimes. C'est appétissant, expéditif et pas cher ! La fameuse galette d'Aywaille à cinq centimes, si estimée en Ardennes, est comme toujours fort recherchée. Tous les enfants veulent la goûter et les cultivateurs, qui ont fait bonne foire, l'achètent par douzaines pour la reporter en cadeau à leurs familles.

Déjà un grand nombre de marchands, arrivés le matin avec leurs hottes remplies de galettes n'en possèdent plus une seule ;

Il en reste d'autres mieux approvisionnés; car, en divers lieux, on les entend crier : « Aux bonnes galettes d'Aywaille, à l'entour ! Quand il n'y en a plus, il en reste encore ! »

Ils vont ces deux hercules avec leurs lourds instruments de travail ? Quitteraient-ils déjà le champ de foire ?... Non, ils changent de lieu. Sans doute qu'ils ne font pas assez d'argent par ici, et ils vont ailleurs chercher une meilleure fortune. Bonne chance, à tous les hercules, dans votre nouvelle installation !

Approchons de ce grand escogriffe de saltimbanque, qui, d'une voix raillée, appelle les passants dans sa loge en leur montrant le spectacle. Il informe de je ne sais quel animal. « Entrez, crie-t-il, venez voir ce chevreau phénoménal, la bête merveilleuse qui fait l'admiration de tout le monde ! Jamais curiosité aussi étonnante n'a été connue à cette foire ! Cet animal a cinq jambes, la queue sur le côté gauche, le pelage chamarré et à nul autre pareil ! Entrez, n'ayez pas peur, vous ne payez que dix centimes. »

Qu'est-ce qu'il y a ? presque tous les curieux qui sortent de la loge se chuchotent entre eux !

Où vient cela ?

Qu'est-ce que ça veut dire ? je vais le savoir, car parmi les sortants, je remarque un

homme qui m'a aperçu et vient vers moi : « Eh bien ! Oscar, as-tu vu cette monstrueuse curiosité ? — Allons donc, c'est une mystification ! C'est impossible ! la merveille ne répond pas à l'annonce ? — C'est une mystification, te dis-je, une vraie supercherie ! Sais-tu ce que c'est ? — Un chevreau, dit-on. — Oui, un biquet ordinaire ayant la queue un peu inclinée sur le côté gauche, une jambe postiche grossièrement attachée sous le ventre. » C'est une farce !...

Sais-tu où les tenanciers des jeux ont pris position ?

Ils s'installent ordinairement à la lisière du bois, derrière les arbres. Dirigeons-nous de ce côté...

Leurs recherches ne seront pas longues ; car les voici déjà. Ils nous attendent d'abord ici. Près de nous, un bonneteur est installé avec ses trois cartes ! Ces cartes sont étalées devant lui sur la table. Il fait voyager au moyen de ses doigts. Voilà un joueur qui ne mise que cinq francs sur l'une de ces cartes. Tiens, il gagne ! Tous les joueurs heureux sont des compères. Ils arrivent à point nommé, tantôt pour ranimer quelque joueur âgé, le plus souvent, pour faire miroiter, aux yeux des curieux, un gain facile et presque certain et les porter ainsi à la fortune.

Les joueurs ordinaires gagnent parfois. Il arrive que le bonneteur les laisse gagner au début quelques petites sommes pour les allécher et mieux les dépouiller après.

A quelques pas d'ici on entend les dés qui résonnent sourdement dans la gaîne de cuir. Et plus loin, la roulette tourne avec son bruit de crécelle. Là-bas, c'est l'as de cœur qui gagne. A côté, l'on crie : **Hardi à la banque !**

Il est à remarquer que tous ces jeux se trouvent toujours groupés dans le même endroit ! Ils sont prohibés ; et ceux qui les tiennent ont soin de se réunir pour éviter plus facilement d'être surpris par la gendarmerie. L'un d'entre eux est chargé de filer les gendarmes qui se trouvent à la foire et de signaler leur arrivée à d'autres compères qui font le guet autour des jeux. A un signal convenu, toutes ces tables, entourées de joueurs, se transforment comme par enchantement et, quand les gendarmes arrivent, la roulette, les dés et les cartes ont disparu pour faire place à de petites boutiques d'objets divers.

..

« Une petite aumône, s'il vous plaît, pour un pauvre aveugle !... »

Ah ! le pauvre vieillard, pourquoi s'aventure-t-il ainsi au milieu de cette foule tumultueuse ? Il a beau répéter sa prière, personne ne prête l'oreille à sa voix dolente et il n'a rien à attendre par ici que des bousculades !... C'est probablement pour les éviter qu'il élève si fort la voix !

Laissons-le faire, c'est un homme pratique. Dans la place qu'il occupe habituellement, il est surtout en vue de ceux qui arrivent et de ceux qui partent ; or, à l'heure actuelle, il n'y a plus d'arrivants et il n'y a pas encore de départs ; c'est pour lui un moment d'attente dont il profite pour aller, avec son guide, se régaler à la Galette d'Aywaille et, comme tu vois, il ne perd pas son temps en route ! C'est un ancien de la foire : tous les habitués le connaissent et sa recette est d'ordinaire très fructueuse.

Le meilleur moment pour lui est celui de l'arrivée : il est d'usage, pour ceux qui entrent à la foire par ce côté, d'adresser une invocation à saint Antoine en passant devant l'église ; or, une bonne action en amène une autre et un grand nombre ajoutent à leur prière, une aumône pour l'aveugle.

Les personnes charitables qui ont fait bonne foire ne l'oublient pas non plus à leur retour et, comme la satisfaction porte à la générosité, elles se montrent parfois fort larges dans leurs aumônes.

A quelques pas, on entend l'orchestre de la tente-guinguette. On s'y est mis en frais pour la musique. Ma foi oui : il y a violon, cor et clarinette, de quoi remuer les jambes les plus engourdies. Tous les jeunes gens se dirigent par là.

A partir de ce moment, la foire appartient à la jeunesse.

Autour des différentes boutiques, des jeunes filles alertes, affairées, nombreuses circulent par petits groupes, riant, babillant, passant d'une échoppe à l'autre, au gré des plus entreprenantes, regardant tout, voyant peu de chose, achetant moins encore.

Le hasard amène aussi des jeunes gens dans ces environs ; des saluts s'échangent, les rencontres se font, les couples se forment et partent dans diverses directions pour aboutir invariablement à la tente-guinguette. Là, le bal champêtre bat son plein. Au son retentissant de l'orchestre, les danseurs s'animent et sautent à l'envi, faisant résonner, sous leurs souliers ferrés, le plancher vacillant de la salle improvisée. Les uns en sortent, d'autres y entrent ; les danses diverses alternent et se suivent ; et pendant les courts intervalles qui les séparent, l'un des musiciens fait le tour des danseurs pour recevoir, de chacun d'eux, le jeton traditionnel d'un sou.

Pendant que la jeunesse prend ses ébats, le champ de foire se dégarnit peu à peu. Les marchands règlent leurs comptes avec les vendeurs, rassemblent leur bétail et prennent leurs dispositions pour le départ. Les particuliers qui n'ont pas fait bonne foire, disparaissent les uns après les autres, avec leurs animaux qui emboîtent le pas accéléré du retour.

Dans les débits de boissons, les consommateurs deviennent moins nombreux, mais beaucoup plus bruyants. C'est le moment des scènes bachiques et drôlatiques, inhérentes à la foire : un tapageur est expulsé d'une tente où il cause du désordre et s'éloigne l'air menaçant et en maugréant ; une querelle s'élève, puis s'apaise ; deux hommes se prennent au collet et sont séparés par leurs compagnons à l'approche des gendarmes ; un particulier, pris de boisson, est reconduit par des amis qui essayent en vain de dissimuler son ivresse ; un autre ivrogne, abandonné à lui-même, titube et tombe, se relève en jurant pour retomber encore et continue de la sorte, cherchant un abri où il puisse cuver sa boisson ; un groupe de curieux accompagnent deux jeunes fanfarons qui se dirigent avec ostentation vers le bois pour y vider un différend par un duel au bâton ; mais arrivés parmi les buissons, les duellistes s'expliquent et se réconcilient.

Mais l'heure du retour est arrivée et le branle-bas du départ s'accroît et se communique de proche en proche. Les boutiquiers et

WALLONIA

les marchands forains replient bagage ; la foule se disloque, parpillent et s'écoule par tous les chemins des environs. Le champêtre continue toujours, mais il n'est plus entouré de ce nombre de danseurs va sans cesse en diminuant et bientôt il ne reste plus dans la salle que quelques couples d'amateurs. Ils attendent le désencombrement pour exécuter à leur aise, dans les trois formes et avec leurs cadences primitives, les trois vieilles danses du pays : la Maclotte, l'Allemande et l'Amoureuse.

Ces derniers danseurs disparaissent à leur tour et le soloiste se couche sur le plateau et peut, tout à loisir, compter sa recette du jour.

Le lendemain et les jours suivants, le champ de foire n'est encore un peu d'animation. Une foule d'enfants et des gens désœuvrés le parcourent en tous sens, cherchant dans la poussière de la monnaie ou d'autres objets perdus à la foire. Les possesseurs de diverses tentes y arrivent aussi pour les démonter, et emportent sur des véhicules les plus variés, la boiserie qui a servi à les abriter.

Mais une fois ce travail terminé, le plateau reprend son aspect solitaire et redevient désert comme auparavant.

Chapitre extrait de *Noirbroqua-le Pendu, Chronique ardennaise*, I
(ouvrage signé : J. NOSRIPE).

J. PIRSC



Là haut sur la mon'agne


 Là haut dans la mon - ta - gne J'en-ten-dis u-ne

 voix Ah ! c'est la voix de ma mai - tres - se Ah ! je m'en

 vais la con - so - ler

2.

— Qu'avez-vous donc la belle
 Si fort que vous pleurez ?
 — Je pleure, oui, c'est de tendresse
 D'avoir aimé joli berger.

3.

— Aimer n'est pas un crime
 Dieu ne le défend pas.
 Faudrait avoir un cœur de roche
 Pour ne jamais avoir aimé.

4.

Moutons dedans la plaine
 Ils ont l'*anger* (besoin) de l'eau
 Et vous, bergère, belle bergère,
 Avez *danger* de mon amour.

5.

Moutons, leur faut de l'herbe
 Papillons faut la fleur
 Et vous bergère, belle bergère,
 Vous ne vivez que de langueur.

Chanté en 1892 par Jeannette C..., couturière à Hermée.

O. C.

LES BÉOTIENS DE DINANT

Voir les tables

XXXI

Les pommes projectiles

Un Namurois invite un copère de ses amis à l'accompagner à la chasse. Celui-ci, qui est un couard, fait des difficultés.

— C'est trop dangereux, dit-il.

— Allons, fou, dit le Namurois, on tire avec des pommes cuites !

Bref, l'autre se décide.

Seulement, par malheur, un coup maladroit lui envoie une balle qui lui traverse le bras.

Il jette son fusil et, en s'en allant, il rencontre son ami le Namurois.

— Pourquoi t'en retournes-tu ?

— On triche, dit-il : quelqu'un tire avec des crues !

XXXII

Le chasseur d'alouettes

Un copère envoie son fils, muni d'un bon fusil, chasser aux alouettes.

Un lièvre part à bout portant. Il le met en joue, mais soudain, il se ravise et dit :

— J'oubliais que ce n'est pas une alouette.

Et, de peur de déplaire à son père, il laisse retomber son fusil.

XXXIII

La « couque » de Dinant

Le comte de Namur un beau jour devait passer par Dinant. On veut le traiter dignement, et du crû.

Rien de mieux qu'une « couque » (1).

Mais il la faut de qualité.

On en fait une énorme. Elle mesurait cinq pieds de France. Mais la cuire est la difficulté : le four n'en mesurait que quatre.

(1) *Couque*, pain d'épices Dinant est aussi célèbre pour ses *couques* à présent qu'il le fut autrefois pour ses *dinanderies*.

On dut abandonner l'idée et l'on se contenta de préparer un beau discours pour expliquer l'affaire (1).

XXXIV

Le pont de Dinant

Le pont actuel de la ville en a remplacé un très ancien dont les copères étaient très fiers. Quand ils en parlent, on ne manque jamais de rappeler la vieille facétie en vertu de laquelle ce vieux pont portait la mirifique inscription : *Hic pons factus est* « ce pont a été fait ici. »

Il est vrai que les Dinantais lettrés ne se laissent pas prendre sans vert.

Ils répondent que l'inscription, ainsi présentée, n'est pas complète et qu'il faut lire à la suite le millésime exact. De telle sorte qu'on pouvait traduire : « Ce pont a été fait en..... »

XXXV

Le copère au sermon

Un grand prédicateur de l'église St-Aubin, à Namur, faisait du haut de sa chaire un sermon si touchant que tout le monde pleurait.

Un copère qui était entré à l'église pour laisser passer la pluie, faisait seul exception.

Un voisin lui demande comment il se fait qu'il reste insensible en écoutant si bien parler.

— Moi, répond le copère : tout cela ne me dit rien : je ne suis pas de la paroisse !

XXXVI

Un plat très cher

Deux copères en voyage s'en vinrent à une auberge où ils remarquèrent un perroquet qui parlait.

— Quel bel oiseau ! Un oiseau qui parle ! Ce doit être bien bon à manger.

Et l'un d'eux alla demander à l'aubergiste de mettre l'animal à la broche pour souper.

— C'est un plat cher, dit l'aubergiste.

— Qu'à cela ne tienne. Nous en avons trop grande envie !

L'aubergiste tua le perroquet, le pluma, et le mit à la broche.

Quand l'oiseau fut à point :

— C'est très bien, dirent nos hommes. Maintenant, donnez-nous en pour deux liards!...

(1) Cette histoire est une variante de celle du « poisson trop grand » — qu'on a pu lire ci-dessus t. III, p. 132.

XXXVII

Les semeurs de sel

Un farceur convainquit certains copères que le sel est extrait du fruit d'une plante semblable au froment.

Le sel ne coûte pas cher. Mais il n'y a pas de petites économies. Nos copères résolurent donc d'ensemencer un champ, ce qu'ils firent dans le plus grand secret.

Bientôt l'herbe pointa et les copères ne doutèrent point un seul instant que ce ne fût la plante merveilleuse.

Ils résolurent de sarcler leur champ et tirèrent au sort à qui devait échoir le soin de mener à bien cette opération indispensable.

Celui qui en fut chargé se vit arrêter au premier pas qu'il fit dans le champ : il était chaussé de souliers ferrés. Il se déchaussa : la trace des pieds s'y vit encore.

Enfin, le plus malin de nos copères proposa de transporter le sarcleur jusqu'au milieu du champ couché sur un brancard.

A leur grande stupéfaction, ils firent tant de dégâts... que le sel n'a jamais poussé !

Jos. DEFRECHEUX.

A PROPOS DES CHANSONS

IV

Les airs populaires, musique nationale

La Classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique s'est réunie en séance publique, le 8 novembre dernier. A cette séance, le Directeur de la Classe, M. J.-Th. Radoux, de Liège, a prononcé un très remarquable discours sur « la Musique et les Ecoles nationales » où, après une étude serrée des conditions du grand art, il s'élève, dans une remarquable argumentation, contre les excès des écoles d'imitation personnelle, en faveur des écoles d'inspiration nationale.

« La polyphonie du xv^e siècle, dit-il, n'était qu'érudition, sécheresse ; celle du xix^e, au contraire, est devenue affinée, ultra-sensible, d'une souplesse et d'une vie merveilleuses, lui permettant de traduire toutes les émotions, toutes les passions humaines. C'est donc vers celle-ci que tous les efforts se portent, et Wagner, une fois encore, en aura été la suprême expression ! Aussi n'est-ce pas sans inquiétude qu'on peut envisager l'avenir musical, car, déjà à l'heure actuelle, il n'y a presque plus d'écoles reflétant franchement l'esprit et les aspirations natives d'une nation ; toutes se wagnérisent plus ou moins. »

Cependant, « l'imitation est un mensonge que l'homme se fait à lui-même !... Sans doute il faut être de son temps ; le cerveau, terrain intellectuel, pour produire, doit être nourri de la moelle des chefs-d'œuvre, mais à la condition de rester *soi* ; car les œuvres doivent être d'essence intime, et ne sont sincères et durables qu'à la condition d'être l'expression d'un tempérament ; et le tempérament est lui-même la résultante naturelle de l'éducation, des mœurs, voire même de l'état social d'un pays. De là ces ressemblances marquées et si facilement reconnaissables dans l'expression musicale des écoles italienne, allemande et française, pour ne citer que celles qui, pendant longtemps, surent conserver leur physionomie originale.

» Je suis, continue l'honorable Directeur du Conservatoire royal de Liège, je suis personnellement fort sympathique à toute tendance ayant pour objet d'imprimer à la pensée cette couleur locale propre aux différentes races ; et cela m'amène à dire quelques mots des deux écoles qui, de nos jours, tendent le plus nettement vers ce but.

» C'est d'abord la jeune école slave, avec Borodine, Cui, Moussorgsky et Rimsky-Korsakow comme principaux protagonistes, et l'école scandinave dont le plus chatoyant représentant actuel est Edward Grieg.

» La nouvelle école russe procède évidemment de Berlioz et de Liszt... Mêmes audaces harmoniques, mêmes procédés d'instrumentation; tout y est, sauf le caractère typique des œuvres, qui reste national. Il ne faudrait pas croire, cependant, que ce résultat puisse être attribué à des causes psychologiques, mais bien plutôt à un système d'éducation musicale raisonné, et dont les sources se trouvent dans la mélodie populaire. » A l'appui de cette assertion après avoir remarqué qu'« il n'y a pas de pays où le peuple ait exprimé ses joies et ses douleurs avec une naïveté plus poétique qu'en Russie » et que « nulle part le chant populaire n'a mieux fait vibrer l'état d'âme d'une nation », l'orateur constate « le soin avec lequel les chansons du peuple ont été recueillies, annotées et harmonisées par des compositeurs de mérite. » « Livrée ensuite aux réflexions des artistes élevés à l'école gratuite fondée en 1862 par Balakirew, et dirigée par Rimsky-Korsakow, il est évident que cette moelle populaire, infiltrée dans le cerveau d'une génération, devait porter en elle une force créatrice originale, et le présent de la jeune école russe le prouve surabondamment.

« Ainsi que nous avons pu le constater à la lecture d'un grand nombre d'œuvres de tous genres, certains compositeurs scandinaves sont également arrivés à nationaliser leur art, puisant leurs inspirations à la source populaire si heureusement employée par la jeune Russie. Tous les compositeurs ne sont pas imprégnés au même degré; quelques-uns ont subi plus ou moins l'influence étrangère, comme Niels Gade et Schytte; mais le prestige exercé par les principaux, et notamment par Noordack, Svendsen et Grieg, finira, nous n'en doutons pas, par épurer la source et donner à ce pays un art particulier, »

« Cela ne paraîtra-t-il pas suffisant à nos jeunes musiciens qui, presque tous s'obstinent à vouloir être de petits Wagner, oubliant, comme l'a dit le célèbre humoriste anglais Sterne « qu'un homme est plus riche avec une once de son propre esprit, qu'avec un tonneau de celui des autres? » Qu'en reflétant dans ses œuvres l'esprit d'autrui, il ne sera toujours qu'un écho affaibli du génie qui lui sert de modèle ?

« Pourquoi, dès lors, ne tenterait-on pas dans notre pays ce qui a si merveilleusement réussi chez les peuples du Nord ? Les éléments ne manquent certes pas : nos provinces, tant flamandes que wallonnes, possèdent une quantité fort respectable de chants populaires qui ont bien aussi leur caractéristique, leur saveur *sui generis*.

« Pour arriver au but que j'indique, il ne faudrait pas seulement s'en tenir à la publication de ces chants, dûment harmonisés, mais au contraire les plus typiques, qui serviraient de thèmes à la composition de solfèges, où toutes les difficultés modernes de rythmes, d'intonation, etc., seraient méthodiques, graduées. On envelopperait, en quelque sorte, dès l'enfance, le futur compositeur dans une atmosphère nationale en lui infusant peu à

peu, et à son insu, cette sève populaire qui, dans sa forme naïve, est l'âme de la patrie ! Son imagination, ainsi préparée, pourrait revêtir à l'heure de la production, une forme plus savoureuse, plus particulière. »

L'auteur conclut :

« Je crois avoir établi que le plus sûr moyen de caractériser une école se trouvera désormais dans la chanson populaire. Il ne faut pas oublier que le plus beau titre de gloire d'un musicien sera toujours son identification complète au génie de sa race. Aristocratiser la chanson du peuple, l'élever assez haut pour qu'elle atteigne à l'œuvre d'art, telle doit être, à mon avis, l'ambition du compositeur. L'artiste inspiré assez heureux pour marquer ce but, et nous le croyons digne d'être tenté, se créera des titres inappréciables à l'admiration universelle, en donnant à notre pays une musique nationale. »

Voilà donc, d'une voix autorisée, et du haut d'une tribune assurément prestigieuse, l'humble chant du peuple, la simple et naïve, la bonne chanson réhabilitée.

Wallonia, qui est la seule revue belge de folklore publiant régulièrement des musiques populaires, se croit autorisée à exprimer respectueusement au nom des amoureux de ces traditions, à l'honorable Directeur du Conservatoire royal de musique de Liège, ses sentiments de profonde satisfaction et de cordial remerciement.

O. C.

MÉDECINE POPULAIRE

II

Le hoquet

ACCIDENT assez fréquent, d'aspect convulsif, dont la cause et la nature ne se laissent pas deviner, et dont la disparition soudaine intrigue autant que la subite attaque; le hoquet a vivement frappé l'esprit du peuple, d'autant plus que l'inspiration spasmodique qui le constitue est ordinairement bruyante et anxieuse.

Chez les enfants, certaines personnes ne considèrent pas le hoquet comme un danger; elles disent : « C'est le cœur qui grandit. » Mais, d'une manière générale, le hoquet est regardé comme autre chose qu'un désagrément : nous en trouvons la preuve dans la multiplicité des remèdes indiqués pour le combattre, malgré son allure bénigne. Dans quelques parties du pays, on le considère comme sinistre : à Lessines, on l'appelle *souglou*, vocable qu'à Charleville on prononcera *souglot*, et en français moderne « sanglot ». Parfois on va jusqu'à invoquer Dieu pour s'en défaire, ce qui n'est pas de nature à faire croire qu'on est généralement convaincu de son caractère bénin. A Hermée, on le considérerait comme très dangereux quand il produisait plus de trois spasmes. A Anderlues, au troisième hoquètement, on dit une fois l'*Ave Maria*, avec l'espoir anxieux que l'accident se bornera là. A Lessines, après chaque hoquètement, on répète : *nie pus d'trou* « pas plus de trois », et si l'on va au-delà de ce nombre, on augure mal des suites de l'accident.

A Quaregnon et à Anderlues, on recommande, pour se défaire du hoquet, de boire un verre d'eau en y trempant une lame de couteau. A Hermée, il suffit de tremper le couteau dans le verre *avant* de boire. Mais ce ne sont là que des variantes dégénérées de l'usage qui s'est conservé à Liège dans une forme plus ancienne : il faut, dit-on, tenir un couteau au-dessus d'un verre à la hauteur du

la pointe dirigée vers la bouche. Il ne s'agit plus ici de boire le remède dont nous reparlerons plus loin. L'essentiel est la position du couteau, et le moyen (car ce n'est plus un remède) est à prendre de celui-ci : pour se défaire du cauchemar, il faut, quand on est au lit, tenir de la main gauche au creux de l'estomac (c'est-à-dire au-dessous du nombril) un couteau dressé, pointe en l'air : la sorcière qui cause le cauchemar, en venant se pelotonner sur la poitrine du dormeur, se blessera nécessairement, et ne reviendra plus. De cette explication, qui est traditionnelle, on doit conclure que chez les inventeurs du remède relatif au hoquet, le spasme de ce dernier était attribué à la sorcière, et qu'on pouvait éloigner en le blessant.

Il y a toute une série d'autres remèdes qui sont relativement connus partout : Boire neuf fois de suite à petites gorgées sans respirer. Se boucher les oreilles et les narines pendant l'opération. A celui qui est atteint, annoncez brusquement un grand danger, la mort subite d'un parent, l'incendie dans la maison, etc. ; puis à l'improviste un gros coup de poing dans le dos ; versez-y de l'eau fraîche dans le dos ou appliquez-lui un objet froid sur la nuque.

Les autres moyens sont de vrais remèdes : faire une surprise au malade, lui faire boire une boisson fraîche, lui faire exercer par la rétention de l'air une pression sur le diaphragme, — tout cela est recommandé par les médecins.

Les autres procédés s'expliqueraient plus difficilement. Par exemple : Pensez à la personne que vous aimez, et si votre foi est sincère, le hoquet cessera. Liez ou pincez fortement le bout du petit doigt. Inclinez trois fois une clé dans le creux de l'estomac, etc. Il est vrai que concurremment à l'une ou l'autre de ces opérations mystérieuses, il faut rester sans respirer. Et alors, le hoquet s'arrête.

Encore par l'arrêt de la respiration que se justifie l'emploi des syllabes à répéter : cet arrêt interrompt les spasmes et force le diaphragme à reprendre le mouvement mesuré qui lui est naturel.

Les formulettes du hoquet sont très nombreuses. En voici quelques-unes : on doit les répéter sept fois de suite avant de reprendre la respiration et l'on est guéri.

La syllabette
La syllabette à Planchette
Quel rout nin
m'el raprette

Liège

1. J'ai le hoquet
 Je le porte à Planchette
 Si elle ne le veut pas
 Qu'elle me le rapporte

- | | |
|--|--|
| <p>2. <i>J'ai l' licotte</i>
 <i>Je l' donne à Mascotte</i>
 <i>S'elle nè l' veut ni</i>
 <i>Qu'elle m'el rapporte</i>
 Anderlues</p> | <p>2. J'ai le hoquet
 Je le donne à <i>Mascotte</i> (?)
 Si elle ne le veut pas
 Qu'elle me le rapporte</p> |
| <p>3. <i>Dj'ai l' licotte</i>
 <i>Dju l' invoie à Marmotte</i> (1)
 <i>Si Marmotte nè l' vû ni</i>
 <i>Qu'elle lè rapporte</i>
 Haine-St-Pierre</p> | <p>3. J'ai le hoquet
 Je l'envoie à <i>Marmotte</i> (?)
 Si Marmotte ne le veut pas
 Qu'elle le rapporte</p> |
| <p>4. <i>Dj'a l' lecotte</i>
 <i>El l' marcotte</i>
 <i>Tape au tché</i>
 <i>Ça n' vaut re</i>
 Jodoigne</p> | <p>4. J'ai le hoquet
 Et la <i>marcotte</i> (?)
 Jette au chien
 Cela ne vaut rien</p> |
| <p>5. <i>J'ai l' licotte</i>
 <i>J'ai l' marcotte]</i>
 <i>Qué l' bon Dieu l'importe</i>
 Charleroi-Mons</p> | <p>5. J'ai le hoquet
 J'ai la <i>marcotte</i> (?)
 Que le bon Dieu l'emporte</p> |
| <p>6. <i>J'ai l' souglou</i>
 <i>Dieu m' l'a pris</i>
 <i>Je n' l'ai plus</i>
 Taintignies (2)</p> | <p>6. J'ai le hoquet
 Dieu me l'a pris
 Je ne l'ai plus</p> |
| <p>7. <i>J'ai l' souglou</i>
 <i>Jé l' pré</i>
 <i>Jé l' donne à vous</i>
 Lessines</p> | <p>7. J'ai le hoquet
 Je le prends
 Je vous le donne.</p> |
| <p>8. <i>Dj'ai l' licotte</i>
 <i>Dj'ai l' marcotte</i>
 <i>C'est l' bon Dieu qui mè l'a d'né</i>
 <i>Qu'i mè l'ertire par charité</i>
 Nivelles</p> | <p>8. J'ai le hoquet
 J'ai la <i>marcotte</i> (?)
 C'est le bon Dieu qui me l'a donné
 Qu'il me la retire par charité.</p> |
| <p>9. <i>Dj'ai l' licotte</i>
 <i>Qui barbotte</i>
 <i>C'est l' bon Diu qui me l'a d'né</i>
 <i>Qu'i reûye bè mè l' tirer.</i>
 Braine-le-Conte</p> | <p>9. J'ai le hoquet
 Qui gronde
 C'est le bon Dieu qui me l'a donné
 Qu'il veuille bien me le retirer</p> |

EDMOND PASSAGEZ.

(1) A Namur : « Je l'envoie à Coccoite ».

(2) Communication de M. A. HAROU.

DROIT COUTUMIER

I

Election du berger communal

A Villers-S^{te}-Gertrude (Ardennes)

IL Y'ÉTAIT un dimanche du mois de décembre (1). La grand'messe venait d'être terminée dans la petite église de Villers et les fidèles en sortaient par rangs serrés, les premiers poussés par les derniers, dissimulant à peine leur impatience de se trouver au dehors. Suivant leur habitude après les offices, les hommes et les jeunes gens se répandirent sur la place publique, en face de l'église; les uns regardant défilér les jeunes filles, les autres se formant en groupes d'intimes pour se raconter ou commenter les faits divers de la semaine; quelques-uns cherchant à profiter de l'occasion pour s'acquitter de quelque commission ou traiter certaines affaires. Mais ce jour-là, le vent était glacé et la place s'évacua rapidement. Bientôt, il ne s'y trouva plus qu'un groupe de particuliers qui, abrités derrière le mur du cimetière, restaient là malgré le froid. C'est qu'ils s'entretenaient d'une question importante. Ils étaient rangés en cercle et causaient avec animation.

— A quand l'élection du nouveau berger? Voilà un mois que l'ancien est mort. Il est temps de songer à le remplacer!

— Nous ne pouvons procéder à cette élection que six semaines après le décès de l'ancien titulaire : nous devons laisser au troupeau du défunt ses quarante jours de deuil.

— Il faut nous conformer à la coutume.

— Certainement! Agir autrement serait exposer le troupeau à être décimé par les maladies!

— D'ailleurs, le petit Mathias ne le conduit pas si mal!

(1) La scène se passe au siècle dernier.

— Non, assurément, il ne le mène pas mal; et, s'il n'était pas si jeune, je vous proposerais de l'élire : il est de la localité!

— Il se trouve au nombre des candidats!

— Mais oui, et ses partisans auront l'occasion de se faire connaître le jour de l'élection; en attendant, soyons prudents et ne dévoilons pas nos préférences.

— Il est à désirer que nous entourions cette élection d'un certain décorum. Et que nous la fassions d'après les règles consacrées par l'usage.

— Oui, et que les candidats soient soumis à toutes les épreuves ou du moins aux principales.

— Elles sont nombreuses ces épreuves! Il y a l'épreuve de la saignée, ensuite celle de la houlette. Puis celle de la course. Et celle du sifflet.

— Il y aussi celle du *tiolo*... et encore d'autres.

— Oui, et vous oubliez la plus importante.

— Laquelle?

— Celles des remèdes et des médicaments. Il convient que le berger sache panser une bête et, à l'occasion, lui administrer un médicament!

— J'admets qu'il soigne les bêtes de son troupeau; mais qu'il se borne à cela et ne se mêle pas des maladies des personnes. Je n'aime pas les bergers qui prétendent guérir tous les maux et qui ont des remèdes pour tout le monde.

— Pourquoi?

— Parce que, bien souvent, leurs remèdes sont pires que le mal qu'ils veulent guérir; parce qu'ils traitent de la même manière les gens et les bêtes, le plus souvent sans mesure et sans précautions!

— Quand je souffre, quand je suis malade, j'accueille avec joie quiconque m'apporte la guérison ou même un simple soulagement; et je lui en suis reconnaissant, qu'il soit berger, vacher ou porcher.

— Et si, au lieu de la guérison ou du soulagement que vous attendez, il vous arrive une aggravation ou la mort?

— Ah! si j'ai chargé la mort (1), personne ne peut m'empêcher de succomber sous le fardeau!

— Oh! voilà pourquoi les empiriques ont tant de partisans! S'il arrive que leurs remèdes produisent un heureux effet, on s'empresse d'en publier partout la nouvelle; mais si ces remèdes tuent le malade.... Oh! alors, c'est que celui-ci avait chargé la mort!

— Bah! laissons la discussion de cette question pour notre prochaine séance!

(1) C'est-à-dire « si j'ai la mort sur le dos », si je ne puis échapper à la mort.

- Cela vaut mieux. Ajournons-la à notre réunion.
- Oui, et, avant de nous séparer, nous ferons le jour et le lieu de cette réunion.
- Fixons-la à jeudi prochain, chez Joseph-Antoine.
- Va pour jeudi prochain, à huit heures du soir.
- Nous aurons à y convoquer les absents par le plus proche (1).

Les absents étaient les manants qui ne se trouvaient pas eux et qui, comme possesseurs de bêtes à laine, devaient assister à l'élection du berger.

Joseph-Antoine était le particulier possédant le plus grand nombre de brebis, et chez qui se traitaient, de préférence, les questions relatives au troupeau commun.

La réunion plénière eut lieu au jour indiqué. L'élection du berger fut réglée à l'avance, car chaque particulier disposait d'autant de suffrages qu'il avait de bêtes à laine.

Ce fut le deux janvier qu'on procéda à cette élection. Le temps était beau et le soleil apparaissait de temps à autre, mais il n'y avait pas de neige, la terre était durcie et le vent du nord soufflait le froid.

Le troupeau des manants avait été amené dans le centre de la localité. Ce fut là que, en présence de tous les habitants du village, eurent lieu les différentes épreuves.

Les candidats, très nombreux au début, se réduisirent peu à peu. À la fin, il n'en restait que deux. Le premier était le jeune homme chargé provisoirement de conduire le troupeau; le second était le berger d'un hameau voisin. Le troisième avait surgi au dernier moment et l'on avait dû le laisser à l'entrée du village. Cependant, quoique étant complètement étranger, beaucoup l'attention et excitait même l'intérêt d'un grand nombre. On savait qu'il se présentait sous les auspices du seigneur de Harre, qui s'était donné la peine de le recevoir par lettre de sa main, à l'abbé desservant la chapelle de Villers.

(1) C'est-à-dire en laissant à chacun le devoir et le soin de donner la vive voix la convocation à son plus proche voisin, à celui-ci à son tour, et ainsi de suite.

(2) Les avantages attachés à la place de berger banal. D'abord les manants devaient, à tour de rôle, nourrir le berger. Ensuite, ils payaient en outre au berger une redevance annuelle de centimes par bête adulte; enfin le berger avait le droit de faire paître dix bêtes dans le troupeau commun.

L'examen des candidats commença par l'épreuve de la saignée. Chaque concurrent était tenu de prendre, dans le troupeau, une brebis qu'on lui désignait et de l'amener auprès des spectateurs; puis, après l'avoir assujettie entre ses jambes, il devait la saigner ou, tout au moins, indiquer comment il s'y prendrait pour le faire. Il avait, en outre, à répondre aux nombreuses questions que les manants ne manquaient pas de lui adresser en cette circonstance.

Pour saisir une brebis au milieu du troupeau, le berger emploie ordinairement sa houlette; celle-ci est pourvue, à sa partie supérieure, d'un crochet en fer terminé par une petite boule de cuivre; et il s'en sert pour accrocher la bête et l'attirer à lui par une jambe de derrière.

Mais cette manière d'opérer exige une certaine adresse de la part du berger et n'est pas sans danger pour l'animal. Aussi, le pasteur prudent a-t-il toujours recours à la préhension directe. Voici comment il procède : il s'avance d'abord lentement parmi les bêtes à laine, et, pendant qu'il prend position à l'endroit qui lui paraît le plus favorable, son chien s'élance autour du troupeau en décrivant des cercles concentriques. Aussitôt, les brebis se rapprochent et se réunissent en un groupe compact. Alors, sans la moindre difficulté, le berger saisit, par la toison, la bête dont il veut s'emparer.

C'est par la préhension directe que les concurrents devaient saisir la brebis qui leur était désignée pour l'épreuve de la saignée.

Quand la première épreuve fut terminée, on emmena le troupeau dans un enclos voisin; alors les trois candidats, placés côte à côte, s'élancèrent à la course dans la prairie et en firent trois fois le tour.

A l'épreuve de la course, succéda celle de la houlette. Les concurrents se placèrent à cinquante mètres environ d'une vieille porte d'étable, marquée d'un point central et suspendue aux branches d'un arbre, en guise de cible. Chacun d'eux devait lancer, sur cette cible avec sa houlette, trois boules de terre glaise pétrie. Les boules qui atteignaient la porte y restaient collées; et leur situation, par rapport au point central, donnait le degré d'adresse de celui qui les avaient lancées. Aussitôt que la dernière boule eut été jetée, le plus jeune des manants électeurs saisit une échelle et monta jusqu'à la cible. Alors, au moyen d'un morceau de craie, il en accentua le point central. Il considéra ensuite, pendant quelques instants, les différentes boules collées à la cible; puis il écrivit à côté de chacune, le numéro du candidat qui l'avait lancée. Pendant ce temps, les manants électeurs et bon nombre de curieux s'étaient approchés et se pressaient confusément devant la cible pour se rendre compte du résultat de l'épreuve.

Mais déjà l'attention des assistants se portait ailleurs : le jour baissait, le froid augmentait, la foule s'impatientait et réclamait l'épreuve du sifflet et le chant du *liolo*. Les cris les plus divers retentissaient lorsque, soudain, un coup de sifflet strident les fit cesser complètement. Ce premier coup de sifflet fut suivi d'une quantité d'autres ; car les candidats sifflèrent tour à tour, au moyen de leurs doigts, tous les trois au plus fort et de toutes les manières possibles.

Enfin le concours fut clôturé par le chant du *liolo*.

C'est par ce chant que les pâtres se saluaient d'une montagne à l'autre et que, à défaut de corne ou de trompe, ils annonçaient leur rentrée au village. Ce chant pastoral, assez semblable à l'air de saint Hubert, ne comprenait que trois notes ; mais quand une voix quelque peu exercée les faisait résonner dans la solitude des bois ou des champs, elle y répandaient un sentiment de tendre mélancolie capable d'impressionner les plus insensibles. Aussi, le *liolo* était très populaire et les plus petits enfants le connaissaient et le chantaient, car ils l'avaient appris dès le berceau et s'étaient maintes fois endormis en écoutant la voix de leur mère qui le répétait (1).

Pendant que les concurrents chantaient, les assistants écoutèrent dans le plus profond silence ; mais, aussitôt que le dernier eut fini, ils reprirent en chœur : *Liolo, liolo, liolo, liolo, liolo, liolo, liolo* !

Le chœur populaire, après avoir retenti bruyamment pendant quelque temps, diminua insensiblement d'intensité et ne tarda pas à cesser entièrement ; car le moment solennel était proche, l'élection allait commencer.

Les manants électeurs s'étaient rassemblés et formaient un cercle autour de Joseph-Antoine qui présidait aux préparatifs. Ils étaient tous munis d'une planchette sur laquelle fut inscrit le nombre respectif de leurs bêtes à laine. Ce nombre était aussi celui des voix dont ils disposaient ; car chaque bête à laine donnait droit à un suffrage.

Les trois concurrents se placèrent à une certaine distance l'un de l'autre et l'opération commença aussitôt.

Le manant possédant le moins de brebis, adapta sa planchette à l'extrémité d'un long bâton et alla prendre position près du candidat de son choix, tenant son bulletin de vote en évidence bien haut sur son épaule. Les autres électeurs l'imitèrent successivement en suivant l'ordre indiqué par le nombre de leurs suffrages. Le dernier d'entre eux à émettre son vote était Joseph-Antoine. Il resta d'abord indécis pendant longtemps ; fit ensuite quelques pas dans la direction du

(1) *Wallonia* compte publier prochainement le chant du *liolo*.

WALLOIS

jeune Mathias; puis, s'arrêtant sous un arbre, il alla se ranger parmi les partisans et décida de l'élection de ce concurrent en faveur de ses suffrages sur Mathias.

L'échec de ce dernier causa un grand mécontentement des curieux, qui reprirent le chemin de la maison vivement le vote de Joseph-Antoine. Il ne répondit point tout d'abord; mais, comme on le pressa, l'homme qu'on ne connaissait pas, il répondit :

— J'ai voté pour lui parce qu'il est bon pour le charbon ! Comptez-vous un remède?...

Chapitre extrait de *Noirbroqua-le-Pen*
ouvrage signé : J. NOSRIPE.

CHE SINS CŒUR

stie namuroise

euve Un paysan de Flawinnes avait une
i do vache qui donnait beaucoup d'en-
nuis.

tude Elle était à l'âge où d'habitude les
ntu- jeunes vaches qui ont le sentiment
rap- de leur devoir travaillent à rapporter
se. veaux et lait à leur maître.

wès! Elle, rien : un vrai morceau de
bois !

i n'é Tout triste, et voyant qu'il n'en
isan tirerait jamais profit, notre paysan
fail va trouver Antoine Paquet et « fait
marché » avec lui.

faut — Seulement, dit le paysan, il faut
troz me rendre un service. Vous me gar-
quet derez le cœur de la bête. C'est un fin
e di morceau à mon goût et je me réjouis
d'en manger mon saoul.

une. — Entendu, mon fils, répond
os. Toine. Venez samedi matin, vous
l'aurez.

di- Le samedi matin, Toine demande
à sa femme :

di — Où avez-vous mis le cœur de
harr vache que j'ai rapporté hier après-
ous! midi? Je ne le retrouve plus!

ond — Je veux bien le croire, répond
nait sa femme, je l'ai vendu hier au soir
'nos à la femme Robette, la meilleure de
nos clientes.

WALLONIA

— Et bin, c'enn' est one! Et mi qui l'avais promettu au païsan qu'm'a vindu l'biesse!... I va v'nu po l'qicérre. Et q'ça responde à c't homme-là!

— Bah! vos v'là bin écaré po ça. Faut nin vos mette sang en aïce po si icère di tchôse! Vos n'aroz qu'à li dire qui s'rathe n'avait pont d'cœur!

One dimeye heûre après, li païsan arriveûre dins l'botique.

En l'rèyant vnu, Twénne li crie :

— Qu'est-ce qui c'est por one biesse qui vos m'aroz là vindu? Dispeu si longtîmps qui dj'sos aîns m'mesti, et ostant d'biesses qui m'ont dja passé pas les m'wains... one parèye... non dji n'a jamais vèyu ça!

— ???

— Et bin, vosse rathe, elle n'avait pon d'cœur!!

Et l'païsan respond :

— Pont d'cœur? ça n'm'étonne nin. Ç'biesse là n'a jamais pont ieu d'sintumint.

— Eh bien, « c'en e moi qui l'avais promis m'a vendu la bête... pour le prendre. Et q' cet homme-là?

— Bah! vous voilà Faut pas vous mettre « pour si peu de chose. qu'à lui dire que sa point de cœur!

Une demi-heure plus san arrivait dans le ma

En le voyant venir, T

— Quelle drôle de vous vendue? Depuis que je pratique mon n tant de bêtes qui m'ont mains... une pareille... jamais vu ça!

— ???

— Eh bien, votre va vait point de cœur!!

Et le paysan répond

— Point de cœur? ça pas. Cette bête-là n'a sentiment.

Louis LC

Comme les autres !...

CHANSON DE MARCHÉ

U ma mère ma bonne mère Je vou-drais me ma-ri - er

Me ma-ri - er comme les au - tres Je veux a -

voir des p'tits ma - pons Comme les au-tres en ont

2.

O ma fille, ma chère fille
De quoi les nourriras-tu ?
J'les nourrirai comme les autres
Avec le lait de mes tétons
Comme les autres font.

3.

O ma fille, ma chère fille.
De quoi les habill'ras-tu ?
J'les habill'rai comme les autres
Avec du lin et du coton
Comme les autres font.

4.

O ma fille, ma chère fille,
Et de l'argent en auras-tu ?
Oui, j'en gagn'rai comme les autres
En relevant mon blanc jupon
Comme les autres font.

5.

O ma fille, ma chère fille,
Ton mari sera c...
Il s'ra c... comme les autres
Port'ra des corn's dessus son front
Comme les autres font.

Chanté à Verviers en 1895 par un vieil ouvrier nommé Diaz, qui fut porteur de grosse caisse à l'harmonie de l'Ecole normale.

LUCIEN COLSON.



PRIÈRES POPULAIRES

Voir tome II, p. 211

Note sur les prières

On peut classer les prières populaires en plusieurs catégories, parmi lesquelles il faut placer en première ligne celles qui, inspirées par un sentiment de foi naïve, n'ont d'autre mode de dispersion que la tradition orale. Il y a ensuite les parodies qui, empruntant les formes extérieures de la prière, sont une sorte de plaisanterie le plus souvent fort anodine. Celles-ci aussi se transmettent de bouche à oreille.

Parmi les prières imprimées qui circulent dans nos campagnes, il faut tout particulièrement distinguer celles auxquelles il est attribué un pouvoir spécial dans des cas déterminés. Leur forme ne laisse ordinairement rien à désirer au point de vue de l'orthodoxie la plus scrupuleuse ; mais elles sont accompagnées d'un préambule plus ou moins adroitement tourné pour piquer la curiosité toujours en éveil des croyants ignorants, et dans lequel on leur promet des grâces spéciales et multiples. Elles sont le plus souvent suivies d'une vraie prière séparée de l'autre par un grand-titre, et suivie de son *approbatur* : celle-ci fait passer la première avec son préambule.

Si nous ajoutons que ces petites combinaisons sont imprimées sans lieu ni date, tantôt dans des livrets, tantôt sur feuilles volantes, la description sera complète. Cette description répond à la pièce suivante, feuillet de quatre pages de 11 centimètres sur 7, sans lieu ni date, répandu au pays de Liège et communiqué par M. J. M. de cette ville. Nous le reproduisons intégralement et textuellement, comme type, dans le premier chapitre qui suit.

O. C.

Prière efficace à la Sainte-Croix**Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ**

ce, trouvée sur la Sainte-Tombe de Notre-Seigneur, 1505, et envoyée par le Pape à l'empereur Charles, guerre et à la ville de Saint-Michel, en France, où z imprimée d'une beauté étonnante en lettres d'or. i lira journellement, ou entendra faire la lecture de bien toutes les personnes qui la porteront sur elles, subitement, ni ne se noieront pas, ni ne se brûleront oront pas entre les mains de leurs ennemis, ni ne incus sur les champs de bataille.

e femme est en mal d'enfant, qu'elle lise cette Prière ndrè faire lecture ou la porter sur elle comme mère, te et sera délivrée du fruit qu'elle porte; lorsque ettez cette Prière sur son côté droit, il sera exempté

qui porteront cette Prière sur eux ne seront jamais caduc; lorsque vous voyez tomber sur la rue une t tourmentée par la maladie de Saint-Jean ou de ettez lui subitement cette Prière sur le côté droit, marchera comme d'habitude. Et celui ou celle qui e à l'une ou à l'autre maison sera béni de moi, dit ésus-Christ, et celui ou celle qui en parle d'un ton re pénitence. Croyez fermement au contenu de la 'est aussi certain que le Saint-Evangile. Là où cette dans la maison, aucun dégât ne peut survenir par nerre; et celui ou celle qui lit ou entendra lire tous ière, sera averti trois jours avant de mourir par un par ce signe il comprendra l'approche de sa mort. »

Invocation à la Sainte-Croix

Jésus-Christ béni, vous êtes décédé sur l'arbre de oix pour tous nos péchés! ô Sainte-Croix du Christ, ance! Sainte-Croix du Christ, soyez pour moi une e de béatitude? Sainte-Croix du Christ, tournez et utes les armes tranchantes et armes à feu! Sainte- éloignez de moi tout ce qui pourrait me servir de s! Sainte-Croix du Christ, favorisez-moi par tout ce tre avantageux? Par la Sainte-Croix du Christ, je ain de mon salut! Sainte-Croix du Christ, détournez

WALLONIA

de moi tous les périls de la mort et donnez-moi la Sainte-Croix du Christ, assistez-moi lorsque mon danger, je vous adorerai pendant toute ma vie.

» O Jésus, crucifié de Nazareth, ayez compassion que les méchants ennemis, visibles et invisibles, s'éloient dès à présent jusqu'à l'éternité. Ainsi soit-il.

» En l'honneur du sang précieux de la Passion déshonorante de Jésus-Christ, en l'honneur de sa divine incarnation, par lesquelles il a voulu nous porter de notre âme.

» Aussi véritablement que notre Seigneur est né là aussi véritablement que Jésus a été circoncis le véritablement que Jésus est monté au ciel. Ainsi je prie toi Notre-Seigneur, le bon Dieu, de bien vouloir me protection jusqu'à l'éternité. Ainsi soit-il.

» O père céleste, je recommande mon âme entre

» Jésus, Marie, Sainte-Anne, Saint-Joseph, Marie Marie, Saint-Joachim. »

Prière

« O Seigneur Jésus, par l'amertume que vous avez moi sur la Croix, particulièrement lorsque votre très séparée du monde. Ainsi soit-il.

» O Jésus, donnez-moi le courage et la force de p avec vous, et apprenez-moi aussi pour que je puisse s plaindre et que la souffrance me réjouisse, et que je f une vertu. Ainsi soit-il.

» Que le pouvoir du Père veuille me secourir; qu Fils veuille me guider; que la Sainte-Trinité veuille porter mon âme à la vie éternelle.

» PRIÈRE. Nous prions votre miséricorde, ô que vous daigniez fortifier de votre grâce vos se servantes qu'à l'heure de la mort l'ennemi ne s'empar mais qu'ils méritent avec les anges d'avoir un passage allégresse? Marie, mère de miséricorde, mère de clém nous contre l'ennemi et recevez-nous à l'heure de soit-il. »

Vidi C. L. LEYNIER

WALLONIA

II

Lettre miraculeuse (1)

La miraculeuse fut trouvée en un lieu nommé Arrois [ou u Arroy] à trois lieues de St-Marcel, écrite en lettres de la propre main de Notre Sauveur et Rédempteur Christ.

Car si vous ne ferez aucune œuvre ni travail sous peine de mort, si de moi, vous irez à l'église prier Dieu qu'il vous pardonne vos péchés. Je vous ai donné six jours pour travailler et six jours pour vous reposer. Ayant entendu le service divin vous verrez vos biens aux pauvres et vos champs seront fertiles et remplis de bénédictions; mais si au contraire vous ne lisez cette lettre, la malédiction tombera sur vous et sur vos bestiaux seront maudits, je vous enverrai guerre, famine et angoisse de cœur, et pour marque de ma juste colère et vengeance, vous verrez des signes prodigieux dans les astres et dans les tremblements de terre; vous jeunerez pendant cinq jours à l'honneur des cinq plaies que j'ai souffertes pour vous et de la croix : vous donnerez à lire cette lettre sans aucun salaire à ma gloire, et ceux qui murmureront sur cette lettre seront maudits et confus, celui qui la lira et qui publiera qu'elle est de la main sacrée, s'il a commis autant de péchés qu'il y a dans l'an, ils lui seront pardonnés étant véritablement confessant au prochain s'il lui a fait tort et si vous ne lisez pas cette lettre que je vous enverrai des bêtes sauvages et farouches qui dévoreront vos enfants. Il sera heureux celui qui prendra une copie de cette lettre et qui la portera sur son front, la fera lire, jamais aucun esprit malin, aucun feu ni démon ne touchera » (2).

III

Prière dite « de Saint-Georges » (3)

Ô sainte bouche, dont Jésus-Christ parla.
Ô sainte Mère qui neuf mois le porta
Sur tes mamelles qui doucement l'allaita.
Ô Madeleine à qui Dieu pardonna,

Cette prière se rencontre dans bon nombre de petites brochures de colportement dans différentes éditions de ceux qu'on intitule « le Trépassé de Marie » et « le Médecin des Pauvres ». Il en circule aussi des copies.

Les copies ajoutent : « Gardez mes commandements et ceux de l'Eglise catholique en fidélité et vous serez sauvés. »

Cette prière est également jointe, comme une suite, au « Trépassé de Marie ». Notre copie est celle de l'édition de ce livret, qu'en réimprime à Paris, H. L. Lamis, s. d. pp. 20 à 24.

Ses péchés criminels quand devant lui pleura
Et de ses douces larmes les pieds lui lava,
Et de ses beaux cheveux elle les essuya.
Et de ses Saints et Saintes qu'elle sanctifia.
Des Anges et Archanges tant au ciel il en a.
Et de tous les Apôtres que Jésus conforta.
De par le Saint-Esprit qui leur envoya.
Le jour de la Pentecôte son père pria,
Au saint mont d'Olivet où il l'adora,
Et de la sainte Messe qu'il fit et célébra.
Du béni saint baptême qu'il baptisa.
Et de la passion que pour nous endura
Le Jeudi absolu quand Judas le livra.
Ainsi de grands tourments pour nous endura,
Et l'arbre de la croix alors qu'on l'y monta,
Et de la sainte attache de quoi on l'attacha.
Et les dignes liens de quoi on le lia
Et de la sainte croix que lui-même porta,
Sur le mont du Calvaire où beaucoup travailla,
Et de la sainte sueur que son corps jeta,
Et de trois clous pointus de quoi on le cloua,
Si rudement, que le sang de toutes parts coula.
Car en quarante endroits de la tête la couronne perça.
Le chef de Jésus-Christ grandement se creva.
Alors un des faux Juifs fiel amer lui porta,
Mais il était trop amer pour qu'il en goûtât.
Sa glorieuse mère pleurant le regarda.
Mon enfant, dit-elle, qui me confortera.
Je te prie mon fils, regarde un peu deça.
Je suis ta douce mère qui neuf mois te porta.
Ainsi la douce Vierge bien fort se contrista.
Son glorieux enfant contrit la regarda.
Au bon évangéliste Saint-Jean la donna,
Qui doucement la prit et la réconforta.
Bon Dieu, un peu après votre corps trépassa.
Seigneur d'icelle lance dont Longin vous frappa.
Votre digne côté dont le corps navra.
Sang et eau en sortit que si grandement coula.
Tout parmi la lance, les mains Longin lava,
Votre précieux corps qui si grandes vertus a.
Alors lui pardonnâtes quand merci vous cria.

WALLONIA

res se fendirent et la terre trembla.
l se leva et la lune s'effaça.
au faux Pilate votre corps demanda
n'avait vu, sitôt après regarda,
eût grande joie quand il lui octroya
l'icodème de la croix vous ôta.
ilcre vous mirent, que Jésus ordonna
es bonnes âmes Jésus des limbes tira,
la prison Adam et sa femme jeta.
braham et autres délivra.
aint-Jean-Baptiste doucement appela
acob et Josué et pas un ne laissa.
David et Jonas étaient-là.
les bons prophètes dehors jeta.
us de quarante mille dehors il ôta,
int jour de Pâques de mort ressuscita
scension aux saints cieux il monta.
oite de son père avec lui s'assied là.
Saint-Esprit tôt après envoya.
les apôtres qui les confronta,
sant de sa bouche :
bis, gloria,
inité qui toujours durera.
l'âme bénite qui hors du corps partira
i ou de celle qui ces mots dira,
lévotement entendre le voudra,
eure où autrefois les recordera,
sur toi chaque jour les portera,
péché mortel jamais ne mourra,
ide maladie point ne languira,
in esprit nuire ne lui pourra,
e son âme de son corps partira,
our jugé il ne sera,
au, ni en feu son corps ne périra,
rande maladie nullement ne tombera.
te oraison par écrit portera,
lque lieu qu'il soit ne périra,
re, ni tempête ne le touchera,
on, ni meurtrier, nul mal ne lui fera.
e mort subite jamais ne mourra.
ette oraison à une femme mettra,
l'est morte auparavant, baptême viendra

WALLONIA

Ni la mère, ni l'enfant, aucun des deux
De son corps tout sain son fruit sauf sera
Qui sera en bataille et sur soi le portera
Ou qui de ses péchés repentance aura,
S'il est ferme en croyance de conflit ne
En aucune bataille point pris ne sera,
Le tout à la plus grande gloire de Dieu
Le bon pape Innocent le fit et confirma.
Cette belle oraison tout comme vous voy
Incontinent après sans tarder l'envoya,
Au bon roi Charlemagne quand en batai
Contre les Sarrazins. En leur terre trou
Plusieurs chrétiens morts, mais Jésus ir
Qui la nuit éclaircit et le jour prolongea
Saint-Georges vint d'abord, puis Dieu en
Qui à tous chrétiens secours donna,
Quand les païens furent vaincus Saint-G
Lequel à Charlemagne cette oraison lais

LE FOLKLORE DES CIVILISÉS

II

Le bouc, préservatif contre les maladies

« La superstition sévit toujours dans nos campagnes, dit *l'Avenir du Tournaisis* (n° du 4 juin dernier). Témoin cette anecdote authentique qui nous revient d'un hameau des environs d'Enghien.

» L'incendie ayant récemment endommagé par là les dépendances d'une petite ferme, la compagnie d'assurances dépêchait l'autre jour pour évaluer les dégâts, un de ses agents. Quelque bétail ayant péri dans les flammes, l'assuré fit, dans cette nomenclature, intervenir la puante personnalité d'un bouc.

— Un bouc? observa l'agent. Pourquoi un bouc, puisque vous n'aviez pas de chèvre?

— C'est juste, approuva le fermier d'un air patelin. Il est vrai que j'aurais pu tout aussi bien avoir l'un et l'autre. Mais le bouc, voyez-vous, me suffisait, puisque je l'avais simplement acheté pour préserver l'étable de mes autres bêtes.

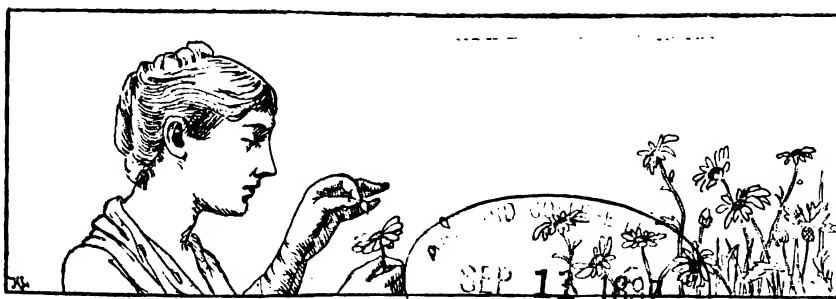
— Préserver de quoi?

— De la maladie, pardine!... On dit comme ça qu'un bouc, ça éloigne les maladies.

— Dommage, alors, qu'il n'ait pas empêché l'incendie! »

En post-scriptum à cet article, on peut ajouter que la croyance en vertu de laquelle l'odeur caractéristique du bouc éloignerait les maladies est également répandue aux environs de Liège.

O. C.



LES AMOUREUX

XII

Le Jardin d'Amour

LE JARDIN D'AMOUR était vraiment, sous son titre à la fois puéril et charmant, ce qu'on peut appeler un bon petit livre — qui paraîtrait peut-être paradoxalement enfantin aux amoureux d'aujourd'hui, mais où cependant sous une forme qu'il croyait bien sérieuse sans doute, un bonhomme soigneux et discret, et innarrablement naïf, donnait de graves préceptes de morale et de bienséance « à la Jeunesse avide d'honneur et de bien dire! »

Sa popularité a dû être immense; elle n'est d'ailleurs pas épuisée : le petit livre circule encore. Et, bien que nous n'ayons pas le recensement de ses éditions successives et concurrentes, il y en a sans doute encore en ce moment même plusieurs au pays wallon. Dans sa *Bibliographie montoise*, ROUSSELLE cite (p. 720 n° 1460) : « Le nouveau double Jardin d'amour, contenant la méthode de bien » faire une déclaration d'amour et d'y répondre d'une façon convenable. Edition augmentée d'un recueil de lettres galantes, de » Conversations entre Amants, etc. Mons, A. Piérard, 1834, pet. in-12, » 36 p. » ROUSSELLE ajoute que ce livret fait partie de sa bibliothèque (1). Il y eut vers la même époque une édition à Namur sur laquelle nous n'avons pas de renseignements précis.

Nous connaissons mieux les éditions liégeoises. L'une, dont nous

(1) Extrait d'une note encore inédite communiquée par M. Paul BERGMANS, à la Société liég. de Bibliographie, en réponse à une « Demande » que nous avons fait paraître dans le t. I du *Bulletin* de cette Société. Liège, Vaillant, 1893, p. 292.

reproduisons ci-dessous le titre le plus exactement possible, date du commencement de ce siècle. C'est un pet. in-18 de 48 p. avec couverture de gros papier bleu sans impression. La seconde, rapportée à 1867 par Ulysse Capitaine, figure dans ses collections (1) sous le titre de « Le Double jardin d'amour, nouvelle méthode dédiée à la » jeunesse pour trouver et bien entretenir une demoiselle. Suivie de » plusieurs lettres familières et d'un choix de jeux de mots récréatifs. » In-18, Liège, chez J.-J. Thiriart et fils, 11, quai de la Batte. » La troisième est contemporaine, et se réimprime encore chez M. Gustave

LE NOUVEAU
J A R D I N
D ' A M O U R

Dans lequel se trouve enseigner la
 manière de faire une Maîtresse et
 de bien converser avec elle.

NOUVELLE ÉDITION

*Augmentée de plusieurs Lettres galantes et d'un
 Dialogue très-amusant.*

A L I È G E

Chez F. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire
 rue du Pont, N° 921.

1 8 2 5

Thiriart, éd., 6, quai de la Batte, à Liège; en voici le titre : « Le » Trésor des Amants ou la Clef des Amours, nouvelle édition, dédiée » à la Jeunesse pour apprendre à fréquenter les Demoiselles. Suivie

(2) A la biblioth. de l'Université de Liège, fonds Capitaine, n° 6089.

» de belles Lettres familières, de Jeux de mots récréatifs et augmenté
 » du tableau physiologique des tempéraments. » Cette dernière
 édition, toujours du même format, est copiée page pour page sur
 précédente, M. Gust. Thiriart étant l'héritier du fonds de J.-J. Thiriart
 et fils; le titre n'est d'ailleurs différent qu'à la couverture, l'intérieur
 porte : « Le double Jardin d'Amour » et c'est bien le même livre, le
 « tableau physiologique », qui est l'astrologie ajoutée en surplus.

Le titre de l'édition de Boubers, « Nouveau Jardin d'Amour »,
 établit déjà qu'il y en eut de plus anciens. On connaît en France
 « Le Jardin de l'Honnête Amour », également in-18 édité par Bu
 Pellerin, Placé, à Tours, Epinal, etc., toujours sans date. Le style
 est décent et naïf; une sorte d'érudition, écho lointain de celle du
 xvr^e siècle, y est répandue ça et là, et le ton, qui y est assez spirituel,
 devient parfois dogmatique et sent la controverse; l'auteur ou l'éditeur
 est probablement un religieux. Le but qu'on s'y propose est
 exprimé dans la dédicace, que cite NISARD (2) avec d'autres extraits
 tels qu'ils apparentent les livrets français avec notre « Jardin ».

La dédicace manque à l'édition de Boubers; mais elle se retrouve
 dans les éditions Thiriart, adressée par « l'Auteur à la jeune
 curieuse d'honneur et de bien dire ». En voici le texte :

« Amis lecteurs, comme la barque est conduite avec les rames
 » voiles et avirons, le carrosse mené par les roues et chevaux aimés
 » peuvent aider et guider les amoureux pareillement. Corail et
 » Chiron, étant jeune et encore faible, a enseigné le jeu de la harpe
 » Achille, lequel avait fait mourir plusieurs hommes puissants
 » furieux comme des lions, de même il a enseigné l'art d'aimer
 » plusieurs, beaucoup plus doctes et plus sages que moi. De sorte
 » Chiron se peut véritablement dire maître d'Achille, et moi le maître
 » des Amoureux. Donc, belle jeunesse, ne méprise point ce
 » Labeur; tu verras et connaîtras que je suis un maître qui ne déçoit
 » que ton bien, bonheur et avancement. Adieu. »

C'est à proprement parler la dédicace des opuscules français
 revue et un peu augmentée — sauf le quatrain final :

L'amour ne fut jamais qu'un mal
 Pendant qu'il cacha son mystère;
 Mais quand on sut l'art de le faire
 Il devint un bien sans égal.

Entrant ensuite en matière, l'auteur fournit dans une série
 petits chapitres, de curieux conseils pratiques : on en retrouve
 plusieurs ci-après. Suivent le « discours d'amour » l'indication

(1) Nous reviendrons sur ce « tableau ».

(2) Cf. NISARD, *Hist. des livres popul.* Paris 1854, t. 1, p. 366 et s.

demande en mariage, de la remise du cadeau de fiançailles, de l'invitation aux noces, et même tout le cérémonial du baptême — le tout en dialogues. Le livre (il s'agit ici de l'édition de Boubers) se termine — avant les « demandes et réponses joyeuses » (qui sont des énigmes) et les « lettres galantes », — par un dernier dialogue, entre un « philosophe » nommé Andrieux et son jardinier. Ce dialogue est un peu leste : le « philosophe » signale proprement au jardinier que « le sommet des étamines ou plutôt le fleuron mâle se penche amoureuxment vers le fleuron de l'autre sexe. » Il ajoute : « les palmiers s'inclinent et s'embrassent malgré les obstacles ; ils se serrent (!) et se compriment fortement : ainsi les fleurs viennent par le même principe que tu es venu au monde. Il y a un système uniforme dans la génération, et les minéraux éprouvent en eux-mêmes une action perpétuelle : tout est vivant, animé.... Les pierres, les marbres viennent exactement comme l'homme. » Et, à toute cette belle « philosophie » le jardinier riposte : « La tête me tourne... vous l'étourdissez, cette pauvre tête. Vous nous parlerez de cela tantôt, avant que nous allions nous coucher. Le souper va venir, et vous n'aurez pas de dessert si je ne vous quitte. — *Andrieux*. Songe surtout à mes fraises — *Mathurin*. Grâce à Dieu ! j'y pense plus qu'à tous vos mondes !... » Sur quoi le lecteur se demande laquelle vaut mieux, des deux philosophies. Il est certain que ce morceau, tout curieux qu'il soit, détonne au milieu de ce manuel — si honnête — d'amour de nos bons pères.

Nous reproduisons ci-dessous les principaux chapitres des livrets liégeois. Comme nous l'avons dit, ils se retrouvent plus ou moins différents dans l'édition de Boubers et dans l'édition Thiriart, mais le fond est le même (1). Nous copions tantôt l'une, tantôt l'autre, selon que le texte nous paraît plus typique — ce qui explique le changement d'orthographe suivant les chapitres.

O. C.

Extraits du « Jardin d'Amour »

1. *Comment un amant se doit tenir et comporter en ses habits et en ses façons* (2)

Lorsque vous désirez aimer et chérir une fille, et pareillement être aimé et chéri d'elle pour faire et mener ensemble une bonne,

(1) Le style de l'édition de Boubers est ordinairement plus soigné, celui des éditions Thiriart est surchargé et souvent amphigourique. Nous avons remarqué dans ces dernières plus d'un « wallonisme ». Par exemple, p. 5 « un chacun » pour « chacun » ; p. 7 « être curieux » pour « être soigneux » ; p. 9 « pour le fait de » au lieu de : « quant au fait, quant à » etc. ; p. 10 « je ne prétends point » c'est-à-dire en meilleure traduction « je n'ai point de prétendu » pour « je n'ai point d'amoureux », etc.

(2) Les paragraphes 1 à 4 sont de l'édition Thiriart.

honnête et heureuse vie, vous devez, avant toutes choses, apprendre et savoir bien gouverner, maintenir et préparer tant en vos habits et discours, que comme aux mœurs de votre esprit et geste de votre corps, sur lesquels souvent doit être plutôt regardé qu'à autre chose.

Vous devez donc, avant d'approcher une fille pour en faire votre maîtresse, être propre et bien vêtu selon votre être et qualité, tenir toujours vos habits nets autant qu'il vous sera possible, afin que vous ne soyez pas tenu et réputé pour un paresseux, sale et négligent, comme était jadis un nommé Gargenius, qui était toujours crotté, gras et puant comme un bouc. (1)

Mais vous ne devez point vous en faire plus brave que tous les autres de votre état et qualité, que vos moyens ne pourraient les permettre; mais en tout et partout vous devez faire selon votre pouvoir et qualité, vous montrant toujours d'une figure joyeuse, plaisante et agréable, et ainsi faisant, vous gagnerez facilement la bonne grâce et l'amitié d'une sage et honnête fille, et serez aimé réciproquement.

2. *L'Amant ne doit point se fâcher de ses imperfections ni se glorifier de sa beauté*

Si la chose était que vous n'eussiez pas une belle figure ni un corps droit et bien formé, vous devez être curieux de couvrir ces défauts par d'honnêtes gestes, belles grâces et beaux discours, afin que vos vertus, sciences et sagesse, couvrent les imperfections qui sont ou qui pourraient être en vous. On dit qu'Ulysse n'avait ni belle figure ni beau corps; mais ces grandes vertus et bonnes grâces l'avaient tellement orné, qu'il méritait être aimé et chéri des dieux.

Soyez aussi averti que si la nature vous avait doué et enrichi de la beauté du corps et de la figure, de ne vous en point glorifier ni en orgueillir, vu que c'est le plus petit don que Dieu donne aux hommes; car par la même voie que la vieillesse vient, la beauté s'en va, et la force et l'agilité du corps se passent.

Et qu'est-ce autre chose que la beauté, sinon une fleur des champs qui aujourd'hui est belle et agréable, et demain n'est plus

(1) L'édition de Boubiers détaille plus soigneusement : « ...vous devez, avant » toute chose, avoir une bonne conduite, être proprement vêtu, avoir un habit bien » pincé, la langue dégagée, les dents nettes, un soulier juste, une coiffure et une » barbe de la bonne main, les ongles coupés et propres, l'haleine agréable, et le » corps sans mauvaise odeur. » L'auteur continue : « Il ne faut point d'art pour » aimer, mais on doit savoir concilier l'amour avec les bienséances et les mœurs. » L'amour, dans son origine, est le plus beau présent que le ciel ait fait à l'humanité; » il n'est vicieux que par le mélange de nos vices; tous les cœurs lui doivent un » tribut, tôt ou tard il s'en rend le maître; mais il faut profiter de la jeunesse, c'est » la saison des plaisirs. »

? Par conséquent, si vous êtes beau de corps, ne laissez pourtant le vous orner toujours de bonnes grâces et de beaux discours, et serez aimé d'un chacun.

3. *Comment l'Amant doit fuir et éviter les mauvaises compagnies.*

Gardez-vous aussi de toutes mauvaises compagnies, principalement de celles des gourmands, ivrognes, jureurs, larrons, paillards, tous ceux avec lesquels votre honneur, vos biens et votre santé ont à être intéressés et gâtés. Car encore que vous ne fussiez ne eux, et n'eussiez la volonté de faire le mal, c'est que cela vous fait penser et croire mal de vous; mais au contraire, fréquentez toujours ceux que vous voyez et connaissez qui s'exercent en œuvres utiles et honnêtes, et ont l'honneur en recommandation.

Et ainsi, ayant toujours la crainte de Dieu premièrement, et des hommes devant les yeux vous serez par votre bonne vie et honnête conduite, aimé de tout le monde, qui est le meilleur et le plus fidèle qui vous puisse aimer dans votre amour.

4. *Où et en quels lieux l'Amant doit chercher et choisir une Maîtresse.*

Si vous voulez trouver une jeune fille pour l'aimer d'une bonne façon et en faire votre maîtresse, vous devez aller aux lieux où vous voyez que plusieurs filles s'assemblent, car elles ne doivent pas vous aller chercher, mais vous-même les aller trouver, puisque vous le pouvez. Ainsi un chasseur, quand il sait où est le plus grand nombre de bêtes sauvages et de gibier, il y tend ses gluaux et filets; pour y parvenir, il ne dépense ni peine ni travail. Aussi un bon pêcheur s'en va toujours à l'endroit de la rivière, où il sait qu'il se trouve ordinairement la plus grande abondance de poissons.

Or, les lieux où l'on solennise quelque fête de noces, les marchés publics, les comédies et autres lieux de récréations, ce sont là les endroits où les jeunes filles courent le plus souvent, tant pour être vues que pour autre chose; l'amant doit donc s'y trouver, afin d'en trouver une à son gré.

Quand vous en aurez reconnu une agréable à vos yeux, informez-en ses parents, de son état et de sa qualité, afin que vous ne dépensiez point votre temps et vos peines à l'aimer et à la servir.

Car plusieurs sont souvent trompés en cela parce qu'ils se contentent plutôt à la beauté et à la bonne grâce d'une jeune fille, que de la commodité de ses père et mère, parents ou amis, lesquels ont souvent toujours la volonté de leur fille en leurs mains.

Vous devez donc avant toute chose, en considérer et savoir l'honneur l'état et la commodité de ses parents, et si on veut la marier; puis bien en vous même si vous êtes aussi riche qu'elle et capable d'aimer; car quand les chevaux sont égaux, ils tirent également carrosse avance bien mieux. Mais s'il arrive (comme je vois souvent) que vous ayez mis votre amitié à une fille qui soit plus riche que vous, plus grande condition que vous, vous devrez d'autant être plus curieux de vous orner et enrichir de beaux discours et de sagesse qui soient des trésors qui surpassent toutes les richesses d'or et d'argent, qu'étant ensemble, elle n'ait pas sujet de vous parler de votre pauvreté et de ses richesses, de peur que vous ne soyez le valet lorsqu'elle vous croirez être le maître.

S'il arrive qu'elle soit d'une moindre qualité que vous, prenez garde sur ses discours et son honneur, considérant bien avant de l'épouser si elle est sage, sobre, humble et bonne ménagère, afin que vous n'ayez aucun regret de l'avoir épousée, ni sujet de vous faire troubler dans votre ménage.

Car assurément sur le mariage, qui est bien fait également sans fraude devant la face de la Sainte Eglise, avec bonne volonté de tous deux de vivre en paix et union, de garder et observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, Dieu y envoie sa bénédiction.

4^{bis}. En quels lieux l'Amant doit se rendre pour faire la connaissance d'une Demoiselle. (1)

Semblable à un chasseur rusé, l'amant doit s'informer où il y a gibier pour y tendre ses filets : c'est donc dans les lieux où se solennise quelque fête, de même qu'aux théâtres, aux promenades aux jeux, aux foires, qu'on doit se transporter pour faire le choix d'une jolie fille; car on ne peut pas s'attendre que ce qu'on cherche nous tombera du ciel.

On dit qu'il y a dans le monde une personne destinée à vous aimer et à être aimée de vous; si vous la rencontrez, vous devez avant que de lui déclarer votre amour, vous informer de sa condition; et en cas qu'elle soit riche, voyez si vous avez assez de fortune pour y prétendre. Ensuite tâchez de connaître les qualités de la Demoiselle, et de savoir si elle a toujours été vertueuse; car y a-t-il quelque chose au-dessus de la vertu et du mérite d'une femme : une bonne et ferme, humble et pieuse, active et patiente, qui s'ait écou-

(1) Même sujet que le précédent n°, extrait, cette fois, de l'édition de Bonhomme. Nous reproduisons les deux versions pour montrer les différences de rédaction. Les lecteurs en profiteront pour savourer l'inépuisable histoire de de Clèves et Néron — le chef-d'œuvre du genre!

et obéir, et repousser la séduction? Vos recherches étant faites, si vous avez lieu d'en être satisfait, vous n'aurez plus qu'à plaire à celle qui vous est chère; et si elle ne paroît pas vous aimer du premier abord, ne vous en désespérez pas, une déclaration, quoique mal reçue, n'ôte point l'espérance; d'ailleurs leurs manières démentent souvent leurs discours, comme on va le voir par l'histoire suivante :

Un jeune-homme, nommé Némours, aimoit une jeune et belle personne, qui s'appeloit De Clèves : d'elle il en étoit aimé, mais il n'étoit point informé de son bonheur; vainement ses soupirs découvroient ses chagrins. De Clèves voyoit toujours couler ses larmes d'un œil sec et dédaigneux; elle faisoit plus encore, elle affectoit de prodiguer des souris à une quantité de rivaux jaloux. Némours enfin s'irrite; il forme le projet de la voir avec indifférence; ses yeux feignent de souffrir la préférence de ses rivaux, et ses tranquilles regards n'observent plus leurs pas. De Clèves devint inquiète; Némours a l'air de ne pas s'en apercevoir : cette belle et fière amante, à ce prompt changement, devient triste et rêveuse, et sa fierté l'abandonne : « Hélas! que n'aimons-nous, dit-elle, lorsque l'amour » l'ordonne! Dédains trompeurs, injurieux mépris, vous voyez de » mon amour secret quel en est le prix! Je perds Némours, l'ingrat » me fuit quand je l'adore; son ardeur est éteinte, et moi je l'aime » encore, et même plus que jamais ». De Clèves ainsi mêloit ses regrets à ses larmes, et se fiant encore à ses charmes, elle veut dans ses fers ramener son amant; tout fut mis en usage, les égards, les souris, et tout fut inutile, Némours affectoit toujours de les ignorer il vouloit s'assurer du cœur d'une cruelle.

De Clèves, pour chasser l'ennui de son cœur, s'habilloit souvent en amazone, et parcouroit les bois pour exterminer les animaux voraces : Némours, conduit par le hasard, peut-être par l'Amour, s'arrête un jour dans ces sombres forêts; étant fort fatigué, s'assit sur l'herbe, sous un arbre touffu; là, le sommeil s'empare de ses paupières, il se couche et s'endort; son amante survient, l'aperçoit, s'arrête, et dit : « Te voilà donc, perfide amant! tu dors profondément, » et ton âme attend un paisible réveil, tandis que moi errante et » seule, en proie à mes peines, je suis dans ces forêts pour y cacher » mes larmes : ton langage, tes yeux, tout m'avoit su charmer; enfin, » tu étois fait pour aimer ». En finissant ces mots, un affreux sanglier s'annonce par cent cris divers, et s'avance rapidement vers elle; sa gueule écumante veut saisir son bras! mais De Clèves, plus prompte que l'éclair, frappe l'animal et le renverse; il se relève, et puis s'en va en rugissant; il retombe par terre, se roule dans la poussière, et meurt. A ces bruits Némours s'éveille, et voit son amante toute

ensanglantée, et qui désespéroit toujours du cœur de son bien-aimé. En amant passionné, il se jette à ses pieds, et lui dit : « C'en est assez, » tendre amie, ne sois plus alarmée, Némours n'a pas changé, tu fus » toujours aimée ; fais-moi la grâce de pardonner à mes détours, ils » m'ont valu ton cœur ». Ensuite se relevant, ils s'embrassèrent tendrement, et retournèrent ensemble à la ville, en protestant de ne jamais se quitter. Effectivement, quelque temps après ils s'unirent, et vécurent toujours en très-bonne intelligence.

(A suivre.)

BONJOUR, RIETTE

CHANSONNETTE DIALOGUÉE

1. Version de Burdinne (Hesbaye)



Bon-jour Ri-ette A-vez-vous une mai-son A-icè Mon-
 cheu a-rou des blancs pè-gnons Et co des ba-icettes Tant
 mieux pour vous Ri-ette Tant mieux pour vous

2.

Bonjour, Riette,
 Avez-vous un jardin ?
Aicè, moncheu,
Et des bais choux fin plein
Et co des violettes...
 Tant mieux pour vous, Riette,
 Tant mieux pour vous!

3.

Bonjour, Riette,
 Avez-vous un coehon ?
Aicè, moncheu,
Et bràmint des djambons
Et co des côllettes...
 Tant mieux pour vous, Riette,
 Tant mieux pour vous!

4.

Bonjour, Riette,
 Avez-vous beaucoup d' bois ?
Aicè, moncheu,
Et bràmint des fagots
Et co des soquettes...
 Tant mieux pour vous, Riette,
 Tant mieux pour vous!

5.

Bonjour, Riette,
 Avez-vous un mari ?
Aicè, moncheu,
Arou des favoris
Et des côps és catchette.
 Tant mieux pour vous, Riette,
 Tant mieux pour vous!

TRADUCTION DU TEXTE WALLON : 1. Oui, monsieur, Avec de blancs pignons Et encore de petites baies dans les murs... — 2. Oui, monsieur, Et de beaux choux tout-à-fait pleins Et encore des violettes... — 3. Oui, monsieur, Et beaucoup de jambons Et encore des côtelettes... — 4. Oui, monsieur, Avec des favoris (barbe à la tempe, dite en français côtelette) Et des « coups en cachette »...

6.

Bonjour, Riette,
Avez-vous des enfants?
Awè, moncheu,
Des tot p'tits et des grands
Et onque à l'fahette...
Tant mieux pour vous, Riette,
Tant mieux pour vous!

7.

Bonjour, Riette,
Avez-vous de l'argent?
Awè, moncheu,
Dè l' manôye et des blancs
Et co des plaquettes...
Tant mieux pour vous, Riette,
Tant mieux pour vous!

6. Oui, monsieur, de tout petits et des grands Et un au maillot. —
7. Oui, monsieur, du billon et du blanc (pièces blanches) Et encore des *plaquettes* (ancienne monnaie valant environ 30 centimes).

On remarque dans les répliques de Riette une certaine ironie, grâce à laquelle on pourrait rapprocher cette pièce des chansons dialoguées publiées ci-dessus t. I p. 18, 28 et 138; t. II p. 36; t. IV p. 88 et 203.

CLÉMENT SIBILLE.

2. Version de Nivelles.

1.

Bondjou, Riette,
Avez d's effants?
Ah! oui, monsieu,
Des p'tits et des grands
Et core iun à l'fachette.
Tant mieux pour vous, Riette.

1.

Bonjour, Riette,
Avez-vous des enfants?
Ah! oui, monsieur,
Des petits et des grands
Et encore un au maillot.
Tant mieux...

2.

Bondjou, Riette,
Avez in djardin?
Ah! oui, monsieu,
Eyè des c'roux tout plein
Eyè co des violettes.
Tant mieux pour vous, Riette.

2.

Bonjour, Riette,
Avez-vous un jardin?
Ah! oui, monsieur,
Et des choux tout plein
Et encore des violettes.
Tant mieux...

3.

Bondjou, Riette,
Avez 'n' maiso?
Ah! oui, monsieu,
Avè 'n' care et co
Et d' sus dessus 'n' brouette.
Tant mieux pour vous, Riette.

3.

Bonjour, Riette,
Avez-vous une maison?
Ah! oui, monsieur,
Avec une cave aussi
Et je suis sur ma brouette.
Tant mieux...

EMMANUEL DESPRET.



ÉNIGMES POPULAIRES

IX

Devinettes wallonnes (suite)

253
Qui n'a måye dit nolle

Liège

254
*Les aidans qu'on pout
oyî s' boursette?*

Liège

255
C'est pus haut qui l' bô

Dinant

256
*Qui c'est que l' bon
t nî?*

Braine-l'Alleud

*Qui n' sâreût dire
naïsse?*

Liège

*Dieu l' dit, c'est ine
l' dis, c'est ine vrêye.*

Liège

257
*Li l' bon Diè n'a jamais
l'cè n'vet nîn sovint, et
et tos les djous?*

Beauraing

253
Qui est-ce qui n'a jamais dit nulle
bourde (mensonge)?
— Le muet (1).

254
Diriez-vous bien l'aide (2) qu'on
peut donner sans délier sa bourse?
— Des bons conseils.

255
Qu'est-ce qui est plus haut que le
bon Dieu?
— Le point de l'i du mot Dieu.

256
a) Qu'est-ce que le bon Dieu ne
connait pas?
— Son maître.

b) Qui est-ce qui ne pourrait dire
bonjour à son maître?
— Le bon Dieu.

c) Si le bon Dieu le dit, c'est une
bourde; si je le dis, c'est une (chose)
vraie?
— Dire qu'on a un maître.

257
Qu'est-ce que le bon Dieu n'a
jamais vu; qu'un Roi ne voit pas
souvent, et qu'un ouvrier voit tous
les jours?
— Son semblable.

réponse : le miroir, comme au n° 241, ci-dessus p. 95.

devinette reposé sur une équivcque du mot *aidant*, littéralement
« aide. » Le sens ordinaire actuel de ce mot est « argent, monnaie »;
« aides » du Moyen-âge.

258

*Dirîz hî ç' què nos povons fer et
què l' bon Dieu n' sârout nî?*

Nivelles

259

*a) Dirîz-ve bin ine saqwè qui l' bon
Diu n'a polou fer?*

Liège

*b) Dirîz hî ce que l' bon Dieu n'
sâret fer?*

Braine-l'Alleud

260

*Qu'est-ce qu'èst mwêrt sins esse
vinou à monde?*

Milmort (Liège)

261

*Dirîz-ve bin l' cisse qui s'a marié,
sins maieur et sins curé?*

Liège

262

*Dirêûze bin çou qu' c'est... on
bâdet qui cria si haut qu' tot l'
monde l'oya?*

Malmedy

263

*a) Davin'route bin... qui est-ce
qu'est noir pada el jou et blanc pada
el nieuti?*

Ethe (Virton)

b) Nwâr dè djoû

Blanc dè l' nait.

Namèche (Namur)

264

*Ine homme qu'est à d'mèye mwêrt;
ô mwêrt el duspiette; i passe so ses
frès; il inteur ès vinte du s' mère et
i magne su père.*

Herve

265

*Dirîz-ve bin l'instrument à cîcède
qui fait l' pus d' brut?*

Liège

258

Diriez-vous bien ce que nous pour-
rions faire et que le bon Dieu ne
pourrait?

— Se tromper.

259

*a) Diriez-vous bien une chose que
le bon Dieu n'a pu faire?*

— Un bâton sans bout, ou : à un
bout.

*b) Diriez-vous bien ce que le bon
Dieu ne pourrait faire?*

— Une corde de sable.

260

Qui est-ce qui est mort sans être
venu au monde?

— Adam.

261

Dirais-tu bien celle qui s'est mariée
sans bourgmestre et sans curé?

— Ève.

262

Diriez-vous bien ce que c'est... un
baudet qui cria si haut que tout le
monde l'entendit?

— L'âne de l'arche de Noé.

263

*a) Devinerais-tu bien... qui est-ce
qui est noir pendant le jour et blanc
pendant la nuit?*

b) Noir du jour

Blanc la nuit.

— Le curé.

264

Un homme qui est à demi mort; un
mort l'éveille; il passe sur ses frères;
il entre dans le ventre de sa mère et
il mange son père.

— SENS : Le curé dort; la cloche
l'éveille; il passe sur le cimetière,
entre dans l'église et communie.

265

Diriez-vous bien l'instrument à
corde qui fait le plus de bruit?

— La cloche de l'église.

- 266
On baptisé sins âme.
Jodoigne
- 267
Haut pindou
Qu'est còrnalé
Qui fait à coûsse tot l' monde al'er.
Erezée
- 268
Què est-ce don, vos... qui passe à
d'zeur d'on brès et qui n' fait nolle
ombion?
Hermée (Liège)
- 269
Qui est-ce qui s' pind po dire
qu'ine aute est pindou?
Herstal
- 270
Qui-est-ce qui n' vat co mâye à
l' procession?
Vottem (Liège)
- 271
Qu'est-ce qui mousse lu prumtr o
l'église?
Malmédy
- 272
Je suis sur l'autel
Agréable au Père éternel.
Je suis rouche et farouche :
Celui qui me touche,
Je lui ôte la peau,
Et j' descends au tombeau.
Iaroche
- 273
Qui est-ce qui sil à messe so ses
reins?
Vottem
- 274
Ine houbinette à deux battants
Onque qui djâse

- 266
Un baptisé sans âme?
— La cloche.
- 267
Haut pendu
Qui est còrnalé (1)
Qui fait accourir tout le monde?
— La cloche.
- 268
Qu'est-ce donc qui passe au-dessus
d'un bois et qui ne fait nulle ombre?
— Les cloches (c'est-à-dire leur
son (2)).
- 269
Qui est-ce qui se pend pour dire
qu'un autre est pendu?
— Le sonneur.
- 270
Qui est-ce qui ne va encore jamais
à la procession?
— Le sonneur.
- 271
Qui est-ce qui entre le premier dans
l'église? (3).
— La clé (ou le nez du curé).
- 272
RÉPONSE : le cierge. — Il est sur
l'autel, brûlant pour le bon Dieu.
Quand on l'éteint avec les doigts, il
brûle l'imprudent avant de mourir.
(Cette devinette n'est connue qu'en
français).
- 273
Qui est-ce qui « siège » à la messe
sur son dos?
— Le missel du prêtre.
- 274
Une hutte à deux battants (portes)
Un qui parle (le pénitent)

(1) Le mot *còrnalé* reste sans traduction. C'est peut-être *cœrdnalé*, à cause de la *cœde* « corde », ou *cœrnalé*, à cause des *cœrnnes* « cornes » (les deux supports.) Mais encore faudrait-il expliquer le *alé* ou *nalé*... C'est ce que le discur de devinettes n'a pas fait; et notre correspondant reste perplexe.

(2) Voir le n° 18, ci-dessus tome IV, p. 44.

(3) Voir le n° 153, ci-dessus t. IV, p. 147.

*Onque qu'est d'rins ·
Onque qui ratind.*

Liège

275

a) *Qui est-ce qu' est au mirati d'in
bos, qui v' dehuche et qu'on n'ouose
erponde?*

Ethe (Virton)

b) *Eune homme devins eune tine,
qui brait eune heure durant, et qu'
personne n'el respond?*

Ampsins (Huy)

276

*Ine homme qu'a marié tot plein
des feummes et qu'est todis djône
homme?*

Liège

277

*Qui est-ce qui tchante qicand les
les autes ploret?*

Liège

278

*Qui est-ce qui va-t-è l'église so ses
reins?*

Vottem (Liège)

279

*Dji sos çou qu' dji sos
Ji sos çou qu' t'a stu
Et dji sèrès çou qu' t'ès*

Liège

280

a) *Dj'el fais, dj'el rivinds — Li ci
qui l' atch'tée ni s'è siève nin — Et
l' ci qui s'è siève n'è sèt rin.*

Namur

b) *L' ce qu'el fait n'el sèt nî —
L' ce qu' t'atch'tée enne a ni dandji
— L' ce qu'enne a dandji n'el sèt nî.*

Huppaye (Jodoigne)

c) *L' ce que m' fait enne a ni
dandji — L' ce qu'enne a dandji n'el
sait nî — Et vos et mi faurel bèn
y moussé.*

Jodoigne

Un qui est dedans (le prêtre)
Un qui attend (l'autre pénitent)
— Le confessionnal.

275

a) *Qui est-ce qui est au moitié d'un
bois, qui vous gronde et qu'on n'ose
répondre?*

b) *Un homme dans un cuveau, qui
crie une heure durant et que per-
sonne ne le répond?*

— Le prêtre dans la chaire.

276

Un homme qui a marié tout plein
des femmes et qui est toujours céli-
bataire?

— Le curé. (1)

277

Qui est-ce qui chante quand les
autres pleurent?

— Le curé.

278

Qui est-ce qui va à l'église sur son
dos?

— Le mort (2).

279

Je suis ce que je suis
Je suis ce que tu as été
Et je serai ce que tu es.

— Paroles d'un vivant à un mort.

280

a) *Je le fais, je le vends. — Celui
qui l'achète ne s'en sert pas (pour
lui). — Et celui qui s'en sert n'en
sait rien.*

b) *Celui qui le fait ne le veut pas.
— Celui qui l'achète n'en a pas
besoin — Celui qui en a besoin ne le
sait pas.*

c) *Celui qui me fait n'en a pas be-
soin — Celui qui en a besoin ne le
sait pas — Et vous et moi faudra bien
y entrer.*

— Un cercueil.

(1) Equivoque sur *marié* qui remplace parfois abusivement le vieux mot *sposé* « épousé. »

(2) Voir tome IV, p. 111, n° 138 et ci-dessus p. 130, n° 273.

281

*Enne saquet d' tout rond
Qui n'a poû d' fond
Qu' les mossieu donnont
Qu' les madames ont
Et qu' les mam'zelles désiront*
Nivelles

282

*Dji happe ine feumme
Dji li prinds gou qu'elle areut
Dji li donne gou qui dj' n'a nin
Çou qui dj' n'a mâye aru
Çou qui dj' n'aret jamais.*
Liège

283

*Bêchê-betcha
Grougnê-Grougna
Flayê-flaya.*
Couture Ste-Germaine (Brabant)

284

a) *Hou so hou
Hou dîzo cou
On p'tit bouquet d' tchâr
Et trau fîndou*
Frezée

b) *Vînte so vînte
Main so cou
On bouquet d' tchâr
Es trau fîndou*
Liège

285

*Què-z-est-ce qu'est pus grand qui
l' charité? (2)*
Liège

286

*Què-z-est-ce qu'a des cirènes à
cou?*
Liège

281

Une chose de tout rond
Qui n'a point de fond
Que les messieurs donnent
Que les dames ont
Et que les demoiselles désirent.
— L'anneau nuptial.

282

Je saisis (*ou vole*) une femme
Je lui prends ce qu'elle avait
Je lui donne ce que je n'ai pas
Ce que je n'ai jamais eu
Ce que je n'aurai jamais.
SENS : Je me marie ; je lui prends
son nom de demoiselle et lui donne le
nom de « femme ».

283

Les baisers
Les bouderies
Les coups.
— Les trois périodes du mariage.

284

a) Giron sur giron
Main sous cul
Un petit morceau de viande
Dans le trou fendu.

b) Ventre sur ventre
Main sur cul
Un morceau de viande
Dans le trou fendu.
— Un enfant qui tette (1).

285

Qu'est-ce qu'est plus grand que la
charité?
— La besace.

286

Qu'est-ce qui a des cornes au cul?
— La besace, le sac.

(1) Cette énigme est peut-être la plus répandue. On la trouve partout sous des formes identiques. Nous en avons cinquante-sept versions locales.

(2) Venant après des énigmes sur des sujets religieux, cette devinette peut porter à confondre la charité, vertu théologale et « la charité », l'auréole.

1. Un homme disparu

I gn'aveuve on côp à l' Ronmalin, traze djoueux qu'estainnent échonne.

Dins zels i gn'aveuve onque — on seûl! — qu'esteuve one miette toqué. I s'avise di compter ses camarades, et i s'aperçoit qu'il ès manque onque.

— *Taisse-tu, di-st-i one ôte, t'es fou!*

— *Commint! di-st-i. Ti et mi, ça fait onque... (et i compte jusqu'à douze). — Où c' qu'il est l' treizième, ainsi? »*

I court rat'mint au pusse, po vôte s' i n'estait nin tchèyu d'dins, et il y voit s't ombre.

— *Vos vèyez bin, don! di-st-i aux autes. Dispêchans-nos, fians rat'mint one chaule di voleur; comme dji sos l' pus s'cert, dji tairais l' biêrd do pusse.*

Et les v'là chacun s' tinant à l'aute pa les pôds, po-z-aller r'crair li nêyi au fond do pusse.

Ohi mais, ça div'net pèsant, et nosse toqué qui sintet qu' ça n' p'let nin durer, crie :

Il y avait *un coup* au Ronmalin (1) treize joueurs qui étaient ensemble.

Parmi eux, il y en avait un — un seul! — qui était un peu « timbré ». Il s'avise de compter ses amis et il s'aperçoit qu'il en manque un.

— Tais-toi, dit-il un autre, tu es fou!

— Comment, dit-il. Toi et moi, ça fait un... (et il compte jusqu'à douze). — Où est le treizième, alors? »

Il court vite au puits, pour voir s'il n'était pas tombé dedans, et il y voit son ombre.

— Vous voyez bien, n'est-ce pas, dit-il aux autres. Dépêchons-nous, faisons vite une « échelle de voleurs »; comme je suis le plus fort, je tiendrai la margelle ».

Et les voilà chacun se tenant à l'autre par les pieds, pour aller rechercher le noyé au fond du puits.

Oui mais, cela devenait pesant, et notre toqué qui sentait que cela ne pouvait durer, crie :

(1) Ransart, se dit en wallon l'Ronsau. On s'amuse à comprendre l'Ron-sot. et « pour ne pas embêter les gens du lieu » on l'appelle le Ronmalin!!

WALLONIA

*énos bon, savoz, mes amis,
i ratchê on côp dins mes
>*

— Tenez bon, mes amis, je vais
cracher un coup dans mes mains! »

*d'là tortos au fond.
l'ispu adon qu' les cins du
n ni volnu jamais pus s'*

Et les voilà tous au fond.
C'est depuis lors que *les ceuz* du
Ronmalin ne veulent jamais plus se
compter.

D'après *Li Marmite*, n° du 13 juin 1897.

2. Toute une série!...

*toudi avet les dgins dè l'
n. On les fêyet passer pou
quarts disant qu' i s'avient
uoe peu d'iesse fraîche.*

On rit toujours *avec* les gens du
Ronmalin. On les faisait passer pour
des trois-quarts (fous), en disant qu'ils
s'étaient jetés à l'eau, peur d'être
mouillés.

*avient voulu arrêter l' ma-
tch'min d' fier avè enne
puis qu' is avient mis des
l'attrapper.*

Qu'ils avaient voulu arrêter la loco-
motive avec une fourche, puis qu'ils
avaient mis des trappes pour l'at-
traper,

*avient pris l' lune, quand
èl dins l'étang Djoclaïr, pou
tche dè Hollande.*

Qu'ils avaient pris la lune, quand
elle luisait dans l'étang *Djoclaïr*,
pour un fromage de Hollande.

*mi, djé dis qu' c'est des
ÿè enne preufe c'est qu' i
homme du Ronmalin qui
mieu deux viloulets qu'in
ÿè qui mindje pu volli in
qu'enne prèrè.*

Mais moi, je dis que ce sont des
mensonges. Et une preuve, c'est qu'il
y a un homme du Ronmalin qui
aime encore mieux deux boulettes de
viande hachée qu'une pomme de
terre, et qui mange plus volontiers
un jambon qu'une poire (1).

Extrait du *Tonnia d'Charlerwet*, n° du 24 juillet 1897.

3. Le chat dans l'armoire

femme du Ronmalin se plaignait de voir les souris grignoter son
Une voisine lui conseilla de mettre le chat dans l'armoire.
le fit, et, le lendemain, le fromage tout entier avait été dévoré.
autre voisine lui expliqua que, probablement, le chat n'avait pas
les souris; et la bonne femme disposa, la nuit suivante, une
allumée dans l'armoire, entre le chat et le fromage.

trait est du même ordre que le dicton facétieux des Liégeois: « Un tel,
st pas gourmand, c'est vrai; mais quand même, il préfère un œuf à une
terre cuite sous la cendre! » *Il aime mix ine où qu'in cromptire*

WALLONIA

Le jour venu, l'armoire sentait la chandelle — et le fromage : il en avait même des bribes dans sa moutache.

La ménagère rossa le chat et se plaignit à une troisième plus avisée, lui dit :

— Evidemment, le chat s'est ennuyé. Pourquoi ne pas avec ?

Conté par M. J.-M. R.

4. Le maieur de Ransart

On voulait nommer un bourgmestre au Ronmalin. On courir les candidats et de choisir celui qui, le premier, atte

La course eut lieu à l'extrémité d'un pré, au milieu du un fossé boueux que l'on devait franchir.

Au signal donné, les candidats partent. Pendant qu'ils veau, qui paissait dans le pré s'effraye, franchit d'un h remporte la victoire.

Dit par le n

ÉNIGMES POPULAIRES

X

Problèmes facétieux

1
*Vingt cent mille âmes dans un
pré. Quibin d' pattes et d'orèyes?*
Liège

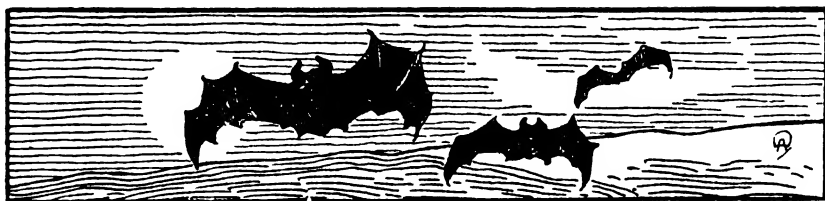
2
*Vingt (vins) tchet o satche! Vingt
(vins) satchèye di tchet! Combin d'
pattes et d'orèyes?*
Beauraing

3
*Treus pommes pindant
Treus cavayîrs passant
Chesqu'onque ènnè prind eune
Quibin 'nnè d'meure-t-i?*
Vottem

1
Vincent mit l'âne
Combien de pattes et
— Quatre pattes

2
Vingt (viens) cha
(viens) sachée de ch
pattes et d'oreilles?
— Quatre pattes et

3
Trois pommes
Trois cavalier
Chacun en pr
Combien en re
— Deux (« Chacu
propre).



CHANSON DE SOLDATS

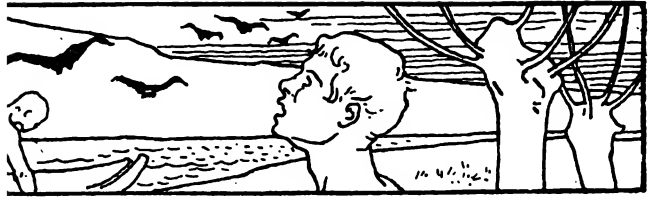
RECUEILLIE A HERVE

Musical notation for the song "CHANSON DE SOLDATS". The melody is written on a single staff in G major (one sharp) and 6/8 time. The lyrics are written below the staff.

Pour en-trer au service du Roy Il faut é - tre grand et bien
droit En-core faut-il sa - voir le ma-nie-ment des ar-mes De
crainte que le ma - jor ne vous donne de sa can-ne

1. Pour entrer au service du Roy
Il faut être grand et bien droit
Encore faut-il savoir le maniement des armes
De crainte que le major ne vous donne de sa canne.
2. Vous les voyez de rang en rang
Les capitaines, les lieutenants,
L'un qui crie halte, et l'aut' qui crie avance,
Et toi pauvre soldat, tu dois prendre patience.
3. La patience que nous prenons
Si jamais la guerre nous avons
Va j' te promets qu'à la première campagne
Les coups de fusil paieront les coups de canne !
4. Qui a composé la chanson
Un jeune tambour du bataillon
Un soir en sonnant la retraite
Faisant l'amour à sa chère Babette.

LAURENT BIHOT.



S NOCES DE LA MÉSANGE

CHANSON LIÉGEOISE

Ëye Coucou Mazindje Qui s'a - vit volou ma - rier Qwand ci

des nôces I n'y a - veut rin po so - per I'a - lou -

la - ri - guet - te Nous dan - se - rons comme il faut.

1
Toucou, Masindje
narier
' djoû des nôces
so per
ette
iguette
comme il faut ».

2
' djoû des nôces
so per
ri c'uerbâ
li tch'ra.

3
avans n' assez
'nn' avans nin
ri le aguesse
n so s'tiesse.

1
 C'était une fois Coucou Mésange,
 Qui s'avaient voulu marier;
 Quand ce fut le jour des nocces
 Il n'y avait rien pour souper.
 L'alouette
 Fallariguette
 Nous danserons « comme il faut » (1)

2
 Quand ce fut le jour des nocces,
 Il n'y avait rien pour souper.
 Voici venu un vieux corbeau
 Avec un quartier de cheval.

3
 De bonne viande, avons nous assez
 Mais du pain nous n'en avons pas.
 Voici venue une vieille pie
 Avec un blanc pain sur la tête.

faut », c'est-à-dire « très bien », wallonisme usuel dans le fran-
 ge.

WALLONIA

4

*Dè blanc pan avans n' assez
Mains dè vin nos 'nn' avans nin
V' shal vinou on p'tit neûr tchin
Qui pihîf dè si bon vin.*

5

*Dè bon vin avans n' assez
Mains dè l'bîre nos 'nn' avans nin
V'chal vinou on viæ hibou
Avou 'n' tonne di bîre à s'cou.*

L'alouette

Fallariguette

Nous danserons comme il faut.

4

*Du bon pain avans nous assez
Mais du vin nous n'en avans p
Voici venu un petit noir chien
Qui pissait de si bon vin.*

5

*Du bon vin avans nous assez
Mais de la bière nous n'en avon
Voici venu un vieux hibou
Avec une tonne de bière au c*

L'alouette

Fallariguette

Nous danserons comme il fæ

Chanté le 19 avril 1891, par *Tonton* (Jeanne) Gérard, de Vottem, près âgée de 45 ans, qui tient la chanson de sa belle-mère. — Nous avons co comme premier vers le texte qui s'adapte mieux au rythme de l'air. On dit dant aussi : *C'esteut l'Coucou et l'Masindje* « C'étaient le Coucou et la Mésang qui est évidemment la forme primitive. Cette dernière leçon a été retrouvée plusieurs personnes du même village qui la chantent sur l'air n° XVI, p. *Recueil d'airs de crâmignons* publié par la *Société liégeoise de littérature wal*. Liège, 1890. Nous avons préféré l'autre air qui ne se retrouve pas dans le recue

O. COLSON



(1) C'est-à-dire, « trainant une tonne de bière ».



LES AMOUREUX

XIII

Extraits du « Jardin d'Amour »

Suite. Voir ci-dessus p. 117

DISCOURS D'AMOUR

*Toucher une demoiselle en la compagnie de plusieurs,
et lui déclarer son amitié. (1)*

T. Mademoiselle, vos bontés et vos bonnes grâces sont
me suis approché de vous; je ne sais s'il ne vous déplaira
liberté que je prends de vous approcher, mais c'est afin de
vous qui est celui que vous aimez et tenez pour votre

MOISELLE. Hélas! je vous assure que la compagnie d'un
ne de votre mérite ne saurait être qu'agréable; au
e me crois indigne de l'honneur que vous me faites, et
de mon serviteur, je vous assure que je n'en ai point, car
pas capable.

Vraiment, je crois que vous vous moquez de moi; car la
et la sagesse que je connais en vous, me font juger et
vous ne pouvez pas être sans être aimée de quelque beau
ne; c'est pourquoi je vous prie de me dire et nommer
votre bien-aimé serviteur, d'autant plus que je désirerais
e connaître, car peut-être vous regarde-t-il sans que je le
le le connaissais, au sortir d'ici je me ferais un plaisir
ouver et je lui ferais un véritable récit des perfections que
es en vous.

it de l'édition Thiriart.

LA DEMOISELLE. Vraiment, vous me croirez s'il vous plaît, mais je vous dis la vérité que je n'ai aucun serviteur, pas même que je sache.

L'AMANT. Je vois bien à la couleur de votre visage, que vous êtes un peu honteuse de me le nommer ; mais ne craignez point, car je ne saurais croire qu'une aussi belle et aussi honnête personne que vous, soit sans serviteur. C'est pourquoi je voudrais le savoir, d'autant plus que je serais joyeux de connaître celui auquel vous prétendez.

LA DEMOISELLE. Vous pouvez croire et dire tout ce qu'il vous plaira ; mais je vous assure que je ne prétends point, ni connais aucun.

L'AMANT. A la vérité, si cela est, je suis bien trompé ; mais je désirerais avoir une telle fille que vous pour maîtresse. Hélas ! je crains que vos amours ne soient remplies de mécontentements par quelques entretiens de votre serviteur. Faites-moi donc cette grâce de me dire qui c'est et où il est, afin que le connaissant, je sache comme il se comporte.

LA DEMOISELLE. Eh ! que vous êtes incrédule. Comment voulez-vous que je vous dise ce que je ne sais pas moi-même ? croyez-le, ne le croyez pas, je vous dis que je ne sais qui il est, ni qui c'est.

L'AMANT. Mademoiselle, je crains encore que ma présence ne vous donne quelque fâcherie ; car si votre serviteur voulait vous parler, assurément je serais cause qu'il n'oserait approcher. C'est pourquoi, si vous le désirez, je me retirerais un peu en arrière et vous dirais adieu ; mais avant de partir, permettez-moi, je vous prie, de vous dire adieu à la faveur de votre serviteur, et cela m'obligera beaucoup, d'autant plus que je crois que votre amour et votre dessein prétendent à un autre qui est cent fois plus capable que moi.

LA DEMOISELLE. Ah ! que vous êtes un grand moqueur de parler ainsi à mon égard, car vous savez très bien que je suis une pauvre fille qui se croit indigne de la moindre de vos attentions.

L'AMANT. Pardonnez-moi, mademoiselle, car maintenant je reconnais tant de grâces et d'honneur en vous, que je m'estimerai très heureux d'être le serviteur de votre serviteur. Obligez-moi donc, s'il vous plaît, de me dire avant que je me sépare de vous, qui est celui que vous prétendez, car si vous n'en avez point comme vous le dites, et que je fusse digne de vos mérites, je prendrai la liberté de m'approcher encore plus près de vous pour vous chérir comme votre bon et fidèle serviteur.

LA DEMOISELLE. Ah ! que vous dites bien ; mais mon esprit et mon savoir ne sont plus capables de rendre réponse à vos demandes. Car une simple fille, comme je suis, ne mérite pas d'être votre maîtresse et n'est pas digne d'avoir un tel serviteur que vous, au contraire, je

ais bien heureuse d'être votre servante. C'est pourquoi, si is me dites est pour rire et pour vous moquer de moi, je de vous retirer et de chercher une autre fille qui vous passe-temps.

NT. Quoi? Mademoiselle, m'estimeriez-vous si imprudent ant de vouloir me moquer de celle à qui mon cœur n'aspire servir et honorer tout le temps de ma vie et de tout mon 'aimerais mieux mourir que d'y penser; mais je vois que nez de me dire votre volonté. Ne craignez point, je vous en ar c'est à ce coup qu'il faut ouvrir son cœur et parler à son serviteur.

MOISELLE. Je confesse que je suis simple, mais à Dieu ne ie suis pas si sotte que de m'engager et croire légèrement à s; mais puisque vous dites qu'il est temps d'ouvrir son dire la vérité de ses désirs et pensées, obligez-moi, je vous ie dire le premier si ce que vous me dites de bouche est dans votre cœur, sans feintes, ni mauvaises intentions de ar, ou bien pour se railler de moi.

NT. Pardonnez-moi si je vous importune, c'est le grand 'amitié que je vous porte qui me foute si hardiment parler, faire savoir véritablement que tout le désir de mon cœur et mon esprit sont de vous aimer et servir, et être aimé et ous. Puisque vous me dites et m'assurez que vous n'avez vîteur, dites-moi, de grâce, ne voulez-vous pas bien que je bien-aimé.

MOISELLE. J'aime l'honneur de Dieu et de tout le monde -vous davantage?

NT. Voilà bien dit; mais vous pouvez encore mieux dire à , si seulement vous eussiez dit oui. Mais j'aperçois bien t que celui qui aurait l'amitié d'une fille sage comme vous, eux. C'est pourquoi je vous prie, sans plus tarder, de me nement si vous m'aimez et me voulez tenir pour votre fidèle

MOISELLE. Vous êtes un peu trop importun, l'affaire ne tant que vous dites; car on dit qu'il faut connaître avant

NT. Il est vrai, Mademoiselle; c'est pourquoi vous ayant déjà par plusieurs fois si honnête fille, je m'estimerai très j'étais le serviteur d'une demoiselle comme vous; à toute oudrais être auprès de vous, pour vous dire toutes mes est pourquoi, ma chère, si vous voulez me faire ce bien et ie m'accepter et me vouloir pour votre serviteur, ah! que

ce serait une bonne fortune pour moi, car j'aurais le bonheur que j'ai désiré toute ma vie, et serais très-satisfait de vous avoir rencontrée pour me voir aujourd'hui honoré de vos bonnes grâces. Dites-moi donc, pour la dernière fois, si celui que vous aimez est près de vous ou non.

LA DEMOISELLE. Vous savez ce que je vous ai déjà dit, que j'aime l'honneur sur toutes choses.

L'AMANT. Quoi ! me croyez-vous si méchant et si malheureux que de vouloir quelque chose contre votre bien et bonheur ! Non, ne différez donc plus maintenant à me dire votre volonté, remplissez mon contentement, oui ou non : si vous le faites, ce sera m'obliger de vous être fidèle serviteur tout le temps de ma vie. Mais moi qui suis petit serviteur, je crains que vous ne fassiez guère de cas de moi ni de ma personne, toutefois je suis bon et de bonne volonté.

LA DEMOISELLE. Je ne doute plus de votre désir et bonté, ni m'inquiète de vos richesses, mais vous savez que je ne puis rien faire sans l'avis et le consentement de mes parents.

L'AMANT. Je vois bien que vous, qui êtes fille de maison, ne voulez de moi, qui suis pauvre garçon, et que vous prétendez à un autre plus capable que moi ; mais aussi je m'en doutais bien, qu'il était impossible qu'une aussi belle fille que vous êtes, fût jusqu'à présent sans serviteur. Puisque vous ne voulez pas dire oui, dites-moi donc, non.

LA DEMOISELLE. Pourquoi ne me croyez-vous pas ? Je vous ai dit plusieurs fois et je vous dis encore que je ne connais aucun serviteur ; mais celui qui aura la volonté de m'épouser, doit en parler à mon père et à ma mère, car je ne les veux pas désobliger.

L'AMANT. Vous me dites en vérité que vous n'avez point de serviteur ; moi je vous assure que je n'ai point de maîtresse ; je vous prie donc si vous me jugez digne de vous, de dire oui ; c'est une chose que je désire le plus. Je ne souhaite rien tant que de me concilier votre amitié ; si vous voulez contenter mes désirs, je serais obligé de n'aimer jamais une autre que vous.

LA DEMOISELLE. Pour mettre fin à vos discours, je veux bien dire oui, mais à condition que mon père et ma mère feront ce qui leur plaira de moi.

L'AMANT. Oh ! la belle parole ! le plaisant oui ! je vous assure, la belle, que j'ai le cœur tout content, mais ce n'est pas tout, il faut encore pour assurance de votre amitié, que vous me donniez votre foi et sans vous fâcher, permettez-moi de prendre un doux baiser.

LA DEMOISELLE. J'ai souvent oui dire que trop s'engager est dangereux, c'est pourquoi je vous prie de m'excuser. Toutefois, pour

er de ce que je vous ai dit touchant mon amitié, je ne vous
as un simple baiser, avec tout honneur et respect, qui
t faire comme je crains l'offense, attendez que vous m'ayez

et. Pour accomplir la bonne affection et volonté que je
intenant en vous, je vous prie donc de me faire le plaisir
m'obliger d'une de vos faveurs qui se peut faire en me
bague que vous portez en votre doigt, laquelle partout et
porterai et chérirai en assurance de notre loyale et
amitié.

MOISELLE. Je le ferai volontiers, pourvu que vous permet-
plein pouvoir et libre vouloir de mon père et de ma mère
tout exceptés, et qu'une autre faveur vous me rendiez, pour
de notre affection.

T. Je sais bien que cela est raisonnable, mais je vous prie
silence jusqu'à l'heure de nos fiançailles, car alors j'aurai
une place digne de vos mérites. Prenant donc congé de vous, je
vous prie de m'excuser si je ne vous entretiens pas
longtemps, car je ne sais pas causer ainsi que le font plusieurs ;
j'assure que tout ce que je vous ai promis, c'est de bon
bonne volonté.

MOISELLE. Je vous remercie beaucoup de l'honneur qu'il
me me faire ; je vous promets d'en parler à mes parents, et
de leur volonté à la première entrevue. Vous disant adieu,
votre très humble servante.

T. Mademoiselle, je puis vous assurer que je vais quitter
ce heureux séjour ; c'est pourquoi, pendant cette triste absence,
il sera tellement ennuyeux que les moments me sembleront
être les jours des années entières ; mais quoiqu'il en soit,
le temps et la nécessité nous contraignent de nous séparer, je
vous prie que je n'oublierai jamais l'affection et la mémoire de vos
larmes, jusqu'au revoir qui sera le plus tôt possible

..

*ent l'amant doit saluer et parler à sa Maitresse
à la revue. (1)*

Mademoiselle, comment vous êtes-vous portée depuis
? Je sais bien que j'ai trop tardé de vous venir voir, car
nouveaux les heures semblent des jours et les jours des ans ;
je vous prie de m'excuser d'autant que cela a été malgré moi et
mon regret.

dit de l'édition Thiriart.

WALLONIA

LA DEMOISELLE. Hélas! mon cher ami, je suis si heureux de vous revoir en bonne santé! votre couleur me fait voir que vous n'avez point été malade, de quoi je suis fort contente, pour le fait du retardement, ne vous excusez point, je crois qu'il n'y a rien qui presse.

L'AMANT. Dites-moi, de grâce, comment se passent les choses, en avez-vous parlé à vos parents, ainsi que vous m'avez dit?

LA DEMOISELLE. Oui, mon ami, ils l'ont fait, et ils désirent qu'il soit bientôt accompli, si vos parents

Comment le Garçon doit parler au Père de la Demoiselle pour demander en mariage. Après l'avoir salué.

Je vous prie, Monsieur, d'excuser la liberté que j'ai de venir chez vous, pour vous demander la permission de vous adresser la parole, mademoiselle votre fille, ayant grand désir de vous connaître, et vous m'en jugez digne.

Réponse du Père. Je vous remercie, Monsieur, de votre visite; mais cette affaire demande un peu de temps, veuillez me pardonner si je ne vous rends pas réponse plus tôt, n'ayant pas encore l'honneur de vous connaître, et ayant besoin de quelques jours pour prendre des informations.

Le Garçon. Je vous assure que je ne manque de rien, et si Dieu m'accorde la grâce d'être votre gendre, je vous en donnerai autant de contentement, que si j'étais votre ami.

Adieu, Monsieur, jusqu'au revoir; je me recommande à votre bon souvenir. (2)

Manière de présenter l'anneau conjugal à sa Maîtresse, après que le contrat est passé.

Ma chère amie, puisqu'il plaît à Dieu et à moi de nous unir, et qu'aujourd'hui j'en ai la certitude, recevez de ma part ce que vous donne, pour assurance de mon amitié. Et de ma part, si vous le mettez au doigt, je vous fais la maîtresse de toutes les affections de mon cœur.

Réponse. Monsieur et cher ami, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, d'autant plus que vous le faites pour avoir mérité cette faveur; mais s'il plaît à Dieu de me conserver la vie, je vous promets que vous n'avez rien à plaindre de moi.

(1) Ce paragraphe et le suivant, extraits de l'édition de 1789.

(2) L'édition Thiriart dit : « Je me recommande à votre bon souvenir !... »

Prière d'un Amant promis. (1)

Ô tout-puissant, qui de rien avez fait le ciel et la terre et bâti l'homme à votre image et ressemblance, je vous supplie d'infinies de m'avoir assisté et préservé jusqu'à ce jour et prétends entrer au saint Sacrement de Dieu et de vous obéir à vos saints commandements, légitimement faire de moi un homme de bien et de votre genre humain. Assistez-nous en celui-ci pour nous préserver de tout mal et de tout péché pendant tous les siècles. Ainsi soit-il.

. . .

LETTRES GALANTES. (2)

Lettre d'offre de service à une Demoiselle.

Mademoiselle,

Comme j'ai à vous estimer plus que toutes les personnes du monde, je me propose aujourd'hui à vous offrir mes très-humbles services, et à vous assurer en même temps, s'ils vous sont agréables, que j'ai jamais la résolution que j'ai prise d'être toute votre.

Votre, etc.

Lettre des Demoiselles aux Lettres d'offre de service.

Monsieur,

Je ne puis pas à m'excuser de ce que je ne vous réponds point à votre lettre, parce que mes volontés dépendent absolument de mes parens; c'est à eux à vous apprendre ce que je vous en dirai de moi. La bonne volonté pourtant que vous me faites, me me fait à vous assurer en reconnaissance que je serai toute votre.

Votre, etc.

Lettre d'une Demoiselle pour lui déclarer qu'on l'aime.

Mademoiselle,

Comme la peine que l'on ressent, lorsqu'on doit vivre avec une personne que l'on aime n'est pas! Oui, Mademoiselle, je vous, des momens de mélancolie si terribles, que je ne puis en grand service, si vous pouviez m'aimer véritablement; cessez les mêmes sentimens que j'ai toujours eus pour vous, les occasions, mon cœur ne vous trahit point: mes scrupuleux en votre faveur, que quand vous seriez

art.

Paris l'édition de Boubiers.

présente et que vous m'aimeriez, comme vous y êtes obligée par un juste retour, vous n'auriez aucun sujet de vous plaindre, puisque je suis véritablement,

Mademoiselle,

Votre, etc.

Déclaration à une Demoiselle qu'on n'a vue qu'un moment.

J'ai mille choses à vous dire, Mademoiselle, et rien ne se présente à ma plume; il existe un tel désordre dans mes pensées, que je ne puis vous exprimer aujourd'hui tout ce que je ressens pour vous : accordez-moi, je vous prie, un seul jour, afin que j'aie le loisir, non-seulement de vous faire lire jusqu'au fond de mon cœur, où vous réglez si impérieusement, que c'est trop peu de vous dire que je suis tout à vous, et plus que votre imagination ne vous sauroit représenter.

Mademoiselle,

Votre, etc.

Lettre pour demander réponse à une Demoiselle.

Mademoiselle.

La résolution que j'ai prise de vous servir toute ma vie, est trop importante à mon repos, pour ne pas vous supplier encore une fois de me dire si elle vous est agréable. J'espère cette faveur de votre bonté, comme vous devez attendre de mes devoirs tous les respects qu'on peut rendre à votre mérite. Je ne vous importunerai jamais pour autre chose, ne pouvant être content si vous ne me croyez,

Mademoiselle,

Votre, etc.

Réponse à ces Lettres pour les Demoiselles.

Monsieur,

Je vous remercie infiniment des deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : mais je vous dirai pour réponse que vous n'en devez point attendre d'autre de moi, n'ayant de liberté que celle que je prends de vous en assurer. Ce n'est pas que je ne reconnoisse l'honneur que vous me faites ; mais, quoique sensible, je n'ai pas plus de pouvoir, en la qualité que je porte de fille. Je suis,

Monsieur,

Votre, etc.

Lettre à une Demoiselle sur son absence.

Mademoiselle,

Je ne sais quelle idée vous aurez de l'état de mon cœur. Je n'eus jamais tant d'envie de vous voir, et jamais je ne vous aimai si fortement, que depuis que je ne vous vois plus. Ce n'est pas que votre présence ne m'ait toujours fait un plaisir sensible ; mais on ne sait guère ce que valent les félicités dont la tranquillité dure trop longtemps. Il faut quelquefois souffrir la peine d'en être privé pour en

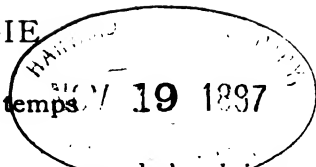
jouir avec plus de plaisir, et pour savoir mieux de quel prix sont ses douceurs. Je m'en aperçois maintenant, Mademoiselle : les obstacles irritent mes désirs ; et cette distance qui me sépare de vous, ne sert qu'à m'unir davantage. Tirez-moi de cet abîme de douleur où je languis ; permettez-moi d'aller chercher la vie et le repos auprès de vous, ou daignez me rendre ici l'un et l'autre par votre heureux et prompt retour, si vous voulez que je vive pour être toujours,

Mademoiselle,

Votre, etc.

MÉTÉOROLOGIE

La Pronostication du temps



ERA-T-IL humide ou sec? Aurons-nous de la pluie ou de la gelée? Autant d'apostrophes qui se croisent dans la conversation journalière, et suscitent toujours autant de réponses péremptoires — M. Tout-le-Monde étant, comme on sait, maître ès-sciences météorologiques. Après tout, on s'est bien complu à lui accorder plus d'esprit qu'à Voltaire; et, si l'on allait au fond des choses, il est probable qu'on ne pourrait lui refuser, en matière de prédiction du temps, plus de flair qu'à nos savants en chambre.

Il est certain que parmi les savants prédicteurs, le plus petit nombre se compose d'astronomes amateurs qui spéculent sur les mouvements sidéraux plus ou moins étrangers à notre planète; les autres, membres de nos observatoires, se basent sur les résultats que leur fournit le service, assez mal organisé encore, de la météorologie, d'après des appareils dont les qualités d'enregistreurs ne sont point incontestées. Tel est, du moins, l'avis d'un savant belge (1) qui, tenant compte des erreurs fréquentes commises de part et d'autre, en reste à préférer à l'étude scientifique faite dans l'isolement du cabinet, l'empirisme basé sur l'observation de la nature.

Les interprétations par nos paysans et nos marins, des faits observés, sont, cela va de soi, parfois erronées par suite de l'ignorance de l'observateur. Il en est ainsi notamment d'un grand nombre de pronostics tirés de certaines dates de l'année. Quand le paysan nous dit que le temps qu'il fait tel jour présage le temps qu'il fera six mois plus tard, il a grande chance d'erreur, malgré la

(1) LÉON DUMAS, *La physique météorologique*, 1896, dernier chapitre.

tradition. Ses prédictions du temps de saison à saison sont tout aussi contestables. Il vous dira : Après été sec, hiver rigoureux ; après été chaud, automne orageux ; après hiver brumeux viendra sûr printemps sec, etc. etc. Et après lui (ou contre lui) des savants ou pseudo-savants vous diront la même chose (ou le contraire). Que croire ? Le paysan n'hésitera pas à vous affirmer que de mémoire d'homme, il en a toujours été comme il vous l'affirme ; mais après une petite digression, il conviendra « qu'à présent, tout cela est bien changé ». De son côté, le savant, qui tout-à-l'heure, invoquait l'influence du soleil, finira par s'en tenir au terme vague de « probabilités », terme, en somme, indigne de son nom. D'ailleurs, dit justement M. DUMAS, « comment attendre une fixité des phénomènes, — seule base de la prévision — d'une planète qui, dans l'espace et le temps, modifie ses rapports de distance avec l'astre vivifiant ; dont l'atmosphère change continuellement de densité et tend à être résorbée ; dont la surface présente des rapports d'une réduction continue entre l'étendue des eaux et celle de la terre ; dont l'orographie se transforme lentement par les eaux, brusquement par les phénomènes sisméologiques et volcaniques ; dont une vie animale prépondérante détruit les autres vies et notamment la précieuse couverture sylvestre ; dont les oscillations lentes de la rotation déplace les pôles, etc. »

Si la possibilité des prévisions météorologiques à longue échéance fait l'objet de très nombreuses discussions entre les savants et les empiriques, il est un terrain où la « science » du paysan — et, après lui, celle du savant — deviennent plus probables : c'est dans la pronostication du temps qu'il fera demain ou tout-à-l'heure. Ici, le paysan triomphe — et la météorologie officielle n'intervient que pour corroborer, dans la plupart des cas, la « sagesse des anciens ».

Certes, les interprétations, par les campagnards ou les marins, d'un fait observé, peuvent être erronées parce qu'ils oublient parfois de corroborer l'un par l'autre. De ce que les poules battent des ailes, il est imprudent de conclure qu'il pleuvra ; mais si cinq ou six ou dix autres observations de même sens viennent s'ajouter à celle-là, la probabilité s'accroît d'autant et peut devenir une certitude si, levant les yeux au ciel, le paysan y voit des signes aussi frappants. Il est certain, néanmoins, que les faits naturels sur lesquels le paysan base ses pronostics sont généralement tous et chacun dignes d'attention.

On s'en apercevra aisément en parcourant les détails qui suivent. A côté de quelques absurdités, les « remarques du vieux cultivateur » — comme les appellent nos bons almanachs — ne manquent ni

d'intelligence, ni de variété, et elles témoignent d'une quantité d'observations traditionnelles vraiment incalculables.

Disons en terminant que nous n'avons pas cherché dans les livres la justification de ces pronostics — ce qui eût été possible, notamment pour ceux qu'on tire de l'aspect des nuages. Nous donnons ce que nous avons recueilli à bonne source traditionnelle et orale — sans plus.

. . .

Pronostics recueillis en Hesbaye.

1. *Pronostics tirés des animaux.*

SIGNES DE BEAU TEMPS. — Le matin, les moineaux criaillent, les pies jacassent de très bonne heure; le coq chante en dehors de l'heure habituelle; les guêpes se sont montrées en grand nombre. Dans la journée, les cricris du foyer chantent en grand nombre et sans cesse; de nombreux fils de la Vierge couvrent les prés; les hirondelles volent très-haut; les abeilles vont butiner très loin et rentrent tard, de même que les pigeons, qui sont allés picorer aux champs (*les colons ont stu tchamp*). On a vu des rainettes monter aux arbres. Le soir, les vers luisants brillent plus qu'à l'ordinaire; les éphémères volent en colonnes nombreuses qui s'élèvent dans les airs; les poules se couchent de bonne heure; les chauves-souris volent silencieusement en grand nombre. La nuit, les araignées travaillent à leur toile, le rossignol chante à voix claire et fort longtemps.

SIGNES DE PLUIE. — Les pigeons se posent sur le toit et présentent le jabot au levant. Les hirondelles rasent la surface du sol. Les oiseaux lustrant leurs plumes. Les poules se grattent rageusement et se vautrent dans la poussière (*les poyes si pouylet et elles si k'houtrihet*). Les canards et les oies battent des ailes, crient et se baignent avec délices. Les bêtes à cornes mettent le nez au vent, aspirent bruyamment l'air; elles se rassemblent aux angles des prairies ou à l'ombre, en plaçant leur tête en arrière du vent. Les moutons quittent le pâturage à regret. Les ânes braient longuement et fréquemment. Le chat se passe la patte derrière l'oreille. Les coqs battent des ailes et chantent fréquemment. Les moineaux s'assemblent en troupes nombreux, à terre ou dans les haies, et poussent tous ensemble des cris incessants. Les grenouilles croassent. Les abeilles ne s'éloignent guère. Les moutons et les chèvres sautent et se battent. Les taupes poussent plus que d'habitude. Les chiens paraissent engourdis, ou mangent de l'herbe. La caille répète fréquemment son cri.

SIGNES DE PLUIE IMMINENTE. — Les vaches lèchent le salpêtre

WALLONIA

suinte de la muraille. Les abeilles reviennent tôt et toutes ensemble. Les chiens inquiets grattent la terre. Les fourmis transportent activement leurs œufs. Les limaces font leur apparition. Les pigeons sont revenus tôt; ils se tiennent sur les toits de la ferme, ils quittent pour un instant en un vol agité, brusque et en cassant nettement sa direction (*les colons spittet*).

SIGNES DE CALME PROCHAIN. — Les moineaux reprennent leur vol par grand vent. Les taupes sortent de leur trou.

SIGNES DE VENT. — Les bêtes à cornes font des sauts et secouent vigoureusement la tête. Les moutons deviennent folâtres et s'entre-jouent. Les porcs mordillent et transportent la paille de leur litière, ils se secouent la tête. Les chats grattent les arbres et les murs. Les oies étendent leurs ailes et s'essaient à voler. Les pigeons secouent fortement des ailes en volant.

SIGNES DIVERS. — Si le chat tourne le dos au feu, il gèlera. Quand les mouches piquent plus que d'habitude c'est un signe d'orage prochain. Au printemps, quand il reste une pie au nid, signe de beau temps; si les deux le quittent ensemble et s'absentent, signe de beau temps constant. Tous les vingt-quatre heures, l'araignée opère des changements à sa toile; ces changements quel que soit le moment où ils se produisent présagent plusieurs heures de temps clair et sec.

2. Pronostics tirés des astres.

Quand le soleil luit par grand vent, signe de pluie. S'il est rouge au soir, il fera beau le lendemain; s'il est rouge le matin, il pleuvra au soir. Si le soleil reste environné de nuées, c'est un signe de pluie; si elles sont jaunes, c'est tempête; rouges ou rousses, signe de vent. Un rayon de soleil qui passe entre les nuages (*li baguette dè bon*) annonce de la pluie. La pluie qui commence au lever du soleil dure généralement de longue durée.

La lune claire, sans taches noires, sans cercle rouge à l'entour, annonce beau temps; si l'on aperçoit quelques taches noires dans son disque, et deux ou trois cercles autour de l'astre, cercles noirs et rouges, il tombera une grande quantité d'eau. En été, la lune qui est rouge à son lever, pronostique grande chaleur; lorsqu'elle se lève claire en se levant, on peut attendre du beau temps. Si l'on voit la lune en son quartier, environnée d'un cercle obscur du côté le plus noir, c'est signe de pluie; s'il rougit, c'est grand vent; s'il est rouge, c'est tempête, grêle ou foudre. En été, si le croissant a les cornes claires, c'est beau temps; si elles sont troubles, c'est mauvais temps.

WALLONIA

Les couronnes blanchâtres (halos) autour des astres signe de pluie. Si les étoiles sont plus étincelantes que d'habitude et qu'elles semblent changer de place, signe de grand vent. Si elles paraissent troubles, c'est brouillard ou pluie, et si le vent qui souffle ne cesse alors, il continuera longtemps.

Quand on aperçoit au ciel *li vôte di St-Djâcques* « le St-Jacques » dite aussi *li tchâsséye romaine* « la chaussée (lisez la voie lactée), c'est un signe de beau temps.

Si l'horizon est dépourvu de nuages et qu'il ne souffle ni vent, sauf de bise, c'est un signe certain de beau temps. Si, au contraire, un orage, dès qu'on voit au ciel « assez de bleu pour faire un œuf », à la Vierge et des braies à l'Enfant Jésus », l'orage est probable. Le lever ou au coucher du soleil, l'air est clair et net, le beau temps est probable. Le soir rouge et le matin blanc sont le souhait du

(A suivre)

O. C



DANSES VIEILLES

RECUEILLIES A BURNONTIGE (ARDENNES)

N parlant des bals de la St-Martin, en Ardennes, M. Pirson signalait, ci-dessus p. 73, les trois danses principales du pays, *l'Amoureuse*, *l'Allemande* et *li Maclotte*. Grâce à la bonne obligeance de MM. Tromme et Louon nous sommes parvenus à constituer la collection de ces vieux airs qui, aux fêtes villageoises du canton, égalaient le peuple depuis des temps immémoriaux.

Ces vieilles danses, avec *li Passe-pîd*, celui-ci moins pratiqué cependant étant donné la difficulté des pas, se dansent notamment à Burnontige le dimanche après la St-Martin, jour de « la fête », le lundi d'après et l'octave, c'est-à-dire le dimanche suivant, dans les principaux cabarets de la localité. Le premier jour, le bal, si l'on peut ainsi s'exprimer commence à la nuit tombante et dure jusqu'au matin ; le lundi, après la messe jusqu'à midi, heure du dîner, et l'après-midi jusqu'au matin ; l'octave, comme le lundi.

L'orchestre se compose du seul violoneux — *li djoueux* « le joueur » — qui, dépositaire de la tradition, ne manque pas, avant de donner le premier coup d'archet, de faire un grand signe de croix. Assis sur une chaise posée au haut d'une table, c'est lui qui satisfait aux goûts anciens — et, aujourd'hui, malheureusement aussi, aux goûts nouveaux — de son pied marquant le pas des danses et s'oubliant même jusqu'à *tarlater*, chanter sur des trallala énergiques, lorsque son grinçant instrument ne parvient pas à dominer le bruit que font les danseurs ne se trémoussant.

Le *djowoux* est engagé pour toute la fête par le cabaretier qui le paie trois ou quatre *pèces*, quinze ou vingt francs. Les amateurs ne défraient le cabaretier que sous forme d'une « tournée » de petits verres. De son côté, le *djowoux* touche, pour les trois danses. — l'Amoureuse, l'Allemande, li Maclotte, — un sou de chaque cavalier. Parfois, pour une goutte de *péquet*, il accorde pour la *rawette* « le surplus » une quatrième danse — *ine bonne vive maclotte*. Le passe-pied, comme nous l'avons dit, se danse rarement, et il se paie à part.

Ce sont là, à présent, les danses des « vieux ». La jeunesse préfère les nouvelles danses, polka, valse et autres. C'est le progrès !

Nous devons, en terminant, remercier M. P. VAN DAMME, organiste à l'église S^{te}-Foy à Liège, qui a orné ces airs de danse d'un accompagnement pour piano dont on goûtera le charme vieillot et la délicieuse naïveté.

O. C.

L'Allemande



2. L'Amoureuse

Fin

1^o 2^o D. C.

The musical score for 'L'Amoureuse' is written in 2/4 time. It consists of four systems of piano accompaniment. The first system has six measures. The second system has six measures, with the word 'Fin' written above the fifth measure. The third system has four measures. The fourth system has four measures, with the first two measures marked '1^o' and the last two marked '2^o D. C.'. The notation includes treble and bass staves with various musical symbols such as notes, rests, and accidentals.

3. Li Passe-Pid

The musical score for 'Li Passe-Pid' is written in 3/4 time. It consists of a single system of piano accompaniment with five measures. The notation includes treble and bass staves with various musical symbols such as notes, rests, and accidentals.

Fin

D. C.

This musical score is for the piece 'Wallonia'. It consists of three systems of piano accompaniment. The first system contains measures 1 through 5, with the word 'Fin' written above the final measure. The second system contains measures 6 through 10. The third system contains measures 11 through 14, with the instruction 'D. C.' (Da Capo) written above the first measure. The key signature is one sharp (F#), and the time signature is 2/4.

4. Maclotte

Fin

This musical score is for the piece '4. Maclotte'. It consists of three systems of piano accompaniment. The first system contains measures 1 through 5. The second system contains measures 6 through 10, with the word 'Fin' written above the final measure. The third system contains measures 11 through 14. The key signature is one flat (Bb), and the time signature is 2/4.



5. Vive Maclotte

Second system of musical notation for "5. Vive Maclotte". It consists of two staves, treble and bass. The key signature has one flat (B-flat). The time signature is 6/8. The music features eighth and sixteenth notes in the treble and eighth notes in the bass. The first measure has a tempo marking "Allegro". The fourth measure has a "Fin" marking. The eighth measure has a "D. C." (Da Capo) marking. The music features eighth and sixteenth notes in the treble and eighth notes in the bass.



L'ÂNE ET LE CHEVAL EN ASSAUT DE PARESSE

Fable

Timps dè vîx testamint, adon qu' les biesses djâsît, c'esteut n' fêye on dj'vâ et ine âgne, paret, qu'estîl ès même sitâf.

Li dj'vâ qu'esteut sûti, lu, fêve simblant dè mâ magnî et d'esse malåde.

Ça fait qu'on fêve fer tot l'ovrêge à l'agne.

On djoû à l' nute, l'agne si plain-dève d'esse nahîle.

« Fais comme mi, sottle mi corce, di-st-i li dj'vâ.

— Quimint fez-ve, don?

— Dji n' mague waire et dji fais les qcances d'esse malåde... et on m' lait tranquille! »

Li lêddimain l'agne ni vola rin prinde. Mais adon l' maisse attêla li dj'vâ.

Ci-cial tûsa tote li djournêye qu'il aveut fait 'n' boulette dè d'ner ses plans à l'agne.

L'à l' nute, comme is djâsît co leu deus, l'agne li d'manda çou qui l' maisse aveut dit.

« Il a dit qui s'i n' t'allère nin mîx d'main, qu' i t' toucreut.

— Oh bin, dji magn'rès, di-st-elle l'agne. »

Et li dj'vâ fourit tranquille, èdon, lu, vous-dje dire!!

Au temps du Vieux Testament, alors que les bêtes parlaient, il était une fois un cheval et un âne, *paraît*, qui étaient dans la même étable.

Le cheval qui était fatigué, lui, faisait semblant de mal manger et d'être malade.

Ça fait qu'on faisait faire tout l'ouvrage à l'âne.

Un jour au soir, l'âne se plaignait d'être fatigué(e).

« Fais comme moi, sottle ma queue, dit le cheval.

— Comment fais-tu, donc?

— Je ne mange guère et je fais semblant d'être malade... et on me laisse tranquille! »

Le lendemain l'âne ne voulut rien prendre. Mais alors le maître attela le cheval.

Celui-ci songea toute la journée qu'il avait fait *une boulette* (sottise) de donner *ses plans* à l'âne.

Le soir, comme ils parlaient encore eux deux, l'âne lui demanda ce que le maître avait dit.

« Il a dit que s'il ne t'allait pas mieux demain, il te tuerait.

— Oh bien, je mangerai, dit-elle l'âne. »

Et le cheval fut tranquille, n'est-ce pas, lui, veux-je dire!!

Recueilli à Beaufays, près Liège.

ÉDOUARD MONSEUR.

OLKLORE CHEZ NOS ÉCRIVAINS

II

Deux chansons dans la note populaire

* * *

Au-dessus du jardin blanc
plane un petit lilas frêle,
au-dessus du jardin blanc
plane un petit lilas blanc.

Ses parfums troublent l'étang
et sur le jardin en neige,
plane un petit lilas blanc,
sur la neige du printemps.

Il s'agite sous le vent
comme une petite âme en peine,
semble appeler des enfants
assis dans le jardin blanc...

On coupa le lilas blanc
avec des cris d'allégresse,
on coupa le lilas blanc
et pleura le beau printemps.

* * *

O la belle pourquoi pleurer,
pourquoi pleurez-vous ?

Je pleure sur mon chevalier,
le connaissez-vous ?

Quand il partit à la guerre,
je l'entends encore,

Il me dit : crois et espère,
prends mon anneau d'or !

Et j'aurai à la bataille
ton cœur près du mien,

Pour fêter nos fiançailles
au retour prochain...

Son cheval dans la poussière
l'emporta un soir,

Et je passe ma vie entière
sur le chemin noir.

Mon chevalier est-il mort ?
j'attends et je pleure.

Hélas, hélas es-tu mort ?...
Reviens ou je meurs !...

RICHARD LEDENT.

Extraits de : *Le Petit Paroissien*, livre de vers. Imprimé par Mathieu THÔNE, à Liège, édité par LACOMBLEZ, Bruxelles. 1897.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885, par V. CHAUVIN, professeur de langues orientales à l'Université de Liège. — Fascic. II. Kalilah. — In-8, IX et 239 pages. Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1897. Prix 7 fr. 50.

Au moment où le remarquable travail de M. Bédier sur les fabliaux a remis en question l'origine orientale des contes du moyen-âge, nous croyons faire chose utile en signalant aux folkloristes le livre de M. Chauvin ; car ce n'est pas seulement une bibliographie du Kalilah, c'est aussi une contribution importante à l'étude des contes orientaux.

En effet, aux pages 81-129, on trouve le résumé des 137 contes du Kalilah, avec l'énumération des auteurs qui en ont parlé et l'indication de rapprochements nouveaux, tirés, pour la plupart, de plusieurs recueils arabes non encore traduits (Moustatraf, Mouhâdarât, Sirâg al moulouk, Tibr, etc., etc.).

Plus loin figurent, résumés et documentés de même, les 53 contes du Lucanor (p. 148-162) ; puis, p. 172-174, les 19 contes Kitâb assâdih, collection qui semblait tombée dans l'oubli ; p. 177-187, les 38 contes du Soulwâne ;

les 79 contes du Fâkihat, ouvrage arabe q
et dont M. Ch. a découvert l'identité avec
, les 24 contes du Galâd ; enfin, p. 225-230
20, d'une collection qui était perdue dans l
squ'à ce jour, deux traducteurs seulement av
n tout, donc, 370 contes ou fables, dont beau
être connus que de quelques arabisants.
les volumes suivants de sa bibliographie, M
le la même façon d'autres grands recueils ara
de sa tâche sera achevée, les folkloristes
aste répertoire, qui les mettra à même de
rien dans la propagation des contes.

J.

broqua-le-Pendu, Chronique ardennai
le 268 p. Godenne, éd. Liège 1895. — Pr
un livre spontané, et d'autant plus curieux
détails folkloriques. Nous n'en résumeror
du reste et qui repose en partie sur des fait
ment que l'auteur s'est gardé de les amplif
e » reste vraisemblable dans tous ses dé
s mystérieuses et terrifiantes, entremêlées d'
nts, la vertu se trouve en fin de compte re
nent puni ; le lecteur se déclarera donc satis
un souvenir agréable.

ce qui doit nous retenir ici, ce sont les c
phie traditionnelle dont M. N. a entrelard
chapitres mêmes de son œuvre ne sont a
ù l'abondance des détails n'a d'égale que l
reproduit deux ci-dessus pages 65 et 103.
de ces articles, du soin avec lequel l'aut
leurs, quoi qu'étant du pays, les souvenirs
rir à ses lecteurs le tableau exact de plus d'u
d'autre part, dans sa description de la foi
lessus p. 65) plus d'une preuve matérielle
de ne perdre aucun détail pittoresque.

it aussi louer la façon dont M. N. a « cam
lertes, il ne faut pas chercher ici la psy
à la mode. Non, mais l'auteur a su en quel
ageois, avec un soin, une vérité tels qu
sur le vif. Tel, ce marchand de bétail conn
quatre lieues ! — On nous le décrit de pied er
l a l'habitude de parler tout seul à haute v
manquent jamais de le saluer de cette ap
la compagnie !... » Tels aussi ces deux insé
allant en course au bourg voisin, tirent à
qui des deux reviendra la place d'homme de c

au cas où cette place deviendrait vacante — et au cas où l'on songerait à eux. Le perdant n'est pas content et récrimine. « Sais-tu, dit-il, qu'on n'emploie pas souvent du bois pour « tirer au fêtu » ? Et puis c'est ordinairement la longue fiche qui gagne. Et puis, il est d'habitude que les parties arrangent les fiches de commun accord et désignent celui qui les tiendra ». L'autre ne répond rien mais se met en posture de prêter l'oreille. « Que fais-tu ? — J'écoute. — Entends-tu quelque chose ? — J'entends une voix. — Une voix ? — Oui, la voix du bon sens. Sais-tu ce qu'elle me dit ? — Quoi donc ? — Elle dit que le vent renverse les châteaux en Espagne. » Le premier sourit ; un peu plus loin, il s'arrête et écoute à son tour : « Qu'y a-t-il ? — La voix du bon sens parle à nouveau. — Tu l'entends ? — Parfaitement. — Eh bien ! que raconte-t-elle ? — Elle me dit que c'est le plus malin qui attrape l'autre ! » Alors, piqué, le second riposte : « C'est possible, mais il arrive qu'elle se montre fort complaisante, et je crois que tu finiras par la faire parler comme les cloches, qui disent tout ce qu'on veut ! » (1).

Comme on le voit, le livre ne manque pas de cet humour parfois si délicat, que dépense si libéralement l'homme du peuple. Et à ce titre il plaira au public, indépendamment des amateurs de choses populaires qui y trouveront à glaner, outre de tels traits, maints détails de folklore adroitement intercalés et consciencieusement rédigés. Il y a lieu de féliciter M. N. et de l'encourager dans cette voie, en lui signalant celle de la récolte systématique pour laquelle son goût très exact des vieilles choses lui serait un guide sur et précieux.

O. C.

Blason populaire de Franche-Comté, par Charles BEAUQUIER. — Volume in-12 de 300 p. Paris, Lechevalier et Leroux, éditeurs 1897. — Prix 4 francs.

Ce beau volume est le résultat d'une véritable enquête s'il en fut, puisque chaque village de la province y a sa liste de sobriquets, dictons et contes satiriques. La Franche-Comté a fait longtemps partie de la Bourgogne ; ses habitants ont donc été jadis complètement confondus avec les Bourguignons. Ceci permet à l'auteur d'incorporer dans son ouvrage les proverbes, dictons et sobriquets par lesquels on blasonnait ces derniers : sujet tout désigné d'une première partie, si l'on y comprend, comme l'a fait M. B., les documents relatifs aux Comtois proprement dits. La plupart de ces brocards sont naturellement assez malsonnants. A les en croire, les Bourguignons sont traîtres, blasphémateurs et entêtés ; ils n'ont ni vergogne ni franchise. Quelques dictons sont cependant flatteurs (ils disent précisément le contraire des précédents !) Mais le propre du blason n'est pas la bienveillance et il en revient bientôt à ses vieilles habitudes ; sa note dominante là-bas comme partout est la satire ordinairement cruelle, souvent piquante. Assez souvent les mots sont grossiers, au sens où nous les jugerions, prononcés parmi nous ; mais le paysan ne brille pas par la délicatesse et M. B. n'a pas voulu expurger sa collection. Les gens qui n'en sont plus au type bellement composé du paysan romantique l'approuveront.

(1) Voir sur l'interprétation du chant des cloches, *Wallonia* t. I., p. 141-2.

Dans l'infinité des dictons relatifs aux villes et villages de la Franche-Comté — dictons fournis toujours en texte patois avec traduction — nous retrouvons bon nombre de vieilles connaissances. Tels, les surnoms d'ânes, de fous, de sorcières, d'ours, de cocus, de loups, de garous, etc., qui se retrouvent dans nos provinces comme en France.

M. B., qui s'abstient régulièrement de commentaires personnels, ne manque pas l'occasion de rapporter les historiettes qui viennent à l'appui des divers blasonnements. Parfois, d'ailleurs, un blason est né d'un fait local qui a remué les imaginations au dehors, soit que les habitants du lieu se soient collectivement amusés à le grossir, soit qu'il ait été réellement typique. Les gens de Champey s'appellent *fouaciers*, parce que, dit l'auteur, ils sont friands de *fouacs*, petits pains blancs de pure farine de froment. C'est bien peu. Mais l'auteur rapporte qu'un jour le boulanger du village fut accusé de vouloir falsifier ses farines : il s'amena chez lui une voiture pleine de lentilles et de vesces. Les habitants mirent le feu à la voiture et cha2sèrent l'homme. Cette furie, peut-être injuste, et qui dut faire du bruit dans le pays, ne fut sans doute pas pour peu dans la popularité du blason. L'aventure a même pu suffire à le créer. L'histoire du Chat-volant de Verviers n'a pas plus de caractère que celle-là. Et elle a créé un blason qui n'a certes ni moins d'humour ni plus d'à-propos topique que celui de Champey.

Il nous paraît que M. B. est un peu sorti de son cadre en rapportant une multitude de *beotiana* au sujet de certains villages. Parfois le *beotianum* a donné lieu à un cri qui, en rappelant le conte, en le synthétisant pour ainsi dire, a le don d'agacer les habitants. Mais ce cri lui-même n'est blason que d'intention, non de fait. On pourrait cependant classer dans les blasons des faits comme le suivant : De ce que les habitants de Z*** ont pris, dit-on, la lueur de la lune pour celle d'un incendie, il s'ensuit qu'on cite couramment la lune de Z*** à propos des méprises niaises. Mais le désir d'être complet dans un ouvrage de l'espèce ne doit pas faire dépasser la mesure. Pour bien poser notre pensée, nous ne serions pas partisans, par exemple, de signaler, comme blasons de Dinant, les innombrables histoires où intervient le mot de *copère*. Le sens même du mot « blason » se restreint aux sobriquets collectifs, aux dictons où interviennent ces sobriquets ou les noms de lieux, et aux histoires ayant pour effet d'expliquer l'application des vocables satiriques. C'est bien ainsi, si je ne m'abuse, que l'ont compris les restaurateurs du vieux mot de « blason » dans son sens folklorique, MM. GAIDOZ et SÉBILLOT, collecteurs du *Blason populaire de la France*.

Cette observation faite, on doit féliciter M. B. des résultats de son enquête et du soin méticuleux avec lequel il a constitué sa nombreuse collection. Les personnes qui s'intéressent au Blason populaire liront cet ouvrage avec le plus vif intérêt et ne manqueront pas d'apprécier, notamment, sa très intéressante préface, qui contient un bon exposé pittoresque du sujet.

O. C.



STEMBERT (VERVIERS)

Je connaissais les éléments d'une
enquête sur la commune de
le patriote, M. Toussaint Car-
rieu, eut la bonne obligeance
de me prêter deux petits manuscrits con-
tenant des anciennes réjouissances
de la commune sous le nom de Francs-Jeux.

En voulant emprunter à mon petit
bagage de folkloriste, je me disposais à rédiger une relation aussi
complète que possible de ces Jeux de Stembert; il m'a paru plus
simple de transcrire textuellement les manuscrits qui, dans un style
naïf mais consciencieux, constituent un chapitre de lecture assez
agréable.

Le premier de ces documents n'est autre que le Règlement de la
communauté de la Jeunesse, pour ce qui concerne les Francs-Jeux.
Cette communauté ou société, réunion des hommes non mariés de
la paroisse, qui se constitue en différents lieux pour parer à l'organi-
sation des fêtes de village n'avait pas, à Stembert, les Francs-Jeux
seuls dans ses attributions; elle s'occupait aussi des autres « festi-
vités », notamment de la Cour du Coucou (2). Mais elle ne jouissait
de la « franchise » qu'en ce qui concerne les Francs-Jeux. Ceux-ci,
en effet n'étaient pas périodiques et avaient un but bien précis :
celui de fournir, quand il en était besoin, de l'argent pour les
besoins de l'église paroissiale; les Jeux avaient donc un but financier
et, dans ces conditions, il y avait lieu à la permission de l'autorité
supérieure; cette autorisation ne devint plus indispensable en droit
dès l'heure où la « franchise » fut accordée, à une époque qu'il nous
est impossible d'indiquer. De la « franchise » résultait la nécessité

(1) [*Recherches historiques sur les communes de Stembert et Heusy*, par Arthur
Fassin. — In-8°. Verviers. Remacle. 1890. — O. C.]

(2) Je l'ai signalé ci-dessus t. IV (1896) p. 157, § 4, premier alinéa.

13° La Jeunesse doit se trouver à l'heure que le Grand-Boursier dira, et mettra son épée comme on la porte ordinairement.

14° Chaque garçon des Jeux doit se contenter d'avoir un verre de Brandevin le matin et un soir. Ceux qui en voudront davantage devront les payer.

15° Il est défendu de jouer avec les épées de peur de se faire du mal.

16° Tous les garçons qui seront des Jeux devront amener chaque une fille après-midi, et une au soir, sans quoi les défaillants devront donner pour chaque fois 10 sous.

17° Tous les garçons des jeux devront se trouver chacun avec leur Boursier pour aller jouer les sérénades.

18° Tous les garçons des jeux doivent se trouver ensemble pour aller à l'église, surtout ceux qui n'auront point d'empêchement légitime.

19° Qu'il ne sera permis à aucun des Jeux de danser avec la pipe à la bouche sous peine d'une amende de 3 sous pour chaque fois.

20° Les quatre porteurs de rubans ne seront pas obliger de mener une fille aux Jeux de l'après-midi mais ils seront obligés d'amener chaque une le soir.

21° S'il se trouve quelqu'un dans la compagnie qui soit réfractaire aux conditions susdites il n'a qu'à dire son sentiment, car en gardant le silence il tiendra toutes conditions bonnes et valables.

. . .

Description des Francs-Jeux

« Je veux montrer les règles que doit observer la Jeunesse dans la pratique des Jeux Francs depuis le commencement jusqu'à la fin, afin que celui qui n'y aurait jamais assisté puisse les exécuter sans le secours de ceux qui y ont déjà assisté (1).

» Voici comment les jeunes hommes font leurs Aprets pour commencer les jeux et ensuite comme ils les commencent.

» S'étant donc enrôlés chez un constitué de la Jeunesse pour donner leurs noms et 40 sous de paye, les plus respectueux ou les plus capables doivent se munir de la permission du Souverain officier de Franchimont, à qui comme de coutume, et selon la tradition des ancêtres on est obligé de faire présent d'une paire de Gant Blanc ou une pièce d'or ou d'argent équivalente, ce qui est pratique que je sais (2) et que j'ai entendu raconté des Bourgeois qui les ont faits l'an 1760 et 1764. Car pour l'an 1749, dont je fus autrefois de la Compagnie et les autres fois antérieures comme en 1732, 1749, 1707 et autres, M. de Stembert qui était Lieutenant Gouverneur voué Héréditaire de la Ville et le ban de Verviers ne donnait point de Permission et ne recevait rien de la Jeunesse que l'honneur qu'on pouvait lui faire. Mais porté pour les intérêts de l'Eglise et pénétré de la Franchise et des

(1) Ces « règles » ne sont donc que traditionnelles, non « réglementaires ».

(2) Lisez : « ce qui est pratiqué, ainsi que je le sais par moi-même, et pour l'avoir entendu raconter... etc.

WALLONIA

les Franes Jeux, il suscita lui-même ceux de 1749 afin de les voir
fois avant de mourir. D'ailleurs comme il était de grand-âge il
a faire bien des fois avec plaisir ; attirant chez lui tout ce qui
and et d'amis pour faire le profit des Jeux ; il est aussi à remar-
temps n'étant point borné pour le faire, un souverain officier
non plus refuser la permission (1).

La permission obtenue, ils doivent ajouter [de l'argent] pour faire
et la mettre dans une maison propre et commode qu'ils loueront
de même se procurer du bon Genièvre et la meilleure marche (2)

pour faire, se procurer des pintes, des verres et des rubans. Savoir :
des robes noires pour les ecclésiastiques, des rubans noirs de la lon-
gueur de quatre quarts, des fins blancs, un pour la Vierge à l'Eglise un pour
le Patron et un pour Ste-Barbe ; un pour M^r le Curé, un pour M^r le
Procureur, un pour M^r le Bourguemestre et chaque Commissaire qu'il y a
dans le lieu car ceux qui peuvent être à Heusy et à Mangombroux (3)
mettent que quand ils viennent dans le lieu. Il est aussi nécessaire
d'avoir des bons Joueurs de Violons pour pouvoir servir en tout

cela [est] ainsi apprêté [pour le jour anniversaire de] la dédi-
cation toujours le Dimanche après la fête de St-Denis, qui est toujours

l'occasion de cette fête solennelle les Jeunes hommes s'assemblent le
matin dans la maison qu'ils ont louée avec leurs instruments [musiciens] pour
jouer les Jeux et ensuite ils présenteront la liste [des inscrits] au
Procureur et aux Commissaires qu'ils auront convoqué auparavant,
mais en cas d'empêchement légitime à quelqu'homme de probité
de la jeunesse et surtout que les uns et les autres qu'il convoque
sont attendus que ceux qu'ils éliront pour Boursiers et porteurs
seraient pour ainsi dire dévoués à ces offices puisque c'est d'eux
qu'il faut tout le règlement et le profit des Jeux, sans regarder s'il y a des
les uns que les autres, il ne faut que de savoir vivre en honneur ;
être prudent, civil, bienfaisant, humble, doux, affable, complai-
sant, il faut regarder au plus vertueux sans s'attacher par respect
pour soi, aux parents ni au tout autre objet contraire à la vertu.

Après l'élection ainsi faite en particulier, ils rentrent dans la chambre
et les hommes se rencontrent, et, ayant demandé silence, un de ces

il est donc bien comme nous le disions : on ne sollicitait la permission
d'organiser les Jeux quand le besoin s'en
pour les travaux de restauration ou d'embellissement de l'église de

et le meilleur marché possible.

Heusy et Mangombroux, à cette époque hameaux de Stembert. Par arrêté
décembre 1837, le hameau de Heusy et une partie de Mangombroux ont
commune séparée. — Chaque commissaire était le délégué, l'élus chargé
de la section aux assemblées communales.

pour servir en tout genre, c'est-à-dire pour la marche du cortège, pour
conduire et diriger la danse,

Messieurs ayant ainsi la liste des Jeunes hommes et les ayant mûrement examinés selon leur désir, [leur dit qu'] ils ont élu pour grand Boursier M. un tel et pour second un tel et pour Boursier de la cave (1) M^r un tel, pour porteur de rubans au grand Boursier, M^{rs} des Telles, ensuite ils prennent un large ruban de couleur verd, long de trois aunes et demi, qui est la livrée du grand Boursier et la lui mettent en écharpe, ensuite un même ruban couleur de feu au second Boursier, et un même, de couleur rouge-cramoisi, au Boursier de la cave. Quant aux porteurs de rubans, on les distingue par une coquarte au chapeau de la livrée (*de la couleur*) des deux Boursiers.

» Cela étant fait de la manière [ainsi] usitée, on prend le règlement des Jeux (2), et on le lit tout haut à la Jeunesse afin de faire observer exactement toutes les conditions qui y sont contenues aux Jeunes hommes qu'ils (*qui*) y doivent acquiescer en disant oui, ou s'il se trouve un a contredire, ou a ne pas se soumettre entièrement aux règles ou conditions, il pourra sortir de la compagnie parmis (*hormis*) laissant les 4 escalins qu'il a donné pour se faire inscrire.

» Cela ainsi pratiqué, le grand Boursier prend les rennes du Gouvernement des Jeux et à dix heures, on se dispose pour les sérénades qu'on joue ordinairement 1^o à St-Nicolas, patron de la paroisse, 2^o au curé, 3^o au Marguier, 4^o au souverain officier s'il demeurerait dans le lieu, 5^o au Bourguemestre, 6^o au commissaire de l'endroit et pas à d'autres et ensuite la Jeunesse prend son repos jusqu'au matin de la dédicace.

» Le jour de la dédicace, la Jeunesse se trouve à la maison des Jeux vers les 8 heures pour commencer les règles des Jeux qui sont tels que j'ai déjà vu célébrer 9 fois, savoir : l'an 1749, 1760, 1764, 1774 et que les autres témoins qui vivent encore peuvent témoigner les avoir vu les années antérieures, comme l'an 1707 comme conté par le tableau de St-Hubert qu'on voit à l'église, l'an 1719, id. par l'autel de Ste-Anne (3) où les dates des années sont posées et qui sont des anciens documents faits par les restes (*benéfices*) des Jeux-Francis.

» La Jeunesse était donc assemblée, les Boursiers sortent et se mettent à la tête. Le Grand-Boursier prend la liste des jeunes hommes et les accouple deux à deux tels qu'ils doivent marcher et se suivre pendant toute la dédicace (*toute la fête*).

» Cela fait, les instruments marchent en jouant vers l'église, le second Boursier donne la droite au premier pendant toutes les marches jusqu'au mercredi matin, jour auquel le second Boursier commence son jeu et dont le premier Boursier rend la droite au second.

(1) Celui qui était chargé de la vente des liqueurs.

(2) Il s'agit de la pièce officielle publiée ci-dessus.

(3) Le tableau représentant sainte Anne a été remplacé lors de la restauration de 1860, par la statue actuelle de la Vierge. La toile a été remise dans les combles de l'église. Quant au tableau figurant saint Hubert, je ne me souviens pas de l'avoir vu ; mais il y a parmi les médaillons signés « V. Renier. 1860 » qui ornent la grande nef, un portrait de saint Hubert et un autre de sainte Anne qui sont destinés vraisemblablement à garder le souvenir des toiles enlevées.

WALLONIA

nt donc arrivé à l'église, le Grand-Boursier prend trois rubans
s au bout comme j'ai dis et donne un à chaque boursier, lesquels
t par la pointe de leurs épées les mettent de cette sorte : le
rsier à la Vierge, le second à St-Nicolas et le boursier de la
e-Barbe.

ait fait, ils retournent directement à la maison des Jeux, et ensuite
ne règle que cette première, ils vont chez Mr le révérend curé
de même qualité au-dessus de la porte puis retournent encore
on et vont encore de même chez M. le Vicaire et en cas que le
officier réside dans l'endroit comme il se peut faire, il faudrait
a même règle pour le respect primaire, mais s'il n'y a point de
r, ils vont directement chez Mr le Bourgemestre attacher le même
dessus de sa porte et ensuite chez les commissaires de l'endroit, de
rent à la maison des Jeux.

règles de rubans étant ainsi achevées, les Boursiers font tenir
suivre quelques hommes de manœuvres avec haches et fliermains
our couper et séparer les hayes qui se trouvent dans le passage
ise (1).

sitôt que les deux Boursiers ont remarqué (*marqué à nouveau*) la
u passage] ils partent ensuite de la maison des Jeux et vont en
che comme ils ont faits aux règles de rubans jusqu'à l'entrée de
s-à-vis de la maison Pierre Demarteau. Ou étant arrivés on fait
lieu du chemin ; les deux Boursiers tirent leurs épées nues, de
e la jeunesse des Jeux. Ensuite le second Boursier prend son
a main gauche et prend de sa main droite la main gauche du
rsier, puis les joueurs d'instruments qui sont derrière eux jouent
. Aussitôt les deux Boursiers se tenant comme j'ai dis avancent
s qu'on appelle contretemps sur la première barrière du passage
reculent ce qu'ils ont avancés et, criant, font encore le même :
it la troisième fois et marquent la largeur du passage avec leurs
mme le premier passage est sans haye, appartenant à M. Beau-
viers, ils avance à pas de Bourrée dans celui (*le jardin*), tenu
ent par M. Denis Brasseur. Etant arrivé au bas de ce jardin, les
usnommés font encore les mêmes pas avant la haye et ensuite
comme devant, puis ayant pris la largeur avec leurs épées les
ommissionnés coupent le passage dans la haye qui fait entrée
de M. A. Desneux. Descendant en ligne droite jusqu'à celui de
urdon et faisant encore les mêmes pas devant chaque haye qu'ils
t et la même mesure, ils entrent dans le jardin de Jacques
i joint au chemin dit : Neuf passage ; de là dans les jardins de
Natalis, du Marguellier ou de la communauté, de M. Nicolas
Antoine Valentin, de Nicolas Hodiamont, de Laurent Dechesne,
ne Niset, de Nicolas Hanlet *et enfin dans celui de Géréon Pas-*
t au milieu le vieux poirier.

sage de Franchise, c'est-à-dire l'itinéraire consacré par l'usage.

» Etant arrivé au dit Poirier, les Boursiers le reconnaissent (*frappent*) par trois coups d'épées ; puis ils remontent un peu à droite et rentrent par un autre passage qu'ils coupent encore en chemin s'il y a hayes. De celui du dit Paschasi dans celui de Nicolas Hanlet en tirant en droite ligne pour prendre leur passage entre la maison et la Grange du dit Hanlet, espace de terrain que les propriétaires et ceux qui ont construit la dite maison ont toujours reconnu passage de Franchise et de là ils viennent en droite ligne jusqu'au chemin qui conduit à l'Eglise (1), ou étant arrivé et ayant fait les formalités comme à la première entrée ils retournent a pas de bourrée, jusqu'au poirier des Jeux ou avant de faire les danses usitées on met un ruban verd de la livrée des premiers Jeux au sommet du dit poirier et ensuite on commence les danses, savoir : seul un tour en bourrée à l'entour du poirier et cela par trois fois, puis pour finir ils se mettent en ronde et danse seulement une danse, et ayant finis, ils rentrent selon le rang et l'ordre que j'ai prescrit dans la maison des Jeux jusqu'à ce que l'on sonne à (*pour*) la Grand-Messe dont ils doivent avoir soin d'y aller tous d'abord (*dés*) qu'on sonne. De même à tous autres offices sans empêchement légitime et le tout en bon ordre.

» Arrivé à l'article d'assister aux offices divins il ne sera pas inutile d'avertir la Jeunesse qu'un des principaux points pour faire briller la dédicace c'est d'avoir de bons joueurs d'instruments, capables de faire honneur et louanges à Dieu par l'harmonie de leurs instruments ; de plus c'est l'église qui fait faire la dédicace pour l'anniversaire de son saint (2), si les instruments n'y harmonient il n'y aura point tant de spectateurs et quoique ce soit une coutume régulière d'y avoir toujours joué il ne s'ensuit pas qu'on peut toujours le faire, il est donc de la prudence de la Jeunesse de se produire la permission du Révérend Curé avant de rien entreprendre.

» Et à moins que d'avoir cette permission je n'entreprendrais jamais les Francs-Jeux. D'ailleurs la maison pastorale est la principale pour mettre les rubans et par conséquent celle qu'on a le plus de profit. Il est donc nécessaire de convenir d'intelligence avec le maître de l'Eglise. D'ailleurs c'est une coutume constante et qu'on a toujours pratiquée.

» Le dernier marié mène la Jeunesse à l'offrande (3) pendant toute la fête, et que personne ne s'est jamais présumé de prendre la marche à la Jeunesse pour aller à l'offrande, étant dans sa franchise regardée comme seigneur de l'endroit.

(1) Voici l'itinéraire tel qu'il serait tracé aujourd'hui : Départ maison Demarteau (*au pusse*). — Jardins Vosse, Hissel, Lemarchand, Caro-Navaux, chemin dit le passage, jardins Jean Dechesne, E. Jaminet, Wilkin, Jaminet, Minguet, J. Lejeune et Schafs où était le poirier des Jeux. De là, un sentier ramenait rue de l'Eglise vers le local des fêtes et le poirier.

(2) L'auteur se trompe ici. C'est pour fêter l'anniversaire de l'érection en paroisse ou *dédicace*, Octobre 1591.

(3) Offrande. On a coutume, aux messes d'obsèques et des grandes fêtes, de passer à la file dans le chœur pour baiser la patène et déposer une obole pour le prêtre officiant. — L'intervention du dernier marié dans un rôle signalé, ordinairement ridicule, est fréquent dans les traditions. Ce personnage se distinguait également à la Fête du Coucou (Voir ci-dessus t. IV, p. 156, fin du troisième alinéa).

la Grand-Messe la Jeunesse attend ses instruments à la porte et prennent leurs filles elles marchent au poirier des Jeux ou trois tours de bourrée, elles (ils) dansent trois danses en rond les; est permis à tous honnêtes Gens de Danser avec elles; les, on retourne à la maison des Jeux, danser quelques danses avec les filles pour le dîner.

Après avoir fait les trois Boursiers prennent chaque un Joueur de piquet et prennent avec eux un porteur de rubans. Ils prennent chaque un village et font le tour dans chaque famille pour remettre les cartes et que les gens dînent afin que l'on puisse profiter des étrangers et des habitants et c'est ce qui fait pour ainsi dire tout le Grand Jeu, parce que ce tour de famille avec le reste des [rubans des] villages rapportent environ cent écus quand le temps le permet, aux Boursiers l'incommodité de [ne] prendre leur réception que bien souvent pendant les vêpres. »

. . .

l'histoire s'arrête ici. Pourtant la soirée avait aussi ses aspects.

« poirier des Jeux » on dansait officiellement. Chaque village devait amener une jeune fille qui, pour être du bal, apportait une obole, selon ses moyens. La donatrice était annoncée et la danse avec d'autant plus d'éclat que sa libéralité avait

été venue, on dansait encore au local des Jeunes gens, qui avait été l'une des deux maisons habitées aujourd'hui par Wilkin-Ladot et N. Cormann.

Après qu'on a délaissé ces Jeux quelques années avant la révolution française. Le 21 février 1780, le magistrat de Stembert ordonné par le Prince-évêque de Liège qui l'autorisait à la reconstruction de la grande nef, commencée en 1773. Les habitants réunis en la salle communale, votèrent l'impôt proportionnel aux administrateurs, pour leur procurer les sommes nécessaires à l'exécution des travaux; il fut aussi convenu de prélever sur la Caisse commune 600 florins brabançons jusqu'à complet. Cette double décision donne tout lieu de penser qu'on ne pouvait plus songer aux Francs-Jeux pour créer des revenus à la Fabrique de l'église... tout en s'amusant et en faisant commerce » — ce qui, en l'espèce, n'a jamais déplu. Un grand-père paternel m'a affirmé maintes fois que son père lui avait vu les Francs-Jeux eurent lieu pour la dernière fois en 1806; mais qu'il n'était-ce là que des « festivités » organisées sous le nom de Francs-Jeux sans avoir le même but.

Il nous reste à dire que la relation donnée ci-dessus ainsi que Règlement n'ont dans le manuscrit aucune date; la personne l'obligeance de qui nous devons d'avoir pu les publier ignore e même à qui ils ont appartenu avant de se trouver dans les vie papiers de famille où elle les a découverts.

ARTHUR FASSIN.

MÉTÉOROLOGIE

Pronostics recueillis en Hesbaye

Suite. Voir ci-dessus p. 149

3. *Pronostics tirés des météores.*

ES nuages moutonnés annoncent : dans l'été, du ve dans l'hiver, de la neige; et en général, changem de temps. En automne, le ciel plein de nuages bla promet la grêle. Les nuages qui, après la plu descendent près de terre et semblent rouler sur champs sont un signe de beau temps. Si les n semblent verticales, en été, et s'il n'y a pas de ro le matin, il viendra de la pluie. C'est également signe de pluie si le soleil couchant darde ses rayons vers de gra nuages (*ti solo sêche à l'aiwe*). Une série de nuées longues à bo imprécis qui se montre au coucher du soleil, offrant vaguem l'apparence d'un arbre, avec la nuée longue figurant le tronc (*ti d' l'âbe*) et une série de nuées en éventail figurant les branches (*ti ti di l'âbe*) constitue un ensemble qu'on appelle : *âbe Abraham*. Qu: *ti cou* de cet arbre est tourné vers l'Ouest et *ti tiesse* vers l'Est, c signe de pluie; si le contraire se présente, c'est signe de beau tem Lorsque au coucher du soleil, les nuages se forment à l'ouest et colorent en rouge, signe de vent et de temps sec; si, au contra l'astre à son déclin est obscurci par des nuages épais et nombre signe de pluie.

Si un arc-en-ciel se montre à l'Orient lors du soleil couchant promet tonnerre ou pluie. Si l'on en voit plusieurs qui soient longue durée dans l'atmosphère tranquille, ils annoncent des trou

l'arc-en-ciel paraît plonger dans une rivière *r-Diè* (1) *a l'cowe* (ou *les pîds*) *ès l'aîve* — c'est signe d'arc-en-ciel sans pluie présage trois jours de beau temps ou trois jours de pluie, ou inversement.

Un lard qui ne tombe pas (en pluie) promet de l'eau. Celui qui annonce un beau temps et qui se relève en laissant nues au ciel les nuages mauvais temps.

Un jour qui commence par *on vint d'Prûsse* ou *vint d'so les* « sur les bois » (forêt d'Hertogenwald) dure longtemps. Un grand vent la gelée blanche du matin se dissipe en un temps devient malsain. Jour sans rosée après jours sans pluie. En automne, la gelée blanche annonce la pluie. En hiver, la gelée blanche annonce le beau temps.

Les nuages près de l'horizon, sans nuage ni orage, sont un signe. Le tonnerre du matin annonce le vent ; celui de midi, celui du soir, l'orage. Le tonnerre continu par un temps annonce une bourrasque ou un fort orage. En hiver, les nuages annoncent le signe de neige prochaine, de vent ou de tempête.

L'ouest dit *vint d' Loraye* « vent de Louvain » ou *vint d' du* « du mauvais trou » annonce la pluie ou la neige. On

vint d' Loraye
l'aîve ou nîvaye

Vent de Louvain
Pluie ou neige

En saison le vent du Sud, dit *bon vint d' France*, ou *le vint*, est le meilleur de tous et amène du beau temps ; il est vacillant par *on tîmps moflasse* « un temps mou » ou chaleur humide, alors il présage de la pluie. Le vent du Nord dit en hiver *bîhe d'Ahe* « bise d'Aix-la-Chapelle » annonce la pluie. En été *li dreute bîhe* « la droite bise », annonce la persistance du beau temps. En hiver *li s* « la bise à bouillons » celle qui procède par violentes rafales annonce la neige ; et *li fenne bîhe* « la fine bise », bise calme maintient et accentue la gelée.

Les vents qui commencent à souffler pendant le jour sont meilleurs que ceux qui commencent la nuit.

Un vent du vent de l'ouest au sud-ouest vers le sud est très bon ; elle est aussi très peu durable. Si elle se produit le jour elle s'embellit, mais pour une période très courte.

La dénomination et l'explication par les illettrés du pays de Liège varient : l'arc [?] de Dieu » et *les r'djets* [dè solo] « les reflets [du soleil] ». La distinction entre la forme mythique et la forme naturaliste...

Il y a cependant une exception : quand le cas se présente en septembre, on est assuré de six semaines de beau temps (1).

4. *Pronostics tirés de diverses sources*

Quand on entend le son des cloches du village voisin plus distinctement que de coutume, s'il fait chaud, c'est signe de pluie; s'il fait froid, le froid augmentera. Quand on voit un clocher plus éloigné qu'il n'a coutume de le paraître, signe de pluie.

Quand l'odeur du fumier ou de la vidange acquiert plus de force, signe de pluie.

Si l'on est las et assoupi avant l'heure, orage ou pluie.

Le froid sensible au talon (souvenir des engelures) est un signe de neige prochaine.

Il fera beau temps si le feu est vif, si la fumée s'élève rapidement. Si, au contraire le feu languit, s'éteint malgré les efforts qu'on fait pour l'animer, si la cheminée fume contre son habitude, tenez pour certain qu'il fera vilain temps.

Quand la braise paraît plus ardente que de coutume et la flamme plus agitée, et surtout quand le même signe se remarque à la flamme de la chandelle ou de la *lamponnette* (lampe à huile grasse), attendez-vous à du grand vent.

Si la flamme de la lampe étincelle et si elle forme des champignons, il y a probabilité de pluie.

C'est encore un signe de pluie que de voir la suie se détacher et tomber dans l'âtre; si elle s'enflamme et pétille autour des marmites et chaudières (*fer des steules* « faire des étoiles ») signe de froid ou de pluie, selon la saison. Ce signe se remarque surtout avec facilité chez le maréchal-ferrant : sur les parois couvertes de suie de son *foirai*, les grains, qui s'enflamment par-ci par-là, semblent se poursuivre, disparaître et renaître; ce sont les *steules à feu*, qui forment, dans leur caprice, un très joli spectacle.

On attend également de la pluie, quand les ardoises et les grès paraissent humides, que la lame de la faux ou de la cognée prend l'humidité et se teinte de bleu et de rose, que le manche de la faux ou de la hache ne glisse pas dans la main; que le crible est distendu; que le fléau est rétif, ne tourne pas régulièrement; que les gerbes pèsent plus qu'à l'ordinaire; que le sel devient lourd; que l'eau des

(1) La règle et l'exception ont été consignées par l'éminent astronome M. FOLIE, dans sa *Petite climatologie de l'amateur*. L'exception lui avait, dit-il, été signalée par un cultivateur ardennais comme se vérifiant toujours, et il la publiait pour mémoire. Or, ce pronostic, qui est également connue en Hesbaye, vient de se vérifier exactement; la rotation dont il s'agit s'est produite fin septembre, et le beau temps dure toujours au moment où nous écrivons cette note (11 novembre.)

s est trouble et boueuse. Les signes contraires indiquent naturellement le temps sec.

5. *Signes précurseurs du fort hiver*

Les souris des champs font leur nid sur les buttes. Les oies mûres, les cigognes et les hérons sont passés avec grand bruit. Il y a eu beaucoup de *purnalles* « prunelles » et de *pêchalles* « baies d'épine », de noix et de noisettes. Il y a eu beaucoup d'étoiles en août. Les oignons sont « bien habillés » c'est-à-dire qu'ils ont plusieurs pelures épaisses. A l'approche du froid, les abeilles ont fermé hermétiquement les entrées de la ruche avec leur cire. En réalité, elles doivent bien y laisser un trou pour recevoir l'air, mais cette ouverture est presque imperceptible.

O.^r COLSON.



SORCELLERIE

Un type de sorcier

Un pays béni au point de vue du folklore — le pays de Chimay — nous a révélé, en 1889, un vieux berger presque nonagénaire, mais encore vert, qui constitue un curieux type de sorcier.

Il se nomme Louis Dupuis et habite, à Baillièvres, une petite chaumière isolée, composée de deux pièces très exigües.

Pas d'étage à la mesure. Dans la première pièce, le plafond très bas, l'immense cheminée avec son manteau de lustrine fanée et sa plaque de fonte; au mur, une petite barre à canettes très jolie, supportant quelques vieilles faïences dépareillées. Tout au fond, se trouve la chambre à coucher renfermant l'alcôve et une petite étuve chauffée avec du bois. Sur des planchettes, le long des murs, quelques bouteilles contiennent des liquides de tons divers, dans lesquels grouillent des racines et des herbages. Louis Dupuis est grand, sec, et se tient encore droit comme un charme. Dans la bouche, souvent entr'ouverte, la langue se meut de côté d'une façon très étrange : c'est l'apoplexie lente qui produit cet effet bizarre.

Assis sur sa chaise recouverte d'une peau de mouton, il se laisse volontiers interroger.

Louis Dupuis a la réputation d'être le premier sorcier du pays, mais un sorcier bienfaisant, dont l'action consiste surtout à détruire les mauvais sorts jetés par ses confrères.

A peine avions-nous prononcé le mot de sorcellerie que la figure du vieux berger s'illuminait d'un gai sourire :

— « Croyez-vous donc à cela ? » demanda-t-il d'un ton railleur.

— « Non pas, mais j'éprouve vis-à-vis de ces croyances, un vif sentiment de curiosité et je suis toujours heureux d'en découvrir de nouvelles. »

Je m'installai en face du bonhomme, tout près d'un bon feu de bois et je le laissai commencer de sa voix chevrotante :

--- « J'avais, disait-il, dans ma jeunesse, un vieux livre dans lequel j'ai appris beaucoup de bonnes choses. Ce bouquin était intitulé : *Le grand secret du pape Honorius III*. On y trouvait les poisons qui, mélangés à un fruit, n'agissent que très lentement et font longtemps traîner le malade.

» Je savais détruire l'influence des mauvais sorts. On m'a appelé un jour dans une ferme où tous les agneaux crevaient sans qu'on eût pu en trouver la cause.

— « Pensez-vous que ce soit un sort? » me demanda le fermier.

— « Oui, répondis-je et je vais le tirer..... »

J'avais vu dès mon entrée dans la bergerie de quelle maladie les agneaux mouraient. Le froid les enlevait tous un à un. Je fis sortir tout le monde, et après avoir fait boucher toutes les ouvertures, je rentrai dans la bergerie en bénissant de la main droite et répétant à haute voix la formule d'exorcisme : « Hérosius, Vérus, Vacabus! »

Je pris alors un agneau étendu, à demi-mort, sur sa litière, et je le fis transporter dans la cuisine, près du feu de bois qui brûlait dans la cheminée.

— « Dans une demi-heure, dis-je, il retournera seul têter sa mère. » Mes prédictions se réalisèrent à la lettre.

L'opération fut renouvelée aux autres agneaux qui présentaient les symptômes du mal et plus un seul décès ne se produisit. C'est que je savais discerner la cause de l'affection et j'employais immédiatement le remède nécessaire, après avoir fait quelques cérémonies fantaisistes, sans lesquelles mes prescriptions auraient semblé devoir être sans valeur. »

On venait aussi chercher Louis Dupuis pour arrêter les progrès du feu, dans un incendie. Il faut, dans ce cas, être seul pour opérer, sinon l'un des opérateurs doit mourir de langueur dans l'année.

Le remède consiste dans ces paroles dites à haute voix, en esquissant des signes de croix de la main :

« Feu de Dieu, éteins ta chaleur et ta rigueur, comme Judas perdit sa couleur, en trahissant N. S. Jésus-Christ. »

Il est nécessaire de dire, chaque jour, pendant six semaines, cinq *Pater* et cinq *Ave*. C'est une pénitence qu'on s'impose pour l'ordre que l'on a eu l'audace d'intimer à Dieu.

Le feu, assurent les bonnes gens, une fois l'objurgation récitée, ne progressera plus.

Lorsqu'une personne se prétendait possédée du démon, pour chasser l'esprit malin de son corps, le sorcier avait une huile qui, en

brûlant, **émettait** des rayons confus qui reflétaient d'une façon **difforme** les figures des personnes présentes. Dans ces formes bizarres, **rendues** plus mystérieuses encore par l'obscurité qui régnait dans la salle, le patient pensait voir les mauvais esprits et recouvrait toute sa tranquillité, comme ce malade qui, ayant bu à une source, avait cru avaler une anguille : le médecin lui fit une légère incision au creux de l'estomac et, après une forte pression, exhiba aux yeux du malade imaginaire, une anguille qu'il avait apportée avec lui.

« Une autre fois, nous dit encore Louis Dupuis, un marchand de vaches est venu me demander à quoi il pouvait attribuer la perte de plusieurs de ses bêtes. Il se prétendait ensorcelé et me promettait une bonne récompense si je voulais détourner le sort qui pesait sur lui.

— « Allez me chercher une brassée du foin que vous donnez à vos vaches, » lui dis-je.

Après avoir examiné le fourrage qu'il m'apporta, je continuai très gravement :

— « J'en sais assez ! »

— « Quel est le sorcier ? » me demanda le marchand.

— « C'est vous. »

— « Moi ? »

— « Oui, il n'y en a pas d'autre que vous. »

Je fis alors quelques gestes bizarres, des signes de croix en marmottant une formule d'exorcisme, puis je lui dis :

« Le fourrage que vous donnez à votre bétail doit être employé comme fumier, car il contient une herbe appelée la « vache à lait » qui est un poison pour vos laitières. »

« Le remède était facile à trouver mais cependant, on n'aurait pas cru à son excellence, si je n'avais pas fait « toutes mes petites grimaces. »

Il est utile de faire remarquer que beaucoup de bergers, camarades de Dupuis et réputés sorciers comme lui, n'avaient pas son talent d'observation ni son scepticisme. Ceux-là se contentaient de pratiques bizarres et connaissaient très peu le pouvoir des simples, les recettes familières, qui, au temps où les médecins étaient rares, formaient le bagage scientifique des guérisseurs.

Ceux-là étaient des charlatans que la justice poursuit et punit avec rigueur, ou bien des hallucinés se croyant réellement sorciers, et agissant de très bonne foi, en débitant leurs formules d'incantation.

Louis Dupuis en a connu de pareils, comme il en a initié d'autres aux principes de son art.

On cite des guérisons qu'ils ont opérées. Il n'y a là rien de

surprenant ; celui qui les consulte se livre à eux de
du monde et comme le moral a sur le physique d'être
le patient éprouve souvent après sa visite un cor
bien-être, un regain d'espérance.

La nature y met aussi du sien et si le malade gu
du sorcier est établi et sa chaumière est fort visitée.

— « Que voulez-vous, nous avons le temps de s
choses pendant nos longues stations dans les champs
jour ! » répétait le vieux berger.

« Anciennement, continuait-il, lorsque le pays éta
de loups, nous récitons chaque soir, avant de nous
notre cabane mobile, près du parc où se trouvaier
moutons, l'*Oraison du Loup*, pour éloigner ces l
troupeau. Nous disions :

« Loup, je te conjure de la part du grand Dieu vi
pas de pouvoir sur moi ni sur mes bêtes, pas plus qu
n'en a sur le prêtre, à l'autel, quand il célèbre l
Que le bon Saint-Georges te ferme la gorge. Que le l
casse les dents ! »

Nous étions sept bergers voisins, tous disséminé
françaises. Bien souvent, compère le loup ravageait
le mien n'a jamais perdu un agneau. C'est que mon c
vigilant. Mes camarades croyaient que je savais
puissante que la leur et me la demandaient sans cess

Le vieux berger nous donna encore nombre de
sur les croyances superstitieuses du passé.

Il nous fit même entendre une ancienne char
galant à sa belle, le berger à sa bergère, de sa voix
évocatrice des amours de nos grands-mères..... Puis
souhaité le bonsoir.

Nous longeâmes en rentrant au village de M
Crainette où les têtes les plus chenues du pays se sou
tement bien que furent brûlées les dernières sorcié
par l'officiel de Chimay.

JULES

FACETIES

A PROPOS DES STATUES RELIGIEUSES

I

Le centième « patacon »

ACHEZ donc que François Monthouet charretier à Francorchamps, éprouva il y a quelques mois, plusieurs revers coup sur coup sans exciter grande pitié de la part de ses voisins, car c'était un drôle dont presque tout le village avait plus ou moins à se plaindre. Le même jour, il avait vu sa cabane brûler, son cheval mourir et sa charrette tomber en pièces.

Malgré sa réputation de chrétien équivoque, il se tourna, dans sa détresse, vers son saint patron, qu'il allait souvent prier dans l'église du couvent de capucins, récemment fondé à Stavelot. Il lui fallait cent *patacons* autrement dit trois cents écus pour rétablir ses affaires, et c'est ce qu'il conjurait saint François de lui accorder.

Donc, à genoux devant son image, il lui disait chaque fois à haute voix : — « Bienheureux saint François, faites-moi obtenir cent patacons, mais pas un de plus, pas un de moins, car j'ai juré de n'accepter que cela, puisque c'est tout juste ce qu'il me faut pour reconstruire ma maison, acheter un cheval et faire raccommoder ma voiture. »

Le père supérieur, homme jovial, l'entendant sans cesse répéter les mêmes paroles, s'avisa de laisser tomber devant lui une bourse renfermant quatre-vingt-dix-neuf patacons seulement, s'imaginant, dans sa bonhomie, que le charretier, conformément à son vœu, ne les prendrait pas, et voulant un peu s'amuser de sa surprise et de ses perplexités.

Monthouet ouvrit, en effet, de grand yeux, puis il compta et recompta la somme, et, sans hésiter, l'empocha, en disant avec componction :

— Oh ! mille fois merci, mon bien-aimé patron. Pour le patacon qui manque, ne vous gênez pas... Je retrouverai cela à l'occasion. Trop heureux d'être votre débiteur. »

Il sortit bien vite de l'église, au grand ébahissement du prier, qui n'osa le retenir pour ne pas avouer une plaisanterie dont il

comprit trop tard les conséquences, au double point de vue de son intérêt et du respect qu'il devait au lieu où il se l'était permise.

Quelque temps après, un mur de l'église, récemment bâtie, s'écroula, et il fut décidé qu'on recourrait à la charité des fidèles pour obtenir de quoi le reconstruire.

Le prieur et deux frères se mirent donc à quêter, accompagnés d'un âne qui devait porter les dons en nature, à travers les chemins pénibles qu'ils avaient à franchir pour arriver aux villages voisins.

Un jour qu'ils revenaient de La Gleize et se dirigeaient sur Francorchamps par le fond du Roannay, leur âne s'embourba dans le marécage que nous venons de voir, et les voilà adressant à la pauvre bête toutes sortes d'invitations et de prières pour l'engager à avancer. Mais elle ne bougeait pas.

Sur l'entrefaite, arriva François Monthouet, conduisant une charrette neuve que trainait un excellent cheval. Il voit l'embarras des moines :

— « Attendez, leur dit-il, je vais vous porter assistance. »

Et, prenant son fouet, il accabla de coups le baudet en proférant d'affreux jurons et en invoquant tous les diables de l'enfer. L'animal fut sur pieds en un instant. Les frères quêteurs, scandalisés, s'écrièrent en reculant :

— « Oh ! la maudite bête, qui reste sourde à nos prières et ne répond qu'à l'appel du démon... Qu'elle s'en aille vers lui... »

— « Très bien, mes chers frères, dit résolument Monthouet, vous avez raison : j'accepte le cadeau. »

Il allait continuer sa route et poussait déjà le grison devant lui, lorsque s'arrêtant tout à coup :

— « A propos, dit-il, à quel ordre appartenez-vous donc ? »

— « Vous le voyez, répondirent les capucins, nous sommes les fils de saint François. »

— « Ah ! vous êtes les fils de saint François... Eh bien, votre père me redoit un palacon depuis plusieurs semaines, et voici une bonne occasion pour me payer sa dette, car votre pochette me semble bien remplie. »

Et il se mit, avec une intention marquée, à faire claquer ce fouet qui avait si rudement fonctionné sur le dos de l'âne.

Que devaient faire les bons pères avec un pareil garnement ?...

Extrait de : *Le Val de l'Amblève*, par Marcellin LA GARDE. 4^e éd. Liège 1897, p. 302-1. — Cette facétie, qui est traditionnelle, est placée par l'auteur dans la bouche de l'un des acteurs de son récit principal ; celui-ci a pour objet un procès de sorcellerie dans lequel François Monthouet se trouve par la suite compromis en sa qualité de sorcier.

II

Le vieux Saint et son Fils

Pou vos l' dire tout parèye qu'on mè l'a raconté, i faut savè què dèspu bi quarante ans, il avout in vi homme qui dallout tous les djous dire saquants pàters delée in vi Saint Djoseuf à l'églye de Baulé.

Woye mais, in bia djou, faut-i cucère què l' saint n' ténout pu échenne, ou bi què l' crampon qu'il avout dins s' dos ara tcheu, ou bi aule chouse...

Tant est-i qu' là mon Saint Djoseuf qui fait l' saut, èyé berdans! vellà djusse su l' tiesse du vi.

I n' faut ni d'mander s'il l'ara bi sintu, in blo parèye!

Elout il a tcheu au driers dèssus l' pavmint èyé il a là dmèré comme assommé.

On a pòurté l' vîx grand'père au sacristie; èyé il a follou qu'on l'erpourte à s' maiso, èyé il a dmèré quinze djous d' long su s' lit, qu'on pinsout bi qu'i stou oute.

El promi djou qu'il a sourti, il est voye direc à l'églye pou fait ses ptitès dévotions comme dèrant.

Woye mais, in arrivant à s' place d'habitude, i n'a ni rmarqué qu'on avout rimplacé s' vi saint pa in aute in plâte, tout rous'lant, què Monsieur l' curé avout sté ach'ter à Bruxelles, avé n' belle djaune cotte èyé in bleu manteau à grandès lignes d'our.

In bia saint, savez, in tout bia, même, avé deux bounnès grossès machelles èyé deux is dins s' tiesse qu'arinnent l'air dè s' foute enne miette dè d'gins.

Pour vous le dire comme on l'a raconté, il faut savoir que puis bien 40 ans, il y avait un homme qui allait tous les jours certain nombre de pàters près vieux Saint Joseph à l'église Baulers.

Oui mais, un beau jour, fa croire que le saint ne tenait ensemble, ou bien que le cran qu'il avait dans le dos sera toi ou bien autre chose...

Toujours est-il que voilà Saint Joseph qui fait le saut, et le voilà juste sur la tête du vi

Il ne faut pas demander s'il l' bien senti, un bloc pareil!

Aussi est-il tombé à la renv sur le carreau, et il est demeu comme assommé.

On a porté le vieux grand' à la sacristie; et il a fallu qu'c reporte chez lui, et il est resté qu jours de long sur son lit, qu'on sait bien qu'il était outre (mort).

Le premier jour qu'il est sor est allé directement à l'église faire ses petites dévotions coi auparavant.

Oui mais, en arrivant à sa p habituelle, il n'a pas remarqué q avait remplacé son vieux saint un autre en plâte, tout rosei que M. le curé avait été achet Bruxelles, avec une belle jupe j; et un manteau bleu à grandes li d'or.

Un beau saint, savez-vous, tout beau, même, avec deux bo grosses joues et deux yeux dar tête qui avaient l'air de se mo un peu des gens.

*l' vîx grand'père a ieu
s'a rlèvé pou s'in daller.*

*qu'in s'êrlérant, i rivet
aint qui l' ravisout dins
s' manière de fchaud.*

*i s'aspoye dèssus s'croche
me i dit, en f'sant daller
nme les viès dgins f'sont*

*povez bi rire, allez : vo
z djurcè ieune !!...»*

Quand le vieux grand'père a eu tout fait (fini), il s'est relevé pour s'en aller.

Mais voilà qu'en se relevant, il voit le nouveau saint qui le regardait dans le nez avec sa manière de putois (finaud).

Ça fait qu'il s'appuie sur son bâton, et voilà comme il dit, en faisant aller sa tête comme les vieilles gens font souvent :

— « Vous pouvez bien rire, allez : votre père m'en a joué une !!... »

à Nivelles (Brabant) par M. le D' Le Bon, de Nivelles, âgé de 90 ans, et rd dans le journal *L'Actot* du 28 octobre 1888.

G. WILLAME.

III

Une parole de « mamé » Jésus

*onde sèt bin qu' i s' fait à
nt on pèl'rinège wisse qui
fèyes vont po-z-avu des*

*ut n' fèye, divins l' tîmps,
' tchapelle, qu'esteut éco
rieux : c'esteut tot s'plai-
houqui fer leus âdiosses,
es, qeand c'est qui s'sier-
houqui là.*

*r'marqué ' n' rîle djône
wettèye qui s' rinère pâ-
z treus côps l' samîn-ne
"Arièrge.*

*èl veut co v'ni qu'il es-
ité. I s' cache à l' rolle et*

*re, si mette à djgnos et
iye à pâtriyl' des âvès et
. Si bin qu' l'autre, qu'es-
ri, kimincire à 'nn' avu*

z-ve co mâte rêyou, si

Tout le monde sait bien qu'il se fait à Chèvremont (1) un pèlerinage où les jeunes filles vont pour avoir des amoureux.

Il y avait une fois, dans le temps [passé] un [bedeau] de la chapelle, qui était encore à demi curieux : c'était tout son plaisir de les regarder faire leurs manières, quelquefois, quand son service l'avait appelé là.

Il avait remarqué une vieille jeune fille toute blette qui venait se pâmer deux [ou] trois fois la semaine aux pieds de la Vierge.

Un jour, il la voit encore venir [alors] qu'il était derrière l'autel. Il se cache vite et il écoute.

Elle arrive, se met à genoux et là voilà encore partie à prier des *Ave* et des *Maria*. Si bien que l'autre, qui était là derrière, commençait à en avoir son saoul.

— « Avez-vous encore jamais vu,

d'hève-t-i d'vintrin-n'mint, ine vile Djâklenne parêye, tant holer po-z-avu on marieus ! »

Mains l' djône fêye, fnâl'mint, n'oyant r'mouicer nolu, si mette à djâser tot s'tindant ses grossès longuès mains vès l'Avierge :

— « *Binamêye Notru-Dame, di-st-elle tot haut, avou ine air di p'tite tchoulâle, binamêye Marêye, i n'y a si longlimps... Avoyiz-me on galant, djans, s'i v'plait... »*

— « *Ti n'âres nouque, » di-st-i l'autre di podri, avou n' pitite fenne vicès.*

Adon noste ênocin-ne rilouque mamé Jésus tote mâle :

— « *Taihiz-ve, vos, affronté, lèyiz pârler vosse mère, elle est pus vile qui vos !... »*

Liège.

se disait-il intérieurement, une vieille Jacqueline (1) pareille tant insister pour avoir un marieur ! »

Mais la jeune fille, finalement, n'entendant remuer personne, se met à parler en étendant ses grosses longues mains vers la Vierge :

— « *Bien-aimée N.-D., dit-elle tout haut, avec un air de petite pleurarde, bien-aimée Marie, il y a si longtemps... Envoyez-moi un amoureux, allons, s'il vous plaît... »*

— « *Tu n'en auras point », dit l'autre de derrière, avec une petite fine voix.*

Alors notre innocente regarde bien-aimé Jésus toute fâchée :

— « *Taisez-vous, vous, effronté, laissez parler votre mère, elle est plus âgée que vous !... »*

O. C.

IV

Le droit de trouvaille

I n'y aveut ine fêye on rêstèrci gamin qui picèrtève l'Avierge à l'procession.

Tot rollant, i veut-st-à l' terre ine pèce di cinq francs.

Ossi vite, sins tuser, i s'abahe po l' ramasser. Mains l'Avierge berloze à l' vallêye et tome d'jusse so l' pèce.

— *Macralle, di-st-i, elle l'aveut vèyou d'avant mi !*

Et l'ennocint metta l'pèce so l'âte d' l'Avierge, qwand l' procession rintra.

Vottem.

Il y avait une fois un robuste garçon qui portait [la statue de] la Vierge à la procession.

En marchant, il voit à terre une pièce de cinq francs.

Aussi vite, sans réfléchir, il se baisse pour la ramasser. Mais la Vierge culbute et tombe juste sur la pièce.

— Sorcière, dit-il, elle l'avait vu avant moi !

Et le naïf mit la pièce sur l'autel de la Vierge, quand la procession rentra.

O. C.

(1) *Djâklenne*, prénom pris péjorativement comme nom commun, pour désigner *ine vile dortin-ne* « une vieille niaise ».

X

La grande fête du 6 janvier, en mémoire de l'adoration des Rois (et de la manifestation de Jésus-Christ aux gentils) est une des plus anciennes de l'Eglise. On la trouve déjà indiquée dans le calendrier mi-païen, mi-chrétien de l'an 448; sa célébration fut arrêtée par le quatrième concile tenu à Orléans en 541. Les trois rois qui, du fond de l'Orient, de Chaldée, de Perse et de l'Arabie, accoururent à Bethleem, guidés par les feux d'une étoile, sont nommés Gaspar, Melchior et Balthazar. C'est du moins sous ces noms que l'Eglise les désigne chez nous comme en France la tradition populaire, et la jolie « ronde des Trois Rois » si répandue dans nos provinces, et que nous avons publiée au tome II, p. 77, confirme ces traditions. Elles sont, traduites en wallon par *Djâspar, Mèn'cheur* et *les Rois*.

est assez d'accord pour reconnaître (1) que les *Excerpta* paraissent, en général, traduits du grec et que le compilateur y a ajouté au texte qu'il a traduit, un certain nombre de noms. Les noms des trois mages sont peut-être au nombre de ces noms, mais leur origine, en tout état de choses, reste fort obscure. L'antiquité de *Gathaspa* (voyez les nombreux noms perses α) paraît être une présomption suffisante en faveur des origines perses des *Excerpta*. On comprend très bien qu'on ait changé *Βαθασα* en *Balthasar*, nom que le livre de Daniel avait rendu *Βελσάazar*; on ne comprendrait pas l'inverse. *Melchior* est aussi persan, en dehors du nom des mages, que *Melichior*, et cette forme a pour elle d'être dans les *Excerpta*. Que les noms des mages aient voulu être perses, c'est ce qu'on peut affirmer *a priori*, les mages étant considérés comme des Perses, et c'est ce que nous voyons visiblement le nom *Gathaspa*. C'est là actuellement le mot de la critique : ces noms sont-ils les vrais? ont-ils été inventés par le copiste ou imaginés par lui? Voilà ce qu'on ne sait pas, mais qui serait intéressant.

s, à propos de ces personnages, d'autres questions se posent.

Où s'endormirent-ils les bons mages, ces rois éminemment populaires, et comment leurs dépouilles reposent-elles fraternellement dans la cathédrale de Cologne, où la vénération de leurs reliques amène chaque année le concours des fidèles? La tradition elle-même, qui sait presque tout, ne fournit aucune indication sur le lieu où ils trépassèrent. Elle ne sait pas non plus les raisons de la translation.

C'est dans la Chronique de Robert de Thorigny, écrivain contemporain, que nous trouvons le meilleur récit des événements amenèrent les corps des rois mages de Milan à Cologne.

« En l'année 1158, dit le chroniqueur normand, on découvrit dans une antique chapelle, près de la ville de Milan, les corps des trois mages qui ont adoré Notre Sauveur enfant à Bethléem, et, crainte de Frédéric, empereur d'Allemagne, qui se disposait à assiéger Milan, on les releva et on les déposa dans la ville.

» En 1164, Renaud, archevêque élu de Cologne et chancelier de Frédéric, empereur d'Allemagne, transféra les corps des trois mages de Milan à Cologne. Ces corps, qui avaient été embaumés, étaient conservés intacts jusqu'à la peau et les cheveux. » Le chroniqueur ajoute que les mages semblaient âgés de quinze, de trente et de soixante ans. « Saint Eustorge (315-331) qui les avait reçus d'un empereur, les avait transportés de Constantinople à Milan sur une table sur laquelle ils étaient étendus, dans un petit chariot, que deux vaches tiraient. »

C'est en 1158 que Milan fut pour la première fois assiégé et réduite à merci, et c'est en 1162 que la malheureuse ville fut reprise par Barberousse. On montre encore à S. Eustorgio le sarcophage des rois mages.

La présence des rois mages à Cologne est connue de nos pays wallons. Le pèlerinage est encore pratiqué surtout dans le pays de Herve et de Verviers. Si vous visitez le célèbre *dom* rhénan, au moins sous le règne de l'empereur Guillaume I^{er}, vous verrez derrière l'autel brûler trois lampes de cuivre. Un haut grillage de cuivre doré, aux entrelacs duquel s'ajoutent trois turbans, vous sépare d'une chapelle de marbre de toutes couleurs, étincelante de courroux de feu. Au fond s'aperçoit une *Adoration des Rois* sculptée en relief. Plus près de vous, dans l'ombre poudroyante, apparaît un reliquaire byzantin en or, brodé d'arabesques et de diamants. Ici, dans cet opulent cercueil, en ce coin du Nord, que le peuple rend un culte spécial à ces trois prédestinés de l'Épiphanie, qui firent tant de milliers de lieues pour adorer Jésus.

Les trois mages, d'après lesquels cette fête s'appelle « le jour des Rois », jouaient autrefois et jouent encore un grand rôle dans la foi populaire.

Il suffit de porter sur soi une médaille portant les noms des rois mages (1) ou un billet contenant les vers suivants pour être garanti du mal caduc :

(1) *Li Spirou*, n° du 14 mars 1897.

Gaspar fert myrrham, thus Melchior, Balthasar aurum :
 Haec tria qui secum portabit nomina Regum
 Solvitur a morbo, Christi pietate, caduco. (1)

Le nom des rois murmuré par une personne pure à l'oreille du malheureux frappé du mal caduc le fait se relever sur l'heure.

En portant sur soi une image qui représentait l'adoration des mêmes rois avec cette inscription : « Sancti tres Reges, Caspar, Melchior, Balthasar, orate pro nobis, nunc et in hora mortis nostræ » (2) — on ne guérissait pas seulement du mal caduc, du mal de tête et des fièvres, mais on était aussi préservé des malheurs des chemins, de la morsure des chiens enragés, de la mort subite, des sorcelleries et des maléfices. On croyait même pouvoir tirer à coup sûr, en enveloppant la balle dans un morceau de papier sur lequel étaient inscrits les noms des trois rois, et quoique l'Eglise à plusieurs reprises ait condamné ces pratiques comme superstitieuses, elles ont subsisté, fondées, à ce qu'il paraît, sur le mot de Mage, qui dans la bouche du peuple est devenu synonyme de médecin doué de facultés surnaturelles ou de magicien.

D'autres coutumes se rapportent encore aux rois mages. Dans quelques coins de l'Ardenne, on mettait le 6 janvier sur une pelle bien chaude sept grains de blé; plus il en sautait de la pelle, moins le blé serait cher à la saison; ou bien encore, pour que toutes les entreprises de l'année fussent couronnées de succès, on jetait au feu trois grains de blé : un pour Dieu, un pour la Vierge, un pour Jésus. Au pays de Liège — bien que la coutume soit plus générale le 30 novembre (voir ci-dessus t. IV, pp. 51 à 53), — les jeunes filles chantent lorsque la lune brille le 6 janvier :

Belle lune, beau croissant
 Fais-moi voir en rêvant
 Celui que j'aurai en mon vivant
 Et fais qu'il tienne en main
 Ce qui lui fera gagner son pain.

D'aucuns croyaient que, grâce à l'influence des trois rois, trois chandelles allumées la veille de leur fête, devant une maison, éloignent d'elle les mauvais esprits.

Aux environs de Vielsalm, la jeune fille qui, en la nuit du 5 au 6 janvier, erre à tâtons dans la bergerie, se mariera dans l'année si ses mains s'arrêtent d'abord sur un béliet !... On voit par ce fait que, dans l'esprit du peuple, l'influence des bons mages a été portée aussi loin que possible — mais que le symbolisme ne perd jamais ses droits !...

O. COLSON.

(1) « Gaspar porte la myrrhe, Melchior l'encens, Balthasar l'or : Celui qui portera sur soi ces trois noms des Rois, sera délivré, par la grâce de Jésus-Christ, de l'épilepsie. »

(2) « Saints trois Rois, Gaspard, Melchior, Balthazar, priez pour nous, à présent et à l'heure de notre mort. »



SAINT-NICOLAS 14

Bienfaiteur de l'enfance



Saint-Nicolas, patron des écoliers, ou plus exactement des enfants en général, est vénéré par eux, à ce titre, dans presque toute la Belgique. Il est non-seulement leur patron, mais leur bienfaiteur, celui à l'occasion de qui on leur fait la fête, celui qui est

censé leur apporter jouets et friandises, récompensant les bons et punissant ou plutôt menaçant de punir les méchants, le tout avec une bonhomie qui n'est pas exempte de malice et avec une générosité qui n'a d'autres bornes que celles des ressources de la famille.

A dater de novembre, parfois déjà en octobre, il signale l'approche de sa fête par de menus cadeaux. Le soir, il jette des noix à l'improviste, de la cheminée où il est caché ou de derrière la porte; il vient déposer, sans qu'on le voie, une friandise sur le coin d'un meuble. Parfois aussi — dans les maisons où il y a quelque garnement intraitable — son envoi consiste en un faisceau de verges. C'est que, voyez-vous, St-Nicolas poursuit de longue date son enquête. Ne faut-il pas qu'il soit bien renseigné, pour la grande distribution qu'il doit faire aux enfants du monde entier durant la nuit du 5 au 6 décembre ?

Il rôde donc; on peut d'autant moins le nier qu'on l'entend sonner sa petite trompette, et qu'on le voit même parfois entrer tout bonnement dans la maison, coiffé d'une chape en papier portant au front une petite croix dorée, enveloppé d'un drap de lit en guise de manteau, s'appuyant sur une crosse, le menton orné d'une longue barbe blanche. D'une voix cassée par l'âge — car il est vieux St-Nicolas — il vient faire *une rimostrance* aux gamins désobéissants

liciter d'une bonne douce parole les enfants bien sages. A roche de la date consacrée, il va même jusqu'à exhiber, par rebaillement de la porte, l'un ou l'autre jouet, *li pope* ou *li -godin* (1) que les enfants réclament de tout leur cœur; mais est qu'une vision, qui disparaît à l'instant même, et qui suffit ément, — aux grands maux les grands remèdes! — pour rappeler avoir par l'appât du désir, les enfants turbulents.

On comprend qu'à ce régime, les enfants deviennent doux comme des moutons. Les maîtres d'école s'en aperçoivent et la période qui précède la

colas est pour eux un temps particulièrement facile; aussi pressent-ils d'accorder à leurs écoliers une vacance complète le 6 décembre. En réalité, ce congé est prévu dans tous les ments scolaires locaux, et en certains lieux, le congé s'étend e à la veille et au lendemain de ce jour.

A la soirée du 5 décembre, grand branle-bas dans tous les nages ». Le grand nettoyage terminé, il s'agit de se préparer à voir dignement le Grand Saint; Les enfants qui se sont dès emps préoccupés des détails, disposent dans la cheminée de la libre commune, *ès l'aisse de l'plèce*, soit un soulier ou un sabot s ont eu soin de décrotter eux-mêmes, soit un petit panier. A et à Spa, les sabots, les souliers et surtout les *banstais* (sorte niers à la main) sont plus employés; à Mons, dit REINSBERG (2), nfants faisaient un grand sac de papier à anse, à Namur, un er en papier orné de rubans.

Presque partout, on ne se contente pas de préparer ces « réci- s » qu'on espère et qui sont naturellement insuffisants. On ajoute au de fourrage ou des carottes bien propres pour l'âne, modeste urgeoise monture du vieux Saint; parfois aussi, du moins à , une gourde en verre de forme traditionnelle pleine de *pèquet*, ème une *chique* de tabac pour le valet, qui détient en cette e un rôle singulièrement mêlé de tragique et de burlesque. préparatifs minutieux et solennels une fois bien terminés, les

1) « La poupée ou le cheval-Godin. » — Le cheval Godin est le cheval à e du type bien connu. Son nom est à rapprocher du cheval Godet qui it aux processions de Nivelles, comme monture du plus jeune des trois géants unaux. Le mot Godin est répandu comme nom de famille à Liège et dans la ye.

2) REINSBERG-DURINGSFELD, *Traditions et lég. de la Belgique (Calendrier belge)*. lles, 1870, t. II. 6 décembre, p. 303.

enfants, qui ont été dans le courant de la journée « mettre leur panier » chez leurs grands parents, chez leur parrain et leur marraine — se décident à aller se coucher après avoir répété une dernière fois leur petite prière en forme de chanson, à l'adresse du grand Saint.

Pendant la nuit, Saint-Nicolas, à califourchon sur son âne, descend du ciel dans les maisons, par la cheminée. Encore faut-il qu'il n'y ait plus d'yeux ouverts sous aucun toit, plus de lumière rougeoyant aux vitres, plus de charbon brasillant dans les âtres. Mais quand les yeux sont partout clos, les lumières et les feux éteints, le bienheureux s'aventure chez nous et entreprend sa descente dans chaque logis. L'âne, aussitôt qu'ils ont touché pied, commence à manger les carottes choisies à son intention, pendant que St-Nicolas ouvre son grand livre, où figurent dans deux colonnes, d'une part ce qu'on a demandé et d'autre part ce qu'il accorde; il dicte à son digne valet les objets divers, jouets, friandises et bonbons qui doivent être abandonnés au lieu où il se trouve. Il vide sa hotte à surprises avec la désinvolture d'un homme qui sait qu'elle se remplira d'elle-même — et il ajoute généralement pour papa, un bonhomme de pâte à pain fortement sucrée, qui sera la pièce de résistance du prochain déjeuner. La Saint-Nicolas est d'ailleurs, dans beaucoup de familles, l'occasion de cadeaux réciproques que se font, sous des formes ainsi plus ingénieuses, les père et mère, les grands frères et sœurs des héros du jour. Saint-Nicolas a du bon, même pour les grands! On ajoute qu'il apporte des maris aux jeunes filles et on leur fait, comme au premier avril, mais sous des intentions ordinairement plus bienveillantes, des envois aussi ironiques qu'anonymes. Le même jour, il est permis de les embrasser où on les trouve, et les jeunes gens ne se font pas faute de faire leur tournée, de grand matin, dans les familles avec lesquelles ils entretiennent des relations d'amitié.

Est-il besoin de rappeler qu'en fin de compte, les plus complètement heureux des favorisés sont encore les enfants qui voient leurs désirs si longtemps attisés, satisfaits enfin grâce à la générosité ingénieuse des parents de tout degré? Cette générosité pousse généralement les pères et mères à des dépenses extraordinaires, souvent disproportionnées (car chacun y met sa petite vanité); on s'en fera une idée lorsqu'on saura que les quatre, cinq et six décembre, le commerce d'une ville comme Liège, se concentre dans tout ce qui a rapport aux jouets, fruits, bonbons et livres de luxe. Chez les gens les plus pauvres on fête la Saint-Nicolas le mieux que le permettent les ressources du ménage; rares sont les enfants qui ce

jour-là ne reçoivent pas de cadeaux coûteux ; le fait est tellement vrai qu'à l'époque de la Saint-Nicolas, les monts-de-piété voient le nombre des dépôts augmenter dans des proportions incroyables.

On dit à Liège que, dans son voyage à travers les airs, St-Nicolas est accompagné par un domestique nommé Hanscrouf (1). Celui-ci joue un peu le rôle du Père-Fouettard français. Il est laid et contre-fait ; son nom d'ailleurs le laisse deviner amplement : *On croufieur*, en wallon, c'est un bossu et *ine crouffe* c'est une gibbosité. Déjà, quand il se fait entendre, on devine que *Hanscrouf* est bourru : sa voix, grosse et désagréable, contraste avec la voix douce du vieux bonhomme de Saint (2). Mais c'est bien pis quand on apprend que c'est lui qui distribuera les maudites verges, prédites comme seul cadeau aux enfants ennuyeux — et qui sont d'autant plus piquantes qu'elles sont, dit-on à Liège, « trempées dans du vinaigre » !!!

Tandis que St-Nicolas est figuré par un personnage tout de blanc travesti, Hanscrouf est tout noir. Saint-Nicolas, quand il n'est pas accompagné de son âne, porte lui-même le panier contenant les jouets et bonbons. Hanscrouf porte les verges, *les baguettes, divins on bot* « dans une hotte ». A Spa, cette hotte contient, au fond, des pommes, de celles dont on fait du vinaigre, parce que, là aussi, on dit que les verges de Hanscrouf occasionnent des coupures particulièrement douloureuses (3).

On ajoute que son caractère grognon lui vient de sa difformité, et celle-ci a son histoire. Il s'agit d'une cruelle aventure, bien digne d'édifier les marmots désobéissants. Figurez-vous qu'un jour — il y a de cela bien longtemps — le valet eut l'idée impertinente à coup sûr d'en faire à sa tête et de dispenser lui-même, tout seul, les faveurs

(1) Le mot de *Hans-crouf*, où l'on distingue immédiatement un prénom germanique a préoccupé à juste titre nos étymologistes. GRANDGAGNAGE (*Dictionn. étymol.* t. I. p. 271) remarque que dans le dialecte d'Aix-la-Chapelle, le même personnage est appelé *Hansmuff* « Jean qui fait la moue ». LE ROY et PICARD (*Œuvres*, II, 220) disent que ce nom vient probablement du fameux fabricant de jetons de Nuremberg, bien connu des numismates : HANS. CRAV. Nuremberg est la terre classique des jouets d'enfants, et les jetons dont il s'agit s'employaient dans divers jeux et se distribuaient aux grands comme aux petits enfants. Il ne serait pas étonnant que cette marque, lue comme nom propre, ait été comprise *Hans-crouff* à Liège, sous l'influence du *Hansmuff* d'Aix. Signalons que le similaire de St-Nicolas dans le Nord de l'Allemagne s'appelle *Knecht Ruprecht*, *Knecht* signifiant valet, et qu'en Alsace on l'appelle *Hans Trapp*. (*Rev. des Trad. pop.* t. IV, p. 641). Nous reviendrons, dans un autre article, sur ces rapprochements.

(2) Dans une comédie de M. DD. SALME (*Li Germalle*, Liège, Gothier, 1893, p. 9) un personnage parlant d'une mauvaise nuit de cauchemar dit : *C'est l'voix da Hanscrouf qu'a grogné tot l'temps à mes oreyes* « c'est la voix de H. qui a grogné tout le temps à mes oreilles ».

(3) Dans les représentations populaires du drame de la Passion, les instruments symboliques comprennent notamment, avec les verges de la Flagellation, la pomme qui donna le vinaigre dont on abreuva Jésus. Les pommes de Hanscrouf ont le même caractère symbolique.

du grand Saint, suivant son propre caprice distributif. Il partit donc, avec l'inévitable baudet. Mais, par malheur, il dégringola du haut du toit et se blessa grièvement. De retour, cahin-caha, auprès du maître, il dut bien avouer son forfait et implorer du grand Saint pardon et secours. Le grand Saint lui pardonna et le secourut comme il put, — ou plutôt comme il voulut — c'est-à-dire à moitié. Et la *crouffe* de *Hanscrouf* ne fut point, en somme, un cadeau si regrettable, puisqu'elle reste un salutaire et mirifique exemple pour les petits escaladeurs de tous les temps et de tous les pays! (1)

Hanscrouf ne se contente pas d'être le justicier cruel des bambins qui refusent d'obéir; il a son côté facétieux. C'est lui, comme nous l'avons dit, qui cherche, dans les paniers du grand Saint et sous sa dictée, les divers cadeaux que celui-ci réserve; c'est lui qui les dépose dans le panier et qui les range autour. Il n'oublie jamais de cacher le mieux qu'il peut dans la pièce l'objet le plus ardemment désiré, et il fait tout pour dépister les recherches. Je me souviens très bien que je lui ai longtemps gardé rancune d'un mauvais « truc », dont la solution requit d'ailleurs ma brave femme de mère. Saint-Nicolas m'avait formellement promis des bottes, de vraies bottes en vrai cuir. Figurez-vous qu'au matin du grand jour, alors que réveillé en sursaut d'un lourd sommeil tard venu, je me précipitai vers le salon, je vis tout au milieu de la grande table, une paire de belles bottes... en chocolat! Cloué de surprise, je me mis soudain à fondre en larmes, accusant le vieux Saint de s'être trompé et lui criant mon désespoir auprès de la cheminée. On avait beau me dire que Saint-Nicolas ne se trompait jamais, et que nous devions être en présence d'une facétie du méchant valet, je n'en voulais rien croire, et, ma foi, la plaisanterie menaçant de mal tourner, il fallut que ma mère trouvât sans retard les vraies bottes que Hanscrouf avait, le vilain homme! presque trop bien cachées...

Parmi les cadeaux du Grand Saint, il faut signaler une sorte de bonbon bien connu dans l'ouest du Hainaut sous la dénomination scatologique de « crottes de baudet ». Ce sont de petits cubes, faits d'une pâte à pain d'épices, que l'âne de Saint-Nicolas, tout en mangeant son foin, ne manque pas de laisser tomber, aux environs de la cheminée.

Au pays de Liège, la « couque » sorte de pain d'épices, est la principale friandise qu'apporte Saint-Nicolas, et la « couque » plate, de couleur jaune assez claire et homogène, dite « Dinant » est obligée. On en voit des piles énormes à la devanture de tous les

(1) La légende de la bosse de Hanscrouf est cantonnée à Liège et aux environs.

WALLONIA

ers et de tous les boulangers, agrémentées de jolis dessins et mentations qui semblent devoir la rendre meilleure. La e de Dinant a une origine fort ancienne; elle se compose d'un ge de farine et de substances qui en rendent la saveur plus ole, telles que le beurre, les œufs, le lait et le miel. On sait que le de Dinant s'acquit un grand renom au Moyen-âge par strie de ses batteurs de cuivre; on prétend que l'industrie des es est la petite sœur de la *dinanderie* métallique; elles sont olement contemporaines et l'une semble être une application de . Les objets domestiques en cuivre repoussé ou *dinanderies* tent, en creux, à la surface inférieure, les mêmes dessins qui idissent en bosse à la surface supérieure. Les boulangers amenés à faire marteler pour leur propre usage; l'originalité ouque de Dinant est là, dit-on, tout entière. Cette ville possède té de fabricants employant bon nombre d'ouvriers, qui ne font ivement que de la *couque*. L'exportation de la *couque* de l, autrefois, ne s'étendait guère en dehors des limites de la pauté de Liège. Elle a pris, de nos jours, une extension beau- lus grande et va au delà des frontières faire la grande concu- au pain d'épices de Reims et d'autres lieux. Dans ces dernières s, la même industrie s'est développée à Verviers. Cette ville e de temps immémorial une *couque* à gros grains, d'un goût iginal et délicieux, qui rappelle, en mieux, celui de certains s anglais; cette *couque* est en train de conquérir sa place à e celle de Dinant. La vraie et antique *couque* de Dinant est de lus fine, il est vrai, mais elle est plus dure; cette dureté est urs un petit inconvénient, attendu qu'elle disparaît très vite à uffé et que la plus légère cuisson a pour effet de développer son . La firme Collard, de Dinant, est la plus renommée. Il y a, dans les meilleures qualités de pâte, des «cœurs», des «ronds» «bonshommes» de Dinant de tout prix : la grandeur seule

evenons à Saint-Nicolas.

voirait-on qu'il y a de vilains enfants qui osent le narguer? les chansons ou prières que nous publions ci-dessous, il circule t, à Liège, un couplet particulièrement irrévérencieux. Mais t sans doute chanté que par les garnements qui courent les - et qui ont de bonnes raisons pour ne pas craindre les repré- du célèbre dispensateur de babioles. Ces gamins là, au grand le des enfants «comme il faut», au lieu des chansonnettes tueuses et des humbles invocations si connues, crient à :

Saint-Nicolège
Avâ les vèyes,
Qvate pîds
Qvate orèyes,
Hârî, hotte
Vile curèye !

Saint-Nicolas
 Parmi les villes,
 Quatre pieds
 Quatre oreilles,
Arî, hotte (1)
 Vieux cuir !

On connaît au pays de Mons ce petit couplet :

Saint-Nicolas a trois infants
Un a des pues (poux) l'autre a des tins (œufs de poux)
L'autre a s'quémige (chemise) pleine de brin!...

Mais les vraies chansons à Saint-Nicolas sont plus intelligentes. On le verra plus loin, et nous nous contenterons d'ajouter à la série, parmi les nombreuses variantes de ces nombreux couplets, deux petites chansons qu'on répète sur « l'air du tra » bien connu en France comme en Belgique — et une troisième, où intervient *Hanscrouf*, laquelle par conséquent est bien d'ici, et qui se dit d'ailleurs sur notre air national de « Valeureux Liégeois ».

O grand Saint-Nicolas, patron des écoliers
 Apportez-moi des pomm', des poir' dans mes souliers,
 Je serai toujours sage comme un petit mouton
 Je dirai ma prière pour avoir des bonbons.
 Sur l'air du tra la la la (bis)
 Sur l'air du tra deri dera
 Tra, la, la (2).

Bonjour Saint-Nicolas, comment vous portez-vous?
 Très bien mes p'tits enfants, que me demandez-vous?
 Une bien belle grosse poupée, qu'elle soit bien habillée
 Et puis des macarons et encor des bonbons,
 Sur l'air du tra, la la la, etc.

Grand Saint-Nicolas
 Descendez en bas
 Remplissez nos corbeilles
 Pomm' et macarons
 Joujoux et bonbons
 Donnez tout à merveille.
 Si *Hanscrouf* est encore fâché
 Nous lui donnerons de la paill' pour son âne,
 Si *Hanscrouf* est encore fâché
 Nous lui donnerons une bonn' *chiqu'* pour sucer.

(1) *Hârî*, (ou *ârû*) et *hotte* sont les cris par lesquels les charretiers invitent leurs chevaux à tourner à gauche, et à droite.

(2) A propos de ce couplet qui existe aussi à Nivelles, sous une forme peu différente, M. G. WILLAME nous écrit : « Dans mon enfance, j'ai reçu chez mon parrain, le 6 décembre, une énorme queue de rat, pour avoir irrévérencieusement remplacé le *tra la la* final par un audacieux *queue de rat!* » On voit que partout l'irrespect envers le grand Saint est cruellement puni !

rée du mythe de Saint-Nicolas chez les enfants n'a de la durée de leur puérilité même. Jusqu'à l'âge de sept ou personne ne songe à les désabuser; ils ne croient d'ailleurs des garçons qui leur disent, selon la formule, que «las c'est père et mère.» Ni les grandes personnes, ni les église, ni les instituteurs à l'école, ne songent à combattre les erreurs. Dans les Jardins d'enfants (écoles maternelles «nnes») et dans les Crèches, on chante chaque jour en des chansons à Saint-Nicolas, sans que les plus farouches aient songé à s'en offusquer (1); j'ai constaté récemment des enfants israélites et protestants, âgés de sept à huit ans, ont et répétaient ces chansons, et croyaient pertinemment «las. J'ai noté depuis plusieurs années les couplets qu'il sion de faire répéter en chœur dans les petites classes de écoles de la ville, et j'ai pu constater certaines variantes quelques petites nouveautés de détail. Il est possible que chansons, dont le texte dénote une origine relativement est réellement de source scolaire.

ance à Saint-Nicolas et ses apparitions sont de coutume générale en Belgique, que quelques puristes de la ont cru devoir protester (2) en faisant valoir les inconvénients éducation morale par la peur. Un journaliste (3) constatait que le passage de la croyance à la non-croyance en Saint-souvent «fort pénible chez les enfants nerveux, impression l'excès, peut-être, qui se rendaient malades de trop se de la réalité du glorieux Saint leur patron, et de n'en être Il terminait son article en rappelant ses impressions d'une où nous avons tous passé et dont beaucoup de nos lecteurs oute conservé, comme nous-même, un souvenir à la fois ible conforme à celui de cet écrivain.

mon enfance, écrivait-il, quelqu'un jouait pour nous, dans au 6 décembre, le personnage de St-Nicolas. Longtemps, is, un jour, — sait-on quelle lucur éclaire soudain pour ndre évidentes, les vérités que nous avons pu ignorer t qui étaient si simples? — un jour, je cessai d'y croire :

l'assurance même que dans ces classes enfantines, Saint Nicolas fait es apparitions (avant sa fête naturellement) pour gourmander les utter les «mâimés» enfants. C'est sous le nom de Saint Nicolas qu'à tés de bienfaisance distribuent des vêtements aux enfants des écoles. nt institué dans certaines grandes villes, notamment à Liège et à distributions gratuites de jouets pour la même occasion.

notamment *l'Ecole communale*, revue pédagogique bi-mensuelle 7^e année (1886) p. 355 et suiv.

Le Petit Bleu, journal bruxellois, n° du 6 décembre 1896.

WALLONIA

ce fut brusque et irrémédiable ; j'avais découvert la super reconnu celui qui aidait ainsi à la faire triompher. Je n'en Personne n'en dit rien ; mais la scène de la visite du bon év supprimée, comme si c'eût été d'un accord tacite entre g petits devenus eux-mêmes trop grands. Bientôt, je la demai raillerie... et, encore une fois, elle eut lieu : avec ses cons obligées du grand silence dans la chambre, du feu éteint flamme du gaz baissée, des meubles repoussés contre les n pour faire plus vaste l'endroit où Saint-Nicolas surgirait. Il s je l'avais toujours vu ; je savais qui se cachait sous son dégr épiscopal... eh bien, j'éprouvai l'émotion de naguère : le friss petite mort dans le dos, le front moite, les mains anxieuses, sentiment complexe de délices et de détresse qui me serrait en m'enchantant l'esprit. Et je trouvais cela bon, et je d'avance à l'idée que c'était, certainement, la dernière f m'était donné de jouir d'un tel spectacle, avec cette émotion in à mon âge, exquise dans sa complication troublante ! »

. . .

Chansons et prières à Saint Nicolas

1. 

Vi - nez Saint Ni - co - lèy - e Li djoù d'vosse



ar - ri - vé Vi-nez, djans, dji v's ès prèy-e Allons, djans

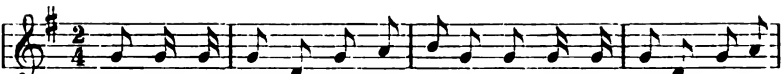
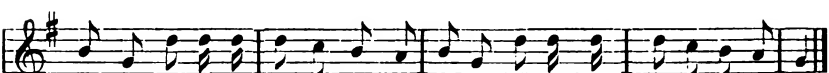
Fin


nez Ah ! djans d'hin-dez dè Pa - ra - d



vou voste âgne si fwèrt tcherdjî Qu'i n'si pôye sètchî des brou-


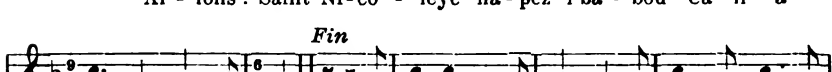
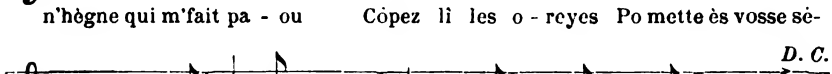
(1) « Venez, Saint Nicolas — Le jour de votre fête est arrivé — Ver je vous en prie — Allons, venez vite, venez — Ah ! allons, descendez du Avec votre âne si fort chargé — Qu'il ne se puisse tirer de la boue (se desc — Venez, etc. » [Recueilli à Esneux et communiqué par M. H. SIMON.]

2. 
 Saint Ni - co - lève qu'est à Brus - selle Il apwet - trê des ca-ra-

 melles Des ca-ra-mel' Po les bâ - celles Et dè strond'tchet Po les valets(1)

3. 
 Tu - tù - te, tu - tù - te A mi âgne qu'est bin tcher-djèye Des

 peures, des pommes, des harliquins Des roum' dou-doum' Des tchvâs godins Tu-

 tù - te, tu - tù - te C'est mi qu'est Saint Ni - co - lève (2)


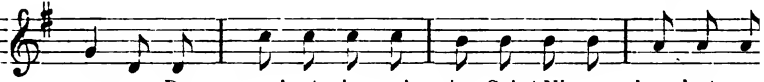
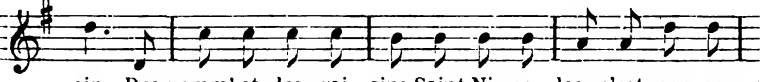
4. 
 Al - lons ! Saint Ni-co - lève ha - pez l'bâ - bou Ca il a
Fin

 n'hègne qui m'fait pa - ou Copez li les o - reyes Po mette ès vosse sè-

 tchai Ta-pe-z-nos totes vos djé-yes Po mette ès nosse bans - tai Al-(3)
D. C.

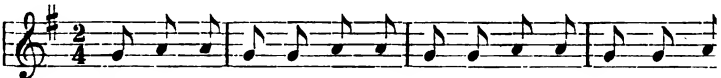
(1) « Saint Nicolas qui est à Bruxelles — Il apportera des caramels — Des caramels — Pour les filles — Et de l'étron de chat — Pour les garçons. » [Ce couplet est naturellement celui des petites filles.]


(2) « *Tutûte* — Mon âne est bien chargé : — Des poires, des pommes, des arlequins — Des *roum'doudoum* (tambours), des chevaux à bascule — *Tutûte* — C'est moi qui suis Saint Nicolas. » [Ce couplet était chanté dans les rues par des jeunes gens jouant le rôle du Saint-Nicolas enquêteur. rue Sainte-Walburge à Liège, le 23 novembre 1892 ; nous l'avons noté séance tenante. — O. C.]

(3) « Allons ! Saint Nicolas ravissez le *bibou* (sorte de Croquemitaine) — Car il a une grimace qui me fait peur — Coupez-lui les oreilles — Pour [les] mettre dans votre sac — Jetez-nous toutes vos noix — Pour [les] mettre dans notre panier — Allons, etc. »

WALLONIA

5. 
 Saint Ni-co-las bon - homme Ap - portez-moi

 pommes Des pomm' et des rai - sins Saint Ni - co - las c'est mor

 sin Des pomm' et des rai - sins Saint Ni - co - las c'est mon cou - s

6. 
 Saint Ni - co - las mon bon pa-tron Ap-por-tez-moi *quéque* eh

 bon Un pot d'con-fi - tu - re Un coffre à ser - ru -

 Un plat d'ma-ca - rons Pour mon p'tit gro - gnon

O. COLSON



PRIÈRES POPULAIRES

IV

Le Trépasement de la Vierge Marie

re et le jour
otre Seigneur
erge Marie
st rendu la vie
ir humaine
r hors de peine
été damné
eût été né.
'il lui plaise
e de la fournaise
tant misérable
nt joie perdurable
mon intention.

Passion
eur Jésus-Christ
e lui dit :
i Fils et mon Père,
it que ne meures,
m'annoncer,
retournerez,
s ce monde ici,
à merci
ans demeurée,
st ordonnée ;
ges, Saints et Saintes,
il y en a maintes,
e t'affle,
nir compagnie ;
s en oubliance,
grande fiancée.

O Mère très bonne, très sage,
Lui répond en brief langage,
Son cher Fils en bonne équité ;
Sois assurée en vérité,
Que jamais ne te laisserai
Et qu'avec toi toujours serai ;
Ne pense pas que je te laisse,
Qui m'as nourri en ma jeunesse,
Et allaitais de ses mamelles.
Glorieuse Vierge pucelle,
Quand ce viendra ton jour dernier,
A toi viendrai tout le premier,
Accompagné de tous mes Anges,
Les Patriarches et les Archanges.
Et ton bon Ange, sans tarder,
Sera pour te garder ;
Pourquoi n'aie peur de la mort,
Ni d'ennemi tant soit-il fort.
L'Ange Gabriel te duira,
Quand ton âme départira
De ton corps alors séparée,
Au ciel en cette journée,
Où il n'y aura ni tourment ni peine.
Ni ennemi, ni souci certaine ;
Mais toute plaisance et bonté
Où ton esprit sera monté ;
En très-grande mélodie,
Des Anges tu auras compagnie,
Et quand j'aurai la mort souffert,
Mon monument sera ouvert,
Dans trois jours ressusciterai,
Et briser les enfers j'irai

Comme j'ai raconté toujours.
 Fussent d'acier, huis et hourd,
 Pour tirer l'humain lignage
 Qui est dedans en esclavage,
 De Lucifer par faute en somme,
 Pour le péché du premier homme.
 Par ainsi ne t'ébahis pas,
 Car ce sera pour ton soulas.
 Crois qu'à la mort, ni à la vie
 Ne laisserai ta compagnie.

Tout à l'instant s'agenouilla
 La Vierge quand ouït cela,
 Le remercia de bon cœur
 De lui porter un tel bonheur
 Après la sainte Ascension,
 Était toujours près et long ;
 Le requérant à son besoin,
 Comme un faible humain.

Ores le jour de son décès,
 L'Ange Gabriel vint exprès
 Qui sa dernière heure annonça
 Lui disant : AVE MARIA.
 Vierge Marie, je vous salue :
 N'appréhende pas ma venue,
 Ton cher Fils ici m'a transmis,
 Ainsi comme il l'avait promis,
 Pour être à ton Trépassement,
 A ta dernière heure présent.
 Pour te garantir et défendre.
 Ton âme il veut maintenant prendre
 Et devant la lui présenter,
 Ainsi je te viens annoncer.
 Rassure-toi Vierge Marie,
 Car auras perdurable vie ;
 Voici la palme qu'il envoie
 Pour te chérir et donner joie.

Bienheureuse soit ta venue,
 Lui répondit sans retenue
 La Vierge qui onques ne pécha.
 Et bientôt sa fin approcha.

Joseph, qu'on dit d'Arimathie,
 Gouvernait la Vierge Marie.

Et jour et nuit dans la maison,
 Faisait prières et oraisons.
 Et trois vierges n'en doutez mie.
 Se tenaient en sa compagnie.
 L'une se nommait Sêraphine,
 L'autre Elisabeth et l'autre Aml
 Et d'autre part plusieurs gens y :
 Qui ses derniers jours attendaie
 Tous prêts à lui bâiller et faire
 Ce qui lui était nécessaire.

Et après la désolation,
 S'éleva tribulation
 De pluies, tempêtes et grand ve
 De terre grand tremblement,
 Tonnerre et fracassement.
 Comme si tout voulait finir ;
 Mais la pucelle sans ouïr
 Était toujours en oraisons,
 Prières et contemplation.
 Incontinent après cela,
 Saint-Jean l'apôtre arriva
 Et entra dans la chambrette,
 De la Vierge pucelette,
 Qui humblement la salua
 Lui disant : AVE MARIA ;
 Elle répondit : n'en doutez pas
 Mon ami, DEO GRATIAS,
 Et le baisant honnêtement,
 Elle lui dit gracieusement :

Là longuement tu m'as laissée,
 Sans venir voir ta bien-aimée ;
 Te souviens que mon enfant,
 Quand à la croix était pendant,
 Avant qu'il eût souffert la mort,
 A toi me recommanda fort.

Le bon Saint-Jean s'en recorda
 Et de rechef la salua.
 Et comme elle voulait demander
 Qui l'avait fait ici mander,
 En Jérusalem voit venir,
 Incontinent sans plus tenir,
 Tous les apôtres en entrant
 St-Thomas se réservant (*i. e.* abs

WALLONIA

saluèrent
 eur lui donnèrent
 nd contentement,
 t doucement :
 ienvenus
 grands et menus,
 e vous en prie.
 ne mentez mie,
 use vous venez
 ie l'apprenez.

fini son dit,
 s lui répondit :
 est bonté,
 ne demandez
 s donner :
 a venue,
 enue,
 l'a mandé.
 raconté
 et comment
 moment,
 s'émerveillèrent ;
 au louèrent,
 x fut baptisé
 lonné,
 nom de Dieu,
 en tous lieux :
 au l'ordonnance
 it sans doutance.

compagnie
 ge Marie ;
 la prirent,
 euecil la mirent
 ent sans débat
 Josaphat,
 grande clarté,
 tant étonné,
 as contre terre
 l'ils devaient faire,
 bonne dame,
 s et en âme,
 isent les docteurs
 gens plusieurs.

Ainsi raconte Saint-Thomas
 Qu'avec les autres n'était pas,
 Mais au Mont d'Olivier était,
 Et autre qu'à venir pensait,
 Dit qu'au Ciel la vit monter,
 Ainsi qu'il vint raconter.
 Grand deuil et pitié menait
 Et chacun se désolait
 Du trépassement Notre-Dame,
 Quand St-Thomas vit monter l'âme
 Au Ciel, en Paradis là-haut ;
 Il s'écria d'un cri très-haut :
 Hé ! douce Vierge bien aimée,
 Toi qui seras adorée,
 Regarde ton serviteur Thomas
 Que tu laisses ici-bas ;
 Donne-moi ta bénédiction
 Je t'en fais supplication.
 Alors, la Vierge nette et pure
 Lui laissa tomber sa ceinture.
 Laquelle ceinture sans feinte,
 Les Apôtres lui avaient ceinte,
 Quand de ce monde trépassa.

Saint-Thomas plus avant passa,
 En lui donnant honneur et gloire
 Se rendit droit à l'oratoire,
 Où les Apôtres à genoux,
 Etaient vraiment assemblés tous ;
 Saint-Pierre dit : Saint-Thomas,
 Je crois que Dieu ne t'aime pas,
 Que n'es-tu venu sans tarder,
 Tu as trop longtemps demeuré.
 Alors, Saint-Thomas pleurant,
 Se mit à dire en gémissant :

Je sais et vois-je bien
 Que je suis un mauvais chrétien,
 Incrédule et homme sans foi.
 Las, priez tous Dieu pour moi
 Et me montrez, je vous en prie,
 Où vous avez mis le corps de Marie ?

Il est enclos au sépulcre,
 Qui est beaucoup plus doux que sucre
 Et que violette de mars.

Certainement, il n'y est pas,
Répondit alors Saint-Thomas.
Autrefois ne voulais croire,
Dit Saint-Pierre à Saint-Thomas,
Par ce que tu n'y étais pas,
Quand Jésus fut ressuscité,
Si tu ne l'eusses touché.

Saint-Thomas de rechef leur dit :
Je ne sais qui dedans l'a mis,
Mais je promets et assure
Qu'il n'y est pas à cette heure.

Tous les apôtres et Saint-Pierre,
Lorsqu'ils levèrent donc la pierre,
Qui était sur le monument,
Le corps n'y était nullement.
Lors ils se prirent à regarder
Tous ensemble à trembler
Et s'entredirent tout bas :
Certainement qu'il n'y est pas.

Alors, Saint-Thomas dit :
Attendez un petit,
De Judée, sans contredit,
Suis je venu ici un moment,
Sans savoir par où ni comment,
Mais, ainsi que Dieu le voulait.
Quand j'étais au Mont d'Olivés,
J'entendis un chant nouveau
Qui était gracieux et beau;
Et tournant en amont,
Quand j'entrais dedans le Mont,
Je vis alors Notre-Dame
Monter au ciel en corps et âme ;
Je lui ai fait supplication
De me donner bénédiction.
Alors, sa bienheureuse Sainte
La ceinture qu'elle était ceinte,
L'a laissé choir par sa bonté ;
Ainsi que devant j'ai raconté.

Quand les apôtres eurent connu
Ce qu'à Saint-Thomas est advenu
Et que sa ceinture fut reconnue,
Tous ensemble, sans retenue,

Pardon et *merci* ont requis.
Ils sont demeurés bons amis,
Alors se sont séparés
Incontinent sans point tarder.
Sont retournés d'où ils étaient venus,
Racontant ce qui leur est advenu.

Et moi Joseph d'Arimathie,
Qui durant le cours de ma vie,
Jésus de la croix descendit,
Le jour du béni Vendredi.
Et le mit dans son monument
J'en parle bien certainement
Je le sais non par ouï dire
Je l'ai vu souffrir le martyre
De la très dure passion
Comme l'écrit en fait mention.
J'ai fait beaucoup de choses secrètes
Que j'ai à cette fin extraites
Pour remémorer et mettre en avant
Ce qu'a été fait ci-devant.
J'ai gardé le corps de Marie
Chez moi une fois en ma vie.
Jusqu'à son trépasement ;
J'en ferai bon recordement.

Ainsi qui aura souvenance
Du trépasement sans doutance
De la glorieuse Notre-Dame,
Surtout femme qui enfantera
En la maison où elle sera
De son fruit sera délivrée.
J'en suis certain, chose assurée.
Car ainsi est déterminé :
Jamais ne sera lunatique
Celui qui cette prière pratique
Contrefait, aveugle ou bossu
Démoniaque, muet ni tortu ;
Et qui écrire la fera,
Jamais le diable ne lui nuira ;
Mais de biens abondance aura
Et point de pauvreté n'aura ;
Et la maison où il sera
Si par grande dévotion,
Il recorde la Passion

WALLONIA

Seigneur Jésus-Christ, empt de tout péril, ra cette journée, ra la Vierge sacrée.	Pensant au Trépasement De la Vierge très glorieuse, Afin que vers nous soit piteuse, Pour quand viendra le temps et [l'heure
ns donc cette bonne Dame oit garde de nos âmes, Créateur, son fils, us donne son Paradis, is par amendement,	Qu'aller puissions en sa demeure Lui tenir là bonne compagnie, Dans la sainte gloire infinie ! <i>Ainsi soit-il.</i>

Le prière, dite aussi « Trépasement de Notre-Dame » donne son titre à une brochure de colportage qui se vend 10 centimes. Nous avons sous la main des exemplaires de Liège (G^{re} Thiriart), Huy (V^{re} Lamis), Mons (Thiemann) et Nivelles. Suivie de plusieurs autres qui ajoutent à ses mérites spéciaux, elle est destinée pour les femmes enceintes : celle qui la lira chaque jour sera débarrassée de toutes souffrances. Telle est la croyance, et les femmes du peuple qui se trouvent en position intéressante ne manquent pas de porter la brochure pendue au creux de scapulaire « au creux de l'estomac » autrement dit *ès l'ossale de* O. C.

LE BERGER MAGICIEN

Voir tome II, pp. 78 et 137 note

Le petit berger David

Mont-sur-Marchienne vivait un sorcier que l'on appelait « le petit berger David » à cause de sa petite taille. Il était magicien, et diverses histoires circulent sur son compte. Un jour, des lavandières s'étant un jour moquées de lui, il les menaça et le lendemain après on vit les commères danser dans le purin de la lessive tenant entre les dents l'ourlet de leur chemise. Le petit berger David ne se gênait pas pour mener ses moutons dans les champs voisins. Si le propriétaire survenait, le berger *faisait tourner* ses moutons sur un tas de fumier. Avec sa vieillesse, le petit berger David se repentit. Pour obtenir pardon de ses fautes, il coucha pendant neuf ans sur une échelle, jusqu'à ce qu'il eût bâti une chapelle expiatoire bien connue à Mont-sur-Marchienne sous le nom de « Chapelle du Nain » par allusion à son nom.

JULES LEMOINE.

BIBLIOGRAPHIE

Le Val de l'Amblève, histoires et scènes Ardennaises, par MARCELLIN LA GARDE. — Quatrième édition, illustrée, précédée d'une notice historique par Gustave FRANCOTTE. — Un vol. in-12. Poncelet, éd., Liège 1897. — Prix 4 francs.

A l'époque où MARCELLIN LA GARDE publia pour la première fois ses légendes Ardennaises, il était d'usage chez les littérateurs amoureux de la terre, de s'inspirer des récits de veillées pour en tirer des contes, des nouvelles, ou des types de roman. Tel fut, par exemple, en Bretagne, le système d'Emile Souvestre, qui eut du moins l'honneur d'attirer l'attention des premiers recenseurs du folklore breton sur le sujet des traditions qu'il avait si agréablement dénaturées.

Nos Ardennes n'ont pas eu leur Emile Souvestre ; mais, au point de vue du système littéraire, MARCELLIN LA GARDE est peut-être un spécimen plus caractéristique. Non-seulement ce dernier a souvent, comme le dit son préfacier d'aujourd'hui, « enrichi de détails inédits » des légendes existantes, mais il est allé plus loin : il a créé de toutes pièces, sans le dire, des légendes et des superstitions, avec une adresse et un succès tels que plus d'une de ses intelligentes supercheries ont pénétré résolument dans la littérature orale. Les habitants d'Aywaille vous raconteront, par exemple, la légende de « l'Elfe » de la Belle-Roche ; et si vous leur demandez de qui ils la tiennent, ils vous répondront naïvement : « Mais c'est de M. Marcellin La Garde, son livre est à la bibliothèque communale et je le relis chaque hiver. Allez-y voir si vous doutez ! »

Ce fait en dit long sur la couleur locale et légendaire que l'auteur a su donner à ses curieux récits. Ses procédés sont assez simples en apparence, mais vraiment compliqués dans la pratique. Si le sujet est réellement populaire, il le développe, ajoute et corrige selon son bon goût, en restant soigneusement dans la note ; si le conte est inventé de toutes pièces, il l'adapte par des détails topiques absolument exacts, et il y entremêle au besoin quelques faits traditionnels pour colorer l'ensemble.

On trouvera sans doute que de tels procédés sont bien démodés et que des supercheries de ce genre seraient aujourd'hui sévèrement jugées. Mais nous sommes en présence d'un livre déjà ancien, dont trois éditions n'ont point épuisé le succès.

Son excuse, celle d'être de son temps, suffit à lui faire pardonner que ses récits, tout erronés qu'ils soient, ont paru à tant de lecteurs parfaitement autorisés. Si l'on trouve que l'auteur a parfois abusé de la permission, il faut reconnaître que c'était bien son droit ; il l'a fait d'ailleurs avec tant d'ingénieuse audace, qu'on lui doit bien d'admirer son imperturbable aplomb, sans lui faire de querelles à l'aide d'arguments dont il ne pouvait soupçonner la fut une importance.

Reconnaissons donc, sans aucune espèce de réticence, que le livre es

t. On l'a lu et relu. On le relira encore. L'essentiel est que les s soient prévenus. Et ils le sont. Tout est dit.
 a avec intérêt l'excellente « notice historique » de M. FRANCOTTE.
 ste en un résumé substantiel, fortement documenté, et très
 de l'histoire de l'ancienne Seigneurie d'Aywaille. Cette préface
 it plus intéressante que la fameuse légende de la Porallée s'y mêle
 e, et que plus d'un fait curieux s'y trouve rectifié. Quant au
 constitue un des plus beaux livres qui soient sortis des presses
 depuis plusieurs années. C'est un chef-d'œuvre typographique et
 eliciter l'éditeur des soins luxueux dont il l'a entouré.

O. C.

NOTES ET ENQUÊTES

le titre « M. de la Bourlotte », qui est emprunté au texte
 . Jos. D. a désigné dans deux notes du tome II (p. 55 et 69)
 rquable chanson publiée par lui comme semi-populaire dans
 volume p. 36. Depuis lors, plusieurs documents sont venus
 son opinion sur l'origine littéraire et wallonne de cette
 us avons même reçu à ce sujet un article que nous avons
 ver. On voudra bien nous excuser de n'avoir pas reparlé
 e cette question, nos raisons de ce retard devant d'ailleurs
 ies plus loin.

ouve une variante très écourtée de notre chanson, sous le
 Jeune fille de Révin » dans *le Romancero de Champagne*
 r TARBÉ. En voici le texte, copié à la page 184 de cet ou-
 en connu des folkloristes; TARBÉ indique que la pièce est
 de Révin (Ardennes) et qu'il la tient de M^{re} Nauquette,
 Mans.

1.

*r à rivnant de l'Auspréle,
 nt dré l'Ecuyer
 te on' tjôn bauchelle,
 enait co bin assez
 — Bel' que fè adroci
 uîtan d' vos' pachi
 t par ci par la,
 cques ou Nicolas
 e, ri, tré, tra
 La, la la!*

2.

*Tji n' sus nîn biâ tjône bauchelle
 Mais tja dê biâ patacons,
 Tjên ai plein une escarcelle
 Et co plein un vi chaudron.
 Bel, si vo vauro m'amer
 Et qu' vos vouro m'espoiser
 Por mi tji n' demande nîn mia,
 Car tj' vos aime assez po ça
 Ré, ri, tré, tra
 La, la, la!*

WALLONIA

3.

*Ouais deu stila qu'il est drole !
 A ous qui vint stiquer s'nez ?
 Vo fri mia d'aller à scole.
 Vos asto bin affronté
 Compér', passo vos chimoin
 Ou sinon v's aro de m' moin
 Dji vos appell'rai grand via
 A causer ainsi que ça
 Re, ri, tré, tra
 La, la, la.*

En même temps qu'on nous signalait cette version ou en indiquait une autre, publiée à Liège en plaquette a été mise en vente à différentes époques, chez l'éditeur. Nous connaissions cette plaquette, dont le texte, les termes et constructions étrangères à notre wallon, ont subi quelques changements, et qui ne pouvait, par sa présentation, être considérée comme une version liégeoise malgré son origine. Au surplus, nous devions, pour plus de convenances, respecter, dans les limites qu'il nous était permis (c'est-à-dire de son vivant), l'anonymat que l'auteur nous avait gardé lui-même.

Or l'auteur, ou si l'on veut, le « publicateur » de cette œuvre, le vénérable chanoine HENROTTE, décédé à Liège, le 12 mai 1884, qui était, comme le savent nos compatriotes, un amateur et expert des choses liégeoises et wallonnes. La chanson parolée n'est pas la seule publication musicale anonyme de HENROTTE. Il a également publié, entre autres et dans un format (20 cm. × 13) une version avec paroles nouvelles « Liègeois » et un joli chœur « Le Rossignol » sur l'air de Grétry : « Dans cette nuit obscure — Un roi puissant et vaillant — Deux pièces ont été fréquemment exécutées dans les rues de Liège, sans qu'on sût de qui elles étaient. Les petits chanoines HENROTTE datent d'environ trente ans ; et il en avait arrangé les paroles et les airs, mais il en avait gravé les planches.

(1) Le titre primitif de la plaquette était *Li jône fève*, analogue à « La jeune fille de Révin » ; mais ce titre, on ne le trouve recouvert d'une bande de papier portant : *Mamselle Barada Bourlotte*. — La chanson compte huit couplets, correspondant mot à mot à ceux qu'on lira ci-dessous, à la fin de l'article.

objet plus ou moins profane de ces œuvrettes avait dé-
l'auteur à n'en pas revendiquer la paternité. Il nous a
lit et répété, en présence de M. Jos. DEFRECHEUX, n'avoir
raison de céder que sa version de « Monsieur de la Bourlotte »
une « traduction par à peu près d'une chanson de Char-
l'auteur était mort depuis plus de cinquante ans. »

l'auteur ne peut être que le chansonnier Nicolas BOIRON,
précédemment parlé (t. II p. 70) et qui est mort vers
détails biographiques que l'on a donnés sur cet intéres-
teur des rues avaient été fournis à notre correspondant
la petite-fille de BOIRON, décédée il y a quelque dix ans.
détails ont été depuis lors confirmés par deux vieillards de
nés avec le siècle ; ils ajoutaient que Boiron avait la ré-
e composer lui-même les chansons qu'il allait débiter le
« sur » les villages, à la sortie de la messe. On assure que
tir de ses recettes allait dans l'escarcelle des pauvres. En
Boiron était un gai compagnon, connu à dix lieues à la
qui avait une réelle réputation de probité.

nos correspondants, M. E. Brixhe, qui est d'origine caro-
a retrouvé dans des papiers de famille une copie de la
e M. de la Bourlotte, datant d'environ soixante ans. Cette
est de l'époque où les chansons de BOIRON étaient encore en
que présente donc une grande importance ; ce texte est
de dialecte notablement plus pur que celui que *Wallonia*
ié tout d'abord.

pourquoi nous nous empressons de le fournir (textuelle-
nos lecteurs qui, pour la traduction, voudront bien se
u t. II, pp. 36 à 38.

1.

*ricnant de l'Ausprelle,
t drèt su Couyet
e one jône bauchelle
eut co bin asset.
Belle, qui fiet droci,
tant d' no pachi,
ant par ci, par là,
cq' et Nicolas? »
tetral, lallala (bis)
a, la, deri delallallala.*

2.

*Watt' don s' tilà qu'il est drole!
Ouss ki vint là stiket s' nez!
Vo fri mia d'allet à s'kole,
Ka v' m' aros l'air affrontel.
Monsieu, passoz vos chimin!
Po sou k' vo auroz di m' moin,
Et j'i v'z aprudrai, grand via,
A causet ainsi k' soula.
Deri, detral, lallala (bis)
La, la, la, la, deri, delallallala.*

3.

*Ni fuchi nin si farouche,
Chouto-m on pô à passant.
Vos avo one si belle bouche
Et to l' ress à l'advinant.
Belle, si vo vâri m'aimé,
Et ki vo m' vâri m' poze,
Por mi, j'i n' dimand' nin mia;
Ji vos aime assez po ça.*

4.

*Noz avans din no villache,
Des gârçons bin pu bia k' vous,
Et ki sont on pô pu sache,
Ka vos avos l'air d'on fou!
Monsieu! passoz vos chimin,
Paski vô ni gagnroz rin;
Vo plô r'tourné so vo pas,
Ka l' solia est d'j'a bin bas.*

5.

*Ji n' so nin bia, jôn' bauchelle,
Mais j'ai des bias patacons:
Avoû mi vos l'auri belle,
J'en ai plein on vî chaudron.
Ji n' sos nin long di droci,
Ji n' sos railà ki d'Gochli:
Vo m' mi vlo nin: ji m'è rva,
No n' nè mourran nin po ça.*

6.

*Monsieu! vo n' balanci wère;
V'z astoz bin court atelet.
Vo k' minci on po à m' plaire,
I fâ logi à Couyet;
Vo n' sari gagni Gochli,
Vla l' solia ki va s' couchî:
Li nait ki vo surprindra,
Vi piedra par çî par là.*

7.

*Mamselle, vo n' balanci wère;
Al' fin vo m' rindri raison:
C n'est nin mi ki k'mince à v' plaire,
Mais plutôt mes patacons.
Adiu, mamzelle Barada! (1)
Wôrdoz bin voss' Nicolas,
Ka, por mi, j' sens k' j' enn'é va;
La l' solia k' est j'à bin bas!*

8.

*Adiu, Monsieu la Bourlotte! (2)
Wôrdoz bien voss vî chaudron:
On vêt ben à vos fligottes
Ki v'z avot des patacons.
Ni manqoz nin d' les mostret
All' ciss ki v' voroz s' pozet;
Ka l' cista qui vos pedra,
Ni v' pedra jamais k' po ça.*

Après examen comparatif des textes divers que nous avons publiés et en présence des témoignages directs et précis qui ont été fournis, on ne peut douter que les textes de Liège et environs ne soient un souvenir de la « traduction » HENROTTE; que le texte de Jodoigne ne vienne de Charleroi et qu'en résumé, la chanson wallonne ne soit d'origine carolorégienne. La version de Revin est elle-même très incomplète; elle vient d'un lettré et son caractère local n'est pas confirmé par TARBÉ qui n'aurait pas manqué de le faire valoir. Rien ne s'oppose donc à conclure, en définitive, que BOIRON, tout obscur qu'il soit à présent, doit continuer à garder tout l'honneur que M. DEFRECHEUX lui attribuait, quand il le signalait comme auteur de la jolie chanson de « Mam'zelle Barada et M. de la Bourlotte ».

O. C.

(1) *Mam'zelle Barada* est le surnom des coquettes. Le *barada* est le ruban flottant qui orne la coiffure féminine. Voir figure ci-dessus p. 68.

(2) *Bourlotte* (français boulot, boulotte) surnom des obèses.

TABLE DES MATIÈRES

I

Littérature orale

1. Récits divers

Contes. — Le pou et la puce, randonnée (O. Colson) 59. — Le médecin malgré lui (G. Willame) 91. — One vatche sins cœur (Louis Loiseau) 106.

Fable. — L'âne et le cheval en assaut de paresse (Ed. Monseur) 159.

Les Pourquoi (voir les tables). — XI. Pourquoi il y a des taches dans la lune (Gérard Aussems) 11. — XII. Pourquoi les chiens se sentent (id.) 11.

Les Bèotiens de Dinant (voir les tables). — XXXI à XXXVI. Les pommes projectiles. Le chasseur d'alouettes. La « couque » de Dinant. Le pont de Dinant. Le « copère » au sermon. Un plat très cher. Les semeurs de sel (Joseph Defrecheux) 75.

Les Bèotiens de Ransart. — Un homme disparu. Toute une série. Le chat dans l'armoire. Le maître de Ronmalin (Joseph Defrecheux) 133.

Facéties à propos des statues religieuses. — I. Le centième patacon [Marcellin La Garde] 181. — II. Le vieux saint et son fils (Georges Willame) 183. — III. Une parole de « mamé » Jésus (O. C.) 181. — IV. Le droit de trouvaille (O. C.) 185.

2. Chansons et musique

Chanson de quête du Jour des Rois [P. Marchot] 15. — Chanson du repas des Rois 23. — Chansons de conscrits (Harou) 29 et 40.

A propos des chansons (voir la table du t. IV). — III. L'air dit « Marche prussienne » (F. Van Duyse) 49. — IV. Les airs populaires, musique nationale [J.-Th. Radoux] 78.

Là-haut sur la montagne, pastourelle (O. C.) 74.

Ranz des vaches de la Montagne Ste-Walburge à Liège (O. C.) 88.

Comme les autres, chanson de marche (Lucien Colson) 108.

Chanson de soldats (Laurent Bihot) 137.

Les noces de la mésange (O. C.) 138.

Vieilles danses ardennaises (avec accompagnement de piano par P. Van Damme) 154.

Chansons et prières de la St-Nicolas, 195 et 197.

Chansons dialoguées. — Bonjour Riette : version de Burdinne (Clément Sibille) 126; version de Nivelles (Emmanuel Despret) 127. — Monsieur de la Bourlotte (O. C.) 206.

3. Proverbes, dictons, formulettes, énigmes

Enigmes populaires (voir table du t. IV). — Devinettes wallonnes (O. Colson). Sur les ustensiles, outils, objets divers, 53 et 93. — Sur les choses religieuses, 128. — Sur les époques de la vie, 131. — Problèmes facétieux, 133

Formulettes, remèdes contre le hoquet (Passagez) 98. — **Dictons météorologiques**. Voy. Météorologie. — **Dictons indiquant présages**, 43.

4. Prières populaires

Prière du *yér*di communal le Jour des Rois à St-Hubert (Ardennes), 15. — A St-Laurent pour avoir du feu, 84. — Des jeunes filles à St-Joseph, 36. — Des enfants à St-Nicolas, 195, 197.

Note sur les prières (O. C.) 109.

Prière efficace à la Ste-Croix et à la Passion de N.-S. J.-C., 110. — Lettre miraculeuse trouvée en un lieu nommé Arrois, 112. — Prière rimée dite de Saint-Georges, 112. — Prière dite Le Trépassement de la Vierge Marie, 200.

II

Croyances et usages

Médecine. — I. Quelques remèdes tirés des animaux (Jules Dewert) 5. — II. Le hoquet (Edm. Passagez) 97.

Deux mégalithes disparus, dans la vallée de la Sambre (Jules Lemoine) 12.

Le Jour des Rois (voir les tables). — VIII. Chanson de quête du bouvier communal à St-Hubert [Paul Marchot] 15. — IX. Le Roi de la table, le gâteau à la fève, et les Billets des Rois (O. Colson) 17. — X. Le nom des Trois Rois (O. C.) 186.

Le tirage au sort (voir les tables). — IV. Chanson des conscrits borains (A. Harou) 29. — V. Chanson des conscrits à Florennes (id.) 40.

Les Amoureux (voir les tables). — X. La religion des amoureux (O. Colson) 33; voir rectification p. 63. — XI. Les « tours » d'amour (id.) 37. — XII et XIII « Le Jardin d'amour » livret populaire, 120 et 140.

Divination, Magie et Sorcellerie. — Magie des amoureux, 37. — Présages divers, 43. — Un type de sorcier (Jules Lemoine) 177. — Le berger magicien (id.) 204.

Météorologie. — Pronostics tirés de l'aspect des astres, p. 46. — La pronostication du temps (O. C.) 149. — Pronostics recueillis en Hesbaye (id.) 151 et 173.

Mœurs ardennaises (J. Pirson) 65, 100.

Le feu du foyer, croyances et coutumes (O. Colson) 81.

Fêtes populaires. — Le Jour des Rois, 15, 17, 186. — Le tirage au sort, 29 et 40. — La foire de St-Martin à St-Antoine, Ardennes (J. Pirson) 65. — Les Francs-Jeux de Stembert (A. Fassin) 165. — Saint-Nicolas, bienfaiteur de l'enfance (O. Colson) 189.

Cuisine populaire. — Gâteau des Rois, 19. — Lapin, et saucisse « à » compote, 21. — Gauffres de brasseur, pistolets, rondelins, 22. — Crottes de baudet, 193. — Couques, 193.

Le Fétichisme contemporain : fétiches des joueurs, 64. — Le folklore des civilisés : Le facteur-porte-chance, 87. Le bouc préservateur des maladies, 116. — Un revenant contemporain, 63.

Droit coutumier. — Election du berger communal à Villers Ste-Gertrude, Ardennes (J. Pirson) 100. — Le droit de trouvaille, facétie, 185.

Êtres fantastiques. — Un revenant contemporain (F. C.) 63. — *Hanscrouf*, 192. — Le berger magicien, 204.

Divers. — Les croyances, chanson par Victor Carpentier, 43. — Vieilles danses recueillies à Burnontige, 154.

III

Varia

Notes et enquêtes. — Un revenant à Erezée (F. C.) Rectification, 63. — Les noms des monnaies, complément (Amé Demeuldre). Le fétichisme contemporain, 64. — M. de la Bourlotte (O. C.) 206.

Le folklore chez nos écrivains. — I. Les croyances, chanson, par Victor Carpentier, 43. — II. Deux chansons dans la note populaire, par R. Ledent, 160.

Nos collaborateurs. — M. Olympe Gilbert (O. C.) 62.

Bibliographie. — Armanack des Qwate Mathy pour 1897 (O. C.) 16. — Flore populaire, par M. Eug. Rolland (O. C.) 30. — A propos de quelques opuscules publiés à Verviers (O. C.) 31. — Bibliographie des ouvrages arabes, etc., II, Kalilah, par M. V. Chauvin (J. Defrecheux) 161. — Noirbroqua-le-pendu, par M. J. Nosripe (O. C.) 162. — Blason populaire de Franche-Comté, par M. Ch. Beauquier (O. C.) 163. — Le Val de l'Amblève, par Marcellin La Garde, 4^e édition (O. C.) 205.

IV

Dessins Nouveaux

Frontispice de M. Aug. Donnay.

Illustrations. — Vieille maison à Liège (H. Simon) 82. — Le *barada*, coiffure ardennaise, 68 et 209 note.

Fronton. — L'arc-en-ciel (J. Heylemans) 148.

Lettres par J. Heylemans : *o* (orfèvre) 5; *c* (charcutier) 17; *t* (teinturier) 33; *s* (scieur) 47; *a* (ardoisier) 97; *f* (forgeron) 149; *e* (emballeur) 151.

Fac-similes. — De carte des Rois : supplément au numéro 2, de février. — De la page de titre du « Jardin d'amour », 118. — Jouets : bergerie 189, soldats 190.

Portrait. — De M. O. Gilbert, p. 62.

Cul-de-lampes. — Par M. Donnay, 32, 52, 185.

Errata du tome V

Voir une rectification p. 63. — P. 84, ligne 14^e du texte en remontant : *li gordenne* « les rideaux » : le bavolet dont il s'agit s'appelle plus souvent, en Hesbaye, *les brâyes* « les braies ». — P. 157, 3^e portée en remontant (accompagnement) : le *do* final de la 1^{re} mesure doit être accompagné d'un *fa* sous la portée; il en est de même de la première note (une noire) de la mesure suivante. — P. 188, ligne 2^e, *nomena*, lisez *nomina*.

Ne pas oublier : 1^o de faire caser par le relieur le supplément du n^o 2, février, carte des Rois; 2^o de remplacer les p. 105 à 108 du n^o 7 par les quatre pages données en supplément avec le n^o 8.

